12e d 512

Philippe BERTHELOT

Louis Ménard

et

son Œuvre

ÉTUDE
précédée du portrait et d'un autographe de Louis MÉNARD
accompagnée de deux reproductions de ses tableaux
et suivie de
PAGES CHOISIES

20 Folio

• BIBLIOTHÈQUE •
D'ART & D'ARCHÉOLOGIE
19, RUE SPONTINI, 19
PARIS

PARIS
FÉLIX JUVEN, Éditeur
122, Rue Réaumur, 122

3498

Il a été tiré de cet ouvrage :
5 exemplaires sur papier de la manufacture impériale du Japon
numérotés de 1à 5.
10 exemplaires sur papier de Hollande à la forme de Van Gelder Zonen, numérotés de 6 à 15.

Philippe BERTHELOT

Louis Ménard

et

son Œuvre

ÉTUDE
précédée du portrait et d'un autographe de Louis MÉNARD
accompagnée de deux reproductions de ses tableaux
et suivie de
PAGES CHOISIES

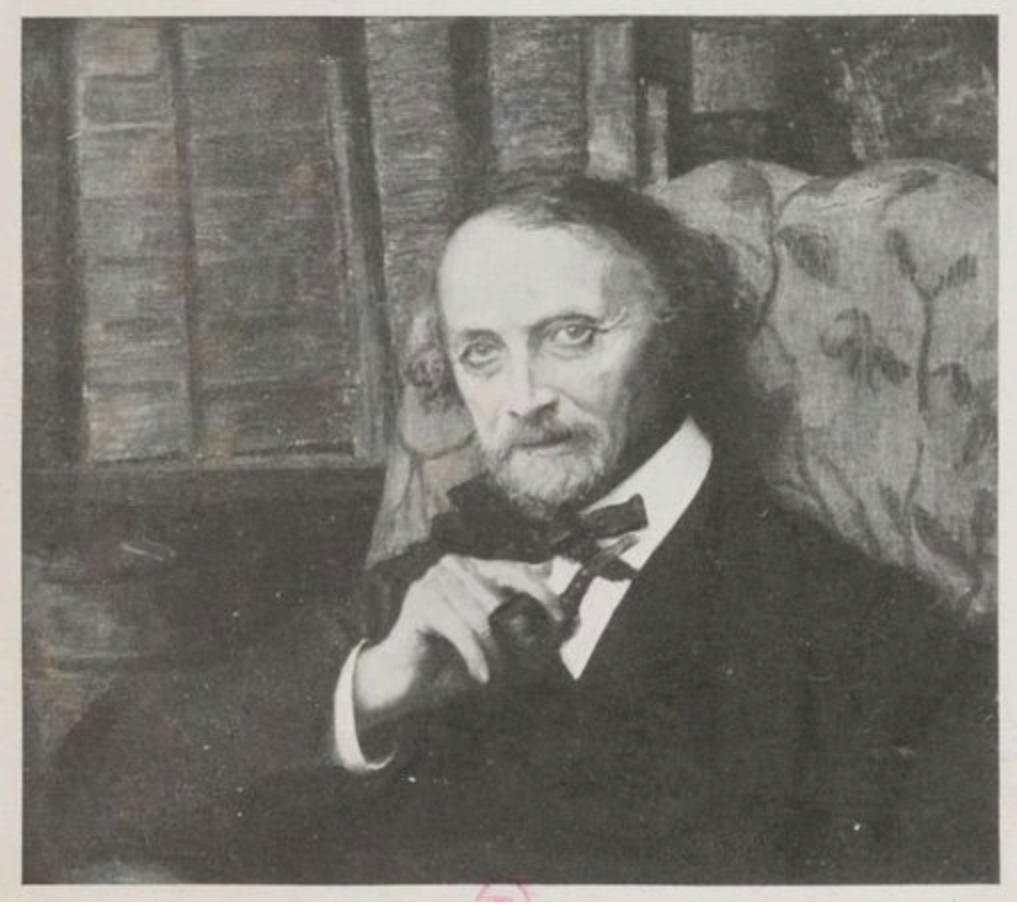
• BIBLIOTHÈQUE •
D'ART & D'ARCHÉOLOGIE
19, RUE SPONTINI, 19
PARIS

PARIS
FÉLIX JUVEN, Éditeur
122, Rue Réaumur, 122

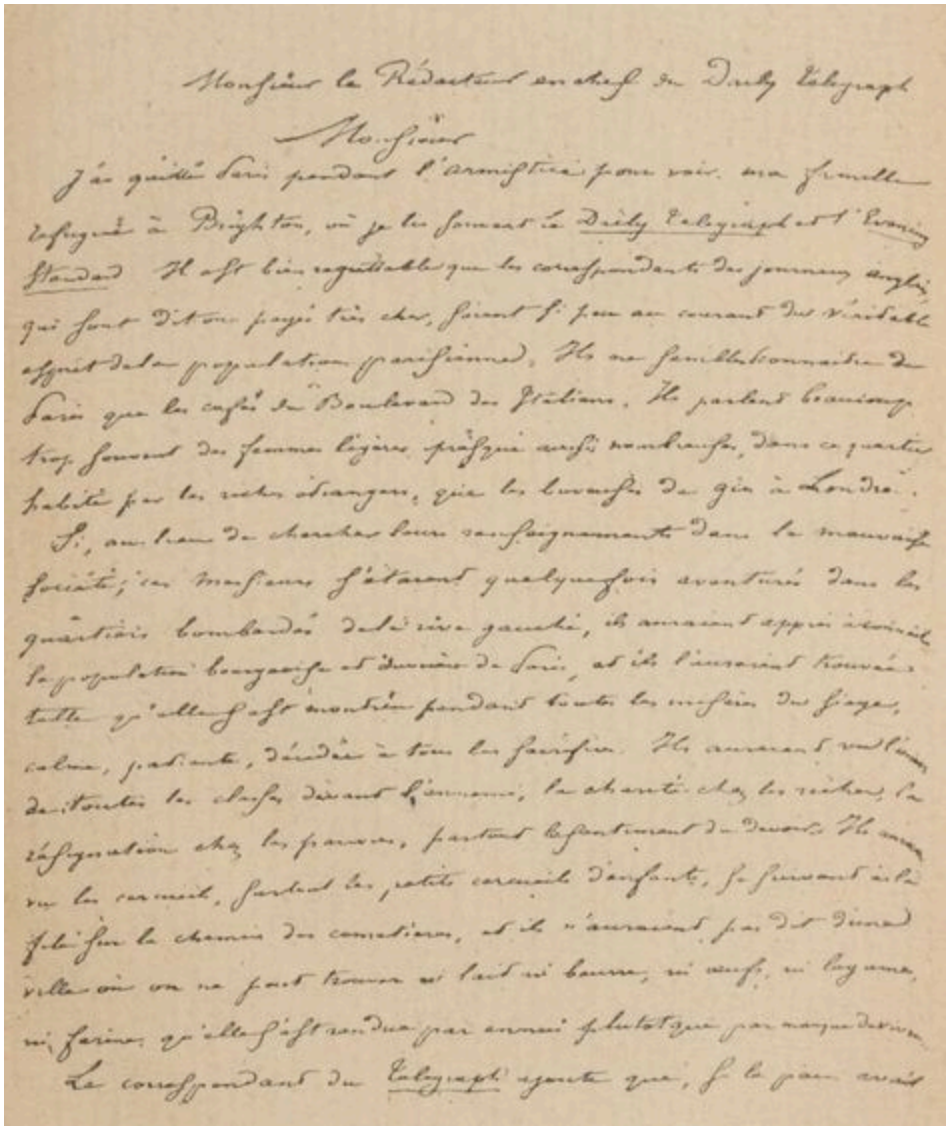
Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark

MUSÉE DU LUXEMBOURG

LOUIS MÉNARD
Portrait par RENÉ MÉNARD



Fac-simile d'une lettre inédite de LOUIS MENARD adressée, après la guerre de 1870, au Directeur du Daily Telegraph



Monsieur le Rédacteur en chef du Daily Telegraph

Monsieur

J'ai quitté Paris pendant l'armistice pour voir ma famille réfugiée à Brighton, où je lui envoie le Daily Telegraph et l'Evening Standard. Il est bien regrettable que les correspondants des journaux anglais qui font d'ailleurs payer très cher, soient si peu au courant de l'état réel de la population parisienne. Ils ne semblent connaître de Paris que le café du Boulevard des Italiens. Ils parlent beaucoup trop souvent des femmes légères, très peu nombreuses, dans ce quartier habité par les riches étrangers, et ne la connaissent du tout à Londres.

Si, au lieu de chercher leurs renseignements dans la mauvaise société, ces messieurs s'étaient quelquefois aventurés dans les quartiers bombardés de la rive gauche, ils auraient appris à connaître la population bourgeoise et ouvrière de Paris, et ils l'auraient trouvée telle qu'elle s'est montrée pendant toute la durée du siège, calme, patiente, dévouée à tous les sacrifices. Ils auraient vu l'union de toutes les classes devant l'ennemi, le chant chez les riches, la résignation chez les pauvres, partout le sentiment du devoir. Ils auraient vu le carnaval, surtout les petits carnavals d'enfants, se poursuivant à la lueur des obus sur le chemin des cimetières, et ils n'auraient pas dit comme ailleurs où on ne peut trouver ni lait ni beurre, ni œufs, ni légumes, ni farines, qu'elle s'est rendue par ennui plutôt que par manque de vivres.

Le correspondant du Telegraph ajoute que, si le peuple avait

été rationnée par lui, Sans aucun doute, si elle avait pu être prise en peu de temps.
Il serait juste d'ajouter que cette mesure, presque universellement
était réclamée depuis le commencement du siège par ceux que nous
appelons les rouges, comme toutes les mesures qui auraient pu amener
Sans Si elles avaient été prises à temps, c'est précisément pour
cela que le candidat des partis ont été nommés au lieu d'assemblée
par les électeurs parisiens, et non à cause de leur affiliation de bigarrés qu'on
nous attribue par habitude.

Le correspondant du Evening Standard s'indigne en propos tenus
que les Parisiens sont "un people vil". Le journal passe pour un des plus
favorables à la France: on peut juger de ce qu'il devait s'il nous était
hostile. Le correspondant du Daily Telegraph ne va pas tout à fait si
loin, mais peu s'en faut: il n'a vu à Paris que des vandales, qui ne comprenaient
rien à rien que par les fastes campagnes d'Afrique, représentées au
panorama à Versailles, et qui ne pouvaient résister à un ennemi courageux et
disciplinés. Les guerres d'Afrique sont déjà bien anciennes: j'ignore si
c'étaient des jeux d'enfants, mais le Duc d'Aumale, qui habite Londres, a
pourtant vous renseigner à ce sujet. Quant aux guerres de Crimée, d'Italie
et du Mexique, auxquelles ont pris part presque tous nos officiers et tous
officiers, il est certain qu'elles ne nous avaient pas initiés à la tactique des
Prussiens, qui est toute nouvelle. L'hippomobile devait à la hauteur d'une
institution militaire des canons à longue portée, savamment perfectionnés
comme de l'effet physiologique, sur les chevaux, les ambulances et les
angles de petite enfants, un ennemi invisible, toujours retranché dans

les bois, les maisons ou les murs crénelés, tout cela se ressemble peu beaucoup aux combats corps à corps de Reims d'Alsace, mais c'est plus scientifique, et il paraît que l'avenir est à la science.

Le correspondant de Calcutta a vu représenter, dans nos journaux illustrés quelques succès que nous nous attribuons, et dans lesquels il n'a jamais entendu parler. Je suppose qu'il s'agit de la prise des Hautes Bruyères, du plateau d'Arras, ou de la capture de Montrabuel. Si nos sorties n'ont pas été plus fréquentes, c'est cette fois la faute du Parlement, qui ne cesse d'intervenir à ce sujet, et aussi de reprocher à un peuple dont l'amour pour monsieur malgré tout, il serait plus simple de s'engager à la caserne et à l'exemple de l'état major, qui aurait sans doute montré plus d'énergie contre les républicains que contre l'ennemi. Le peuple, se souvenant de la Grande Armée, appelé d'incapacité et de trahison, et les élections de toutes les classes ont condamné la politique opportuniste, en refusant au Gouvernement des hommes de la représentation à l'Assemblée Nationale. Hélas, nous avons fait ensemble d'ingratitude par les correspondants des journaux étrangers ; les raisons ont toujours tort.

Le correspondant du Standard, qui nous donne vite quelques leçons de victoire des Prussiens est logique parce qu'il faut plus admirer quand on, et il faut cette opinion parce qu'ils sont obéissants et disciplinés. C'est par pareille vertu de soumis que les Anglais font dans « le grand peuple de l'Habeas Corpus » comme les appelle Victor Hugo qu'ils jamais calomnié l'Angleterre, si bien ni aucun des gilets français

Dont je m'honore d'avoir fait partie. Les étrangers qui habitent
Paris entendent autrement la loi del'hospitalité. Le correspondant
des journaux anglais, de mêm presque tous, chantent à nos présentes
à leurs lecteurs sous toujours odieux et ridicules. Quant aux Allemands,
après nous avoir serré la main et s'être assis à notre table, ils adressent
à leurs maîtres de savants rapports, sur les moyens de ravager notre belle
qui les a nourris. Il paraît qu'il y a des pays où cela passe pour de la
vertu; chez nous, la plus sanglante injure qu'on puisse jeter à la tête d'un
homme, c'est de l'appeler mouchard. Il est inutile que je vous
n'est pas fait partie de la même manière.

au nom de l'honneur de mon pays, le réclame de votre impartialité
l'insertion de cette lettre dans votre journal, et vous prie en attendant
Monsieur le Rédacteur, d'agréer l'assurance de ma parfaite considération

Louis Ménard

Docteur en lettres et garde national parisien

Le. Dernier Païen

LOUIS MÉNARD

> Mais je ne puis toujours lutter ainsi dans l’ombre.
>
> L. M.

Au début de la Renaissance, pendant que l’interminable concile de Trente s’épuisait à fixer les points les plus délicats du dogme catholique, quelques cardinaux lettrés, souriant de cette vaine théologie, disaient : « Il faudra bien revenir aux dieux d’Homère. » Ménard pensait de même. Les dieux de la Grèce n’ont plus aujourd’hui ni temples, ni fidèles ; mais il leur prête encore une vertu vivante : qui sait si les saintes traditions des vieux âges ne dissiperaient pas les inquiétudes de la raison moderne ?

Comment Louis Ménard, un des esprits originaux de ce temps, doué des plus rares aptitudes, à la fois peintre et poète, savant et érudit, historien et critique d’art, admiré de Renan, de Michelet, de Gautier, de Sainte-Beuve, a-t-il pu tomber si complètement dans l’oubli ? A-t-il distrait la gloire en s’essayant dans des genres trop divers ? la moindre négligence la fait évanouir : pour une seule faute Psyché perdit l’amour d’Eros. Serait-ce qu’il n’a voulu jamais couper la queue du chien d’Alcibiade ? Ou bien l’ardeur de sa pensée démocratique a-t-elle éloigné de lui

tous les craintifs amis des lettres. Peut-être son heure viendra : l'avenir rend volontiers justice aux morts.

Les tendances de cet esprit indépendant et curieux, qui mêle dans ses spéculations la philosophie à l'histoire et à l'art, et qui revêt d'une teinte de mysticisme ses rêves sociaux, donnent à ses écrits un caractère à part parmi ceux des contemporains. Il habitait Athènes aux jours de Phidias et de Sophocle, Alexandrie à l'école de Valentin et du grand Origène, et Paris enfin au milieu de nos plus rouges révolutionnaires.

Il se déclarait le prêtre de tous les dieux ; mais le culte qu'il leur rend est tout intérieur. S'il a renouvelé un jour le sacrifice de Ronsard, immolant des colombes à Vénus et couronné de roses, il ne put s'empêcher de rire quand Heredia refusa de communier en prenant sa part de l'offrande et dit : « Je n'aime pas le pigeon : » Il a pratiqué l'herméneutique, il a traduit les antiques symboles ; suivant les leçons d'Hypatie il retrouve d'ingénieuses allégories dans la mythologie des poètes et sait transformer les fables les plus absurdes en graves paraboles d'un sens profond et d'une haute moralité.

La religion antique divinisait les forces de la na ture, rêvant une Océanide sous chaque flot de la mer, cachant une Dryade au creux des chênes de Dodone : la charmante mythologie des Nymphes rendait mieux compte que toutes nos abstractions de l'inépuisable variété de la vie universelle. On ne peut nier toute valeur à cet art admirable dont quelques débris mutilés retrouvés sous les buissons de la Grèce et de l'Italie ont suffi à l'initiation des temps nouveaux : songeons à Michel-Ange aveugle palpant avec amour, de ses vieilles mains, le Torse du Belvédère. Si l'attraction universelle n'avait jamais été considérée comme une puissance active, une personne divine, nous pourrions avoir le système de Newton, nous n'aurions pas la Vénus de Milo.

Louis Ménard était polythéiste et chrétien. Il a expliqué avec une grande force d'originalité la mythologie chrétienne. Il partage entre Vénus et Marie l'encens désintéressé d'un prêtre de l'art : Aphrodite est la beauté visible, la Vierge est la beauté invisible. La religion grecque était celle de la nature, le christianisme est la religion de l'humanité. Le Christ est le Dieu du monde intérieur, type idéal du sacrifice de soi-même pour le salut de tous ; s'il est né d'une vierge, c'est que la pureté de l'âme peut seule engendrer ridée du sacrifice. L'explication du mythe de : l'homme-Dieu est d'une qualité méthaphysique supérieure.

Ce païen mystique étendait comme Bouddha son amour et sa pitié jusqu'à nos frères inférieurs, les animaux. La sœur de Claude Bernard, pour réparer les crimes de la physiologie expérimentale, a ouvert un asile de chiens : « Au jugement dernier cette offrande expiatoire d'une humble conscience de femme pèsera plus dans l'infaillible balance que toutes les découvertes de son frère. »

La doctrine de Ménard, comme celle d'Empédocle, est toute peuplée de fantômes ; les néo-platoniciens sont ses vrais ancêtres : il n'y a que ces Alexandrins tout imprégnés d'hellénisme qui puissent lui permettre de se dire à la fois païen et chrétien ; les débris de toutes les religions et de toutes les philosophies trouvent asile dans cette intelligence large, hospitalière, presque indéfinie et flottante ; elles s'y accordent, formant une musique étrange et charmante.

La question religieuse tient une grande place dans son système d'idées ; mais sa passion est toute philosophique, c'est un rêve de conciliation et de paix. Il croit avoir trouvé un terrain d'entente pour la religion et la science ; il apaise la querelle en l'élevant. Prêtre du passé, il est aussi un voyant de l'avenir : il regarde naître dans le peuple une religion nouvelle, le culte des morts. Que l'on partage ou non ses idées, on doit rendre justice à sa sincérité, à la gravité, à l'élévation, à l'originalité de ses vues. Son style si

noble et si naturellement élégant tout pénétré d'habitudes grecques, garde comme ur parfum de platonisme : il compte peut-être moins sur l'inflexibilité des arguments que sur la beauté de sa grâce pour gagner les esprits.

Ses livres d'histoire abondent en suggestions ingénieuses et fortes : pour n'en citer qu'une, c'est lu qui a dit, pour la première fois, que les philosophes sont les auteurs de la décadence de la Grèce et les ennemis de la démocratie ; Socrate, le plus célèbre des sophistes, a été justement condamné, — il le dit et il le prouve. Jamais non plus on n'a montré avec plus de poésie et plus de profondeur le rôle des femmes dans la transformation des croyances : elles ont préparé pendant plusieurs siècles l'avènement du christianisme ; elles ont pris une part active à sa propagation : « Aux jours de sa passion et de sa mort, vendu par un de ses apôtres, renié par un autre, abandonné de tous ses disciples et de tous ses amis, Jésus vit des femmes en pleurs sur le chemin de son supplice. »

Le socialisme- de Ménard n'est pas la partie la moins subtile de sa doctrine : il estime que la société est à refaire selon les principes de la justice. L'idée démocratique est née en Grèce ; pourquoi ne pas étudier les solutions diverses données aux problèmes sociaux dans les cités républicaines de l'antiquité l'impôt progressif de Solon, ou l'immense extension donnée au travail libre sous Périclès, ou le nivellement des propriétés par les rois socialistes de Sparte, Agis et Cléomène ? Ces solutions sont toujours simples et radicales, car l'antiquité avait les audaces de la jeunesse et n'était pas entravée par les routines de la tradition. Ménard a payé de l'exil en 1848 son amour de la justice, et il n'a échappé que par un hasard aux responsabilités de la Commune ; jusqu'à sa dernière heure il a lu les journaux du peuple. Il écrivait à Rochefort : « Tous les matins je lis l'Intransigeant ; c'est mon absinthe. » Et cependant les socialistes restent défiants devant son mysticisme ; ils applaudissent quand il parle du

poteau sanglant de Satory ; mais ils ne comprennent plus quand il dit : « Si l'on voulait donner au dogme républicain de la fraternité une forme vivante et plastique, on ne pourrait trouver une image plus belle que celle du juste mourant pour le salut des hommes. » En montant sur l'échafaud, Camille Desmoulins avait le droit d'évoquer le souvenir du Sans-Culotte Jésus. Le christianisme et la démocratie, qui faisaient bon ménage à Florence au moyen âge, se considèrent aujourd'hui en France comme irréconciliables.

Il y a pour la critique une figure à dégager dans ce rêveur solitaire, épris d'idéal et dédaigneux de renommée, qui poursuivait à l'écart ses études favorites, cherchant par toutes les voies la vérité et la poésie. Je voudrais parler ici de la vie de Louis Ménard avant d'exposer ses idées : les vicissitudes de la première expliqueront peut-être l'injuste dédain dans lequel sont tenues les autres. Non qu'il s'y fût prêté : avec sa modestie dédaigneuse il me disait : « Ne parlez pas de moi, parlez de mes idées. »

Je lui ai promis de bien parler de ces dieux d'Homère qu'il aimait, car il les avait compris ; ne faut-il pas apaiser cette ombre inquiète ? mais les âmes ne. communiquent que par le sang répandu et je n'ose sacrifier aux dieux sans y croire. J'emploierai une de ces supercheries familières aux Grecs. Tout le monde n'était pas assez riche pour offrir une hécatombe, et les rois eux-mêmes promettaient plus qu'ils ne pouvaient tenir : aussi se contentait-on d'un petit bœuf, d'or si l'on était riche, de terre cuite si l'on était pauvre, et les dieux indulgents tenaient le vœu pour accompli ; Schliemann a retrouvé beaucoup de ces têtes portant une double hache figurée entre les cornes. Que les dieux de l'Olympe me pardonnent : je ne puis leur offrir qu'une statuette d'argile.

I

L’HOMME

Les rêves s’en vont avec l’espérance ;
N’importe : marchons seul, comme il convient aux forts.
Sans peur, sans regrets, marchons en silence
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

L. M.

Louis Ménard est né au cœur de Paris, le 19 octobre 1822, dans l’étroite et triste rue Gît-le-Cœur ; ses parents étaient tous deux Parisiens de naissance : son père, libraire et banquier escompteur, descendait d’une famille qui remontait rapidement à un paysan du Perche ; sa mère était originaire d’une famille de petite noblesse venue de l’Angoumois : un tableau du Louvre, placé dans la salle du XVIII^{e} siècle, représente une dame Mercier, nourrice du Dauphin, arrière-grand’mère de Louis Ménard ; c’est, comme il le dit « un pot au lait à mettre dans son blason ». Il était destiné aux lettres car son grand-père Rioux de Maillou était libraire dans la galerie de Bois au Palais-Royal et son grand-oncle de Senne, édita le Vieux Cordelier de Camille Desmoulins.

Avant d’entrer au collège, Ménard suivit, rue de Richelieu, les cours d’un professeur nommé Collard, fort à la mode, car il était précepteur du duc de Bordeaux et de sa sœur. Les parents assistaient aux leçons et c’est ainsi que la princesse de Beauvau y amenait sa petite-fille, M^{lle} de Lépinaye, dont le souvenir n’a jamais quitté Ménard : c’était une enfant toute mignonne, pâle et fluette dans sa robe de soie noire avec de grandes manches à gigot ; ses

yeux bleus lui souriaient doucement. On n'était pas premier, second, mais président et présidente. En 1830 le cours fut supprimé et Louis Ménard entra à Louis-le-Grand. Il y trouva d'abord Frédéric Passy, en septième ; mais il ne se lia pas de cœur avec lui [1] : il se promenait presque toujours seul dans la cour des internes. En quatrième, il fit une autre connaissance : Baudelaire, qui le précédait de deux ans ; c'était déjà un singulier camarade, que son paisible dédain de l'administration fit bientôt renvoyer à Saint-Louis. Cousin, le bibliophile, cherchant dans la suite à donner une raison piquante de ce départ, a renvoyé les curieux à la deuxième églogue de Virgile : mais cette petite note perfide, publiée chez Pincebourde, ne répond à rien de réel. Baudelaire et Ménard eurent en 1837, chacun dans sa classe, le prix de vers latins au concours général. Wallon, que notre auteur eut pour professeur d'histoire [2], lui donna l'amour de la Grèce et c'est à Jules Simon, son professeur de philosophie, qu'il attribue son scepticisme. Entré à l'Ecole normale en 1843, Ménard n'y. resta que deux mois : car il avait déjà un goût très vif de la liberté. Il publia la même année son premier volume de vers Prométhée délivré, à ses frais, sous le pseudonyme de Louis de Senneville. C'est un poème philosophique écrit sous l'influence de Byron ; le poète, qui n'a jamais été tendre pour ses vers, a dit plus tard que c'était un travail de rhétorique ; les vers ont pourtant une belle tenue et rappellent souvent Vigny :

> Et les sages m'ont dit : « Tes prières sont vaines ;
> Notre voix est si faible et le ciel est si loin !
> Sois fort et prends ta part des misères

humaines,
Tes maux n’ont dans le ciel ni juge ni témoin. »

. Un seul critique s’occupa de ce drame lyrique ; ce fut Baudelaire qui éreinta son ami dans un article intitulé : « Qu’est-ce que la poésie philosophique ? Qu’est-ce que M. Edgar Quinet ? » Ménard ne lui rendit pas la pareille quand Baudelaire vint lui lire son drame de Mazaniello, qui n’a jamais paru.

Ménard était intarissable sur le compte de Baudelaire. Celui-ci vint un jour le chercher et l’emmena à Châtillon dans une guinguette : « Les journaux à grand format me rendent la vie insupportable », dit-il (c’était une de ses plaintes favorites), « j’ai décidé de me tuer ; peux-tu me préparer de l’acide prussique ? je m’embarquerai et boirai la fiole en pleine mer. » Ils discutèrent gaiement du meilleur mode de suicide et s’arrêtèrent au poignard ; puis ils se grisèrent de vers jusqu’au soir. Voyant l’ombre descendre sur la tonnelle, Ménard émit la prétention de rentrer dîner, car ses parents l’attendaient. Mais Baudelaire s’indigna : « C’est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu’à la régularité de ton repas ! Dis-moi encore des vers. »

Ils se quittèrent enfin et se dirent adieu. Deux jours plus tard, Privat d’Anglemont vint trouver Ménard : Baudelaire avait disparu, après avoir demandé avec insistance à Cousin « son avis sur l’immortalité de l’âme D. On convint de s’informer chez Banville, qui s’écria : « Tout s’explique ! il m’a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir et l’on s’égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci… » « Rien de plus simple », dit Banville, et il jeta le poème au feu ; puis l’on parla d’autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet,

courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-Tête : une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela : « Jeanne ». Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arriva en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconta que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupic, avait été se suicider dans leur quartier : il s'était à peine blessé et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature ; il se fit prier beaucoup avant de se décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret, avec cette fille que tu connais ; j'ai enfoncé le couteau, mais je ne sentais rien, alors j'ai appuyé plus fort ; à quelque temps de là j'ai été réveillé par un ronronnement ; j'étais chez le commissaire de police qui déclamait : « Vous avez commis une mauvaise action ; vous vous devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commissaire de police ! ». Et Jeanne le calmait en criant : « Vous avez tort de lui dire cela ; s'il vous entend, je vous préviens qu'il est très brutal, » On m'a porté dans ma famille ; maman copiait mes vers ; mais cela ne pouvait durer : on ne boit chez elle que du bordeaux et je n'aime que le bourgogne. Je suis parti ; pour le moment je suis sans domicile ; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire, que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit encore : « Je vais travailler pour les Jésuites. »

Les relations de Ménard avec Leconte de Lisle (arrivé à Paris en compagnie de Paul de Flotte en 1846) datent de la même époque : Thalès Bernard le découvrit passage des Beaux-Arts. Les premiers vers de Leconte de Lisle avaient paru dans la Phalange, journal de Victor Considérant, où se réunissaient tous les mercredis les phalanstériens. La Démocratie Pacifique ne tarda pas à prendre la place de la

Phalange et le poète fut chargé de la lecture des manuscrits : mais son incroyable sévérité ne lui permit pas de continuer longtemps : il dut se contenter de collaborer au journal. Thalès Bernard et Ménard savaient par cœur tous les vers de Leconte de Lisle et tous trois ne tardèrent pas à se lier intimement. Un soir ils partirent pour passer la nuit dans les bois de Meudon et éprouver la majesté dès bois dans l'ombre. Ils s'installèrent chacun dans un arbre et Thalès, plein d'enthousiasme, prophétisa : « O panthéisme, tu m'inondes ! » Cependant la fraîcheur de la nuit les glaçait ; ils rentrèrent à pied au petit jour, désappointés et transis. Tous trois éprouvaient une même passion pour la Grèce : Ménard, enthousiaste et érudit, révélait les sens profonds des grands symboles de l'hellénisme et récitait des vers d'Homère et d'Euripide. Leconte de Lisle, ironique d'abord, appelait Ménard le « seigneur Crépuscule », par allusion à son explication du mythe d'Hermès ; mais il se laissa peu à peu initier, et plus tard il aimait à rappeler la grande influence exercée sur lui par son ami, et ces conversations où son art s'est élargi et humanisé. Quant à Baudelaire, il ne plut jamais à Leconte de Lisle ; leur première rencontre fut significative. Baudelaire lui dit : « Si j'avais un fils je lui apprendrais à ne tenir aucun compte des préjugés de la morale. Je lui conseillerais d'abord la sodomie. — Cela va de soi, répondit froidement Le conte de Lisle, la sodomie est universellement admise. »

Brusquement la curiosité d'esprit de Ménard le jeta dans une voie nouvelle. Dès le collège il aimait la chimie « comme une maîtresse » ; il n'avait pas cessé de manier les cornues et entra dans le laboratoire du chimiste Pelouze : ce furent quelques mois d'études acharnées et délicieuses, couronnées par un résultat presque immédiat. Le 9 novembre 1846 il présentait à l'Académie des Sciences, qui l'inséra dans ses comptes rendus, une petite note ainsi conçue : « MM. Florès Domonte et Louis Ménard, qui s'occupent en commun d'un travail sur la

xyloïdine, ont constaté que cette substance est très soluble dans l'éther. » Le collodion était inventé. Ironie des choses ! Cette grande découverte, rendue plus tard si importante par ses applications au traitement des plaies, à la chirurgie, aux matières explosives, et par son emploi décisif pour la photographie, passa presque inaperçue. Son auteur même n'en tira aucun avantage. Il en fut d'ailleurs presque aussitôt dépouillé : en 1847, un Américain du nom de Maynard, étudiant en médecine à Boston, eut l'idée d'appliquer le collodion au traitement des plaies ; le savant français dédaigna de réclamer son bien ; depuis lors les dictionnaires de chimie, trompés par la similitude des noms, attribuent la découverte à l'étudiant américain ; sans les rectifications imposées par M. Berthelot l'erreur durerait encore, car Ménard s'en était désintéressé.

Il continua quelque temps ses expériences et, le 8 mars 1847, l'Académie des sciences insérait une nouvelle communication : en traitant par l'acide nitrique fumant les corps de la famille du sucre, glucose, sucre de lait, mannite, il obtenait des matières blanches solubles dans l'éther et l'alcool ; puis, précipitant ces matières de leur dissolution nitrique par l'acide sulfurique, il réussit à cristalliser la mannite nitrique. La nitro-mannite, dont la préparation est fort coûteuse, est peut-être le plus puissant explosif connu : Ménard a gardé toute sa vie sur sa cheminée son petit flacon. On voit combien il était près des grandes découvertes modernes, avec le collodion et la nitro-mannite. Mais il ne prévoyait pas alors les conséquences de ses travaux.

Ce premier essai l'encouragea cependant et il s'associa aux recherches de Paul de Flotte et de Tessier du Motet qui croyaient avoir découvert la transmutation des métaux. Paul de Flotte est ce cœur généreux que sa passion démocratique fit déporter en 1848, proscrire en 1852, et qui tomba héroïquement au combat de Solano, en 1860, à la tête des volontaires français qu'il amenait à Garibaldi. Il

s’occupait en 1847 de faire de l’or. Ménard tenta à ses côtés la fabrication du diamant : il cherchait la cristallisation du carbone, par la voie humide-et la décomposition lente de matières organiques ; il avait disposé ses expériences dans une série de petits tubes et attendait patiemment.

Sur ces entrefaites l’année 1848 commençait : de Flotte se jeta aussitôt dans la mêlée ; devenu président du Club Blanqui, il abandonna son laboratoire et toutes les expériences commencées :

— J’ai jeté tous vos petits tubes, dit-il à Ménard.

— N’avez-vous rien vu de particulier ? s’écria celui-ci.

— Si : l’un d’eux contenait un petit cristal brillant.

— Malheureux, c’était du diamant, gémit le pauvre chimiste.

Telle fut sa dernière expérience ; il ne devait plus jamais s’occuper de chimie.

Passionné de justice, enivré des souvenirs de la liberté antique, Louis Ménard ne tarda pas à quitter le ministère de la Marine où il était entré comme surnuméraire : chaque jour il abandonnait son chapeau à sa place et quittait le ministère pour courir manifester. On lui fit de sérieuses observations ; rempli de rêves humanitaires il eut l’idée de se faire envoyer aux colonies pour émanciper les esclaves et se fit présenter à Schœlcher mais il ne parvint pas à le convaincre de sa vocation. Il se jeta alors dans le mouvement révolutionnaire avec Leconte de Lisle,. qui s’était fait déléguer par le « Club des Clubs » en Bretagne pour préparer les élections : celles-ci furent déplorables, « Vous vous figurez difficilement l’état d’abrutissement, d’ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne », écrivait Leconte de Lisle à son ami. En même temps le Club des Clubs le laissait en détresse à Dinan : il revint, dégoûté de l’action, mais gardant sa foi républicaine. Louis Ménard, transporté d’indignation par les fusillades des prisonniers pendant les journées de juin,

publia dans le Représentant du Peuple, le journal de Fauvety et de Proudhon, des vers politiques (intitulés Gloria Victis) et toute une suite d'articles vengeurs, qu'il réunit en volume sous le titre de Prologue d'une Révolution.

Poursuivi en même temps que le journal, Louis Ménard fut condamné, le 7 avril 1849, à quinze mois de prison et dix mille francs d'amende. Cette condamnation politique mena le poète à Londres d'abord, où Louis Blanc le reçut avec sympathie : mais Ménard ne le considérait pas comme assez avancé ; sa passion allait à Blanqui qui avait alors contre lui la presque totalité du parti républicain. Leconte de Lisle soutenait son courage par des lettres admirables : il disait son désespoir du rôle néfaste joué par Proudhon : « Je ne saurais t'exprimer, écrivait-il, toute la rage qui me brûle le cœur en assistant dans mon impuissance à cet égorgement de la République, qui a été le rêve sacré de toute notre vie. » Il s'inquiétait aussi de voir son ami proscrit et s'efforçait de le ramener dans les voies de l'art : « Vas-tu passer ta vie à rendre un culte à Blanqui, qui n'est après tout qu'une sorte de hache révolutionnaire. Va ! le jour où tu auras fait une belle œuvre d'art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu'en écrivant vingt volumes d'économie. »

Louis Ménard cependant avait été rejoint par son frère René qui avait obtenu de Charles Blanc (resté directeur des Beaux-Arts) la commande d'une copie de Rubens à Anvers : les deux frères copièrent l'Adoration des mages, et leur toile doit noircir dans quelque église de province ; ils peignaient tous deux avec distinction. Louis revint ensuite à Bruxelles où il fréquentait le café des Réfugiés français ; la police belge les avait mis « en carte » : toutes les semaines ils devaient signer un registre à la Préfecture de police. Le milieu était peu intellectuel : c'étaient des discussions continuelles, des querelles de femmes, des duels incessants, ridiculement interrompus par les

gendarmes belges. Ménard préférait la société des révolutionnaires allemands Karl Marx, Engels : il leur lisait ses vers, et Marx, enthousiasmé par la passion que respirent ces iambes, les envoya au poète allemand Freiligrath, qui les fit paraître en français (sous le titre d'Adrastée) dans la Neue Rheinische Zeitung.

Cependant les années passaient. L'amnistie de 1852 permit aux proscrits de rentrer en France. Ne pouvant plus faire de politique, sans parvenir pourtant à en détourner sa pensée, Ménard s'attacha de plus en plus à l'étude des civilisations antiques, qui lui permettaient de formuler ses revendications démocratiques sous le couvert de la Grèce républicaine. Mais cette évolution se fit peu à peu. Il venait de faire de la peinture et des vers, il continua d'abord : vivant à Barbizon, à Toucques où il connut Troyon, à l'Isle-Adam avec Jules Dupré ; il se lia aussi avec Rousseau qui lui donnait des conseils excellents. Comme Ménard admirait un jour deux toiles représentant, l'une, une ferme très travaillée et qui semblait achevée, l'autre, une forêt qu'il croyait à peine ébauchée, Rousseau lui dit : « Vous vous trompez ; la forêt est terminée et la ferme a encore besoin d'un long travail. Quelle idée se fait-on d'une forêt ? On y passe rapidement, on en garde une impression confuse, trouble, de lumière et de couleurs. Dans une ferme au contraire on s'arrête ; on remarque les plus petits détails ; tout doit y être très précis, très fini. »

Dans la colonie de peintres installée à Barbizon, se trouvait un certain comte de Varenne qui invita Ménard et son frère René à le venir voir à Paris : ils trouvèrent une assemblée nombreuse et Louis fut placé par le hasard près d'un jeune homme avec lequel il sympathisa aussitôt : il lui fit un éloge enthousiaste de Blanqui ; l'autre répondait avec douceur : « Je ne suis pas complètement de votre avis, mais continuez, car vos opinions m'intéressent vivement. » C'était Guillaume Guizot. Il invita Ménard à venir le voir aux Champs-Elysées et le reçut toujours très

courtoisement ; il ne laissait pas mal parler des révolutionnaires quand son hôte était là. Dans une de ces visites naquit l'idée des Lettres d'un mort. Ménard devait dans ce livre exposer les opinions d'un païen sur la société moderne et Guillaume Guizot se chargeait de rédiger les impressions d'un vivant qui retrouverait la société antique : mais il ne fit pas sa partie. Les Lettres d'un mort, dont l'audace empêchait la publication à Paris, parurent dans une revue belge, la Libre recherche.

Ménard n'abandonnait pas ses amis de lettres. On se retrouvait tous les soirs chez Thalès Bernard, qui tournait au mysticisme comme sa sœur, religieuse et missionnaire en Chine ; Leconte de Lisle faisait des bouts-rimés sur l'infini et terminait son premier volume de vers, qui allait être édité par souscription en 1853, peu avant celui de Ménard. On rencontrait chez Thalès tous les adorateurs de la Grèce : Bermudez de Castro, qui fut ministre d'Espagne à Athènes et revint, furieux d'avoir vu les véritables Grecs et leur affreux pays de poussière ; Tessier du Motet, qui prétendait que George Sand s'était donnée pour cent sous à l'un de ses amis et en fournissait la preuve : « J'ai vu la pièce de cent sous ! » ; l'ouvrier socialiste Dubois, qui se vantait de n'avoir jamais prononcé le nom de Dieu, même en jurant ; le pauvre poète Cressaut, qui avait envoyé à Garibaldi un pièce de vers qui se terminait ainsi :

Et comme aux tiers guerriers il faut de fiers
poètes Laisse-moi te bénir !

Il habitait au cinquième étage et fut obligé de déménager le jour même où Ponsard emménageait au premier : « On me renvoie, disait-il avec indignation, pour loger un Ponsard ! » La bohème de ce temps était dure : ce n'était

pas celle de Murger, qui a bordé de lilas l'amer chemin de la jeunesse. Leconte de Lisle arrivait tout juste à ne pas mourir de faim ; il habitait tantôt chez un ami, tantôt chez un autre ; et cela dura vingt ans. Son courage ne fléchissait pas cependant. Il écrivait à Ménard : « Tu me dis que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison ! Qui diable a lu les miens ? Toi et de Flotte. Au surplus qu'est-ce que cela fait à tes vers et aux miens ? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. Se désespérer d'un fait aussi naturel, aussi normal, aussi universel, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile du ciel. » Le petit cénacle réuni chez Thalès avait fondé une religion et pris le nom de Club théagogique (théagogue formait une rime admirable à mystagogue et à démagogue) : ses membres reprenaient l'idée de la métempsycose en l'adaptant aux connaissances astronomiques du temps ; la vie future aurait été une transmigration d'étoile en étoile. Leconte de Lisle acceptait absolument cette conception.

Ménard s'amusait aussi avec Leconte de Lisle à faire des parodies de Baudelaire qu'ils envoyaient à la Revue des Deux Mondes en les signant « Courbet ». La Revue venait de publier des vers de l'auteur des Fleurs du mal en les accompagnant d'une note pour s'excuser, disant qu'elle les donnait « comme une marque de certaines défaillances de la jeunesse littéraire, sans les approuver ni les discuter. »

Une pièce de vers inédite et fort amusante, parodie du Dies iræ, que Ménard envoya à Leconte de Lisle un jour de pluie, passé à Toucques avec son frère, rendra plus vivant ce petit groupe, si loin de nous déjà.

DIES PLUVÆ

Il est un jour, une heure, où le paysagiste
Las de porter son sac et sa boîte à couleurs

S’étend sur son lit, fume, et bayant d’un air triste
Se retourne, pensif vers les littérateurs.

Il pleut trop aujourd’hui pour dessiner des vaches.
Lassés du mauvais temps qui ne veut pas finir
Nous dîmes : « Ecrivons à ces vieilles ganaches ! »
Ainsi nous évoquions votre cher souvenir.

Nous voyions assemblé le club théagogique
Dubois, Marron, Thalès et de Lisle et Cressaut
On y pleure Léon, qui pend en Amérique,
On y regrette aussi Bermudès de Castro.

O la chambre à Thalès, le tabac et la pipe
Les grandes visions de ces êtres pensifs
Ruminant des bons mots du temps de Louis-Philippe
Et suant à chercher des dieux définitifs.

En 1855 Louis Ménard publia les Poèmes, livre aujourd’hui introuvable, précédé d’une préface d’une grande hauteur philosophique et d’une belle netteté de langage qui se terminait par ces paroles si simples : « Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d’aucun autre, comme on élève un cénotaphe à sa jeunesse. Qu’il éveille l’attention ou qu’il passe inaperçu, au fond de ma retraite, je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science je quitte la poésie pour n’y jamais revenir. » Bien des années plus tard, à la fin de sa vie, il ajoutait : « Mon attente n’a pas été trompée : la critique a gardé le silence sur mon livre et je ne m’en plains pas. Ce silence de la presse m’a

rendu service en me détournant d'une voie sans issue. » Qu'il soit permis de regretter cette décision si ferme, cette condamnation si modeste d'un beau talent poétique : les admirables sonnets stoïciens et bouddhiques, parus vingt ans plus tard et pour lesquels Renan avait un goût si vif, montrent tout ce que l'on pouvait attendre de Ménard. Parmi les pièces d'un ton si varié de ce petit volume le poète a glissé, sous le nom de Cremutius Cordus, sa protestation contre les huit millions de voix qui ont voté l'Empire.

Selon la coutume il envoya son livre aux « grands hommes » ; aucun ne lui répondit, et pas un journal ne parla des vers de Ménard. Quelques années après il a retrouvé sur les quais l'exemplaire dédié à Vigny, portant en marge de longues annotations du poète : il a gardé précieusement ce livre. Les Parnassiens, à qui il apprit le grec, ne lui ont pas fait parmi eux la place qu'il mérite. Dans le Parnasse de 1865 on publia bien son sonnet : Erynnis, mais en remplaçant le titre par celui incompréhensible de Jenny, qui devint lui-même, sur l'avis de Catulle Mendès, Ennui. Dans le Nouveau Parnasse Lemerre refusa d'insérer les vers politiques de Ménard et l'absence de son nom est singulièrement choquante. Plus tard, Leconte de Lisle et Heredia [3] lui ont rendu justice en avouant que les Parnassiens tenaient leur substance esthétique et philosophique de ses graves leçons. Anatole France, de son côté, n'a cessé de rappeler le rôle initiateur joué dans le mouvement néo-grec par l'adorateur intelligent des dieux primitifs, par le commentateur dévôt de la théologie hellénique : est-il permis de rappeler ici que l'un des plus beaux livres de cet admirable chroniqueur, Thaïs est inspiré d'une nouvelle de Ménard, l'Ermitage de Saint-Hilarion, véritable petit chef-d'œuvre qui soutient au moins la comparaison.

Un article qu'il fit sur Renan dans la Revue philosophique et religieuse de Fauvety, ouvrit à Ménard son salon : il attira de suite l'attention et gagna l'estime du grand philosophe. C'est là aussi qu'il connut M. Berthelot, avec lequel il se lia : il venait souvent déjeuner à Sèvres pendant la belle saison, et faisait avec lui des promenades péripatéticiennes dans les bois paisibles de Chaville et de Viroflay, du rond point de l'Arbre-Vert au carrefour du Hêtre-Rouge. C'est sous cette influence et celle de Renan que Ménard se décida à donner un corps à ses idées sur la Grèce, la morale primitive et le polythéisme hellénique ; il songeait alors à entrer dans l'enseignement des Facultés, où sa profonde connaissance du grec lui eût assuré un brillant avenir. Il décida, en 1859, de passer son doctorat et rédigea sa thèse latine sur la Poésie sacrée des Grecs : il la composa d'abord en grec. Sa thèse française portait sur la Morale avant les Philosophes : la nouveauté et la hardiesse des idées firent hésiter la Faculté ; elle céda, cependant, et la soutenance fut un véritable triomphe. Comme on l'a dit joliment, il a donné là le « Génie du Paganisme ». Le nouveau docteur rêvait de partir pour la Grèce ; Beulé s'y prêtait ; mais la décision définitive dépendait d'un fonctionnaire nommé Cerveau, qui refusa tout appui à l'auteur d'une thèse qui peut se résumer « le Polythéisme est la meilleure des religions, puisqu'il aboutit nécessairement à la République. »

Ménard reprit philosophiquement ses pinceaux. Il enferma tous ses livres dans une caisse qu'il cloua fortement et sur laquelle il empila des habits. Puis il s'en fut prendre des vues dans la forêt de Fontainebleau : sous-bois du Bas-Bréau, genévriers du Long-Rocher, cerfs au bord de la Mare-aux-Fées, exposés régulièrement aux Salons pendant dix ans, à partir de 1859. Malgré le suffrage précieux de Théophile Gautier, on croit encore que, de toutes les études que Ménard aborda, la peinture fut celle où il témoigna le moins de maîtrise. Lui-même,

découragé par l'indifférence du public, avait perdu toute confiance et ne toucha plus un pinceau pendant les quarante dernières années de sa vie. Une exposition prochaine de ses œuvres (projetée par quelques peintres qui n'ont pu les voir sans émotion entassées dans la poussière où il les avait jetées) montrera qu'aucune de ses études n'est banale ; si elles manquent un peu de métier, elles ont un grand charme et traduisent toutes avec finesse un sentiment artiste de la nature. L'art moderne lui doit d'ailleurs un peintre excellent, son neveu René Ménard, élevé dans son atelier, et qui a réalisé ce que son oncle avait rêvé d'être ; il a reçu de lui son amour de la Grèce, la compréhension de la poésie et de la nature antiques, la meilleure part de son talent ; on retrouve dans toutes les toiles de René ces belles teintes rousses et ambrées, répandues sur les lointains, le ciel, les arbres et la mer, combinaison harmonieuse qui distingue déjà les toiles de Louis Ménard.

Il portait dans la peinture son ingénieux esprit et créa le type de la Centauresse, négligé jusqu'à lui ; ce tableau ne fut pas admis au Salon, mais exposé au Salon des refusés, que Napoléon III avait organisé pour consoler M^{me} de Rothschild, d'un échec semblable. Fromentin passant par là, fut frappé de cette idée et fit à son tour une Centauresse allaitant ses petits qui eut un vif succès (immérité d'ailleurs). Le sort ménageait une revanche à Ménard : le philosophe Renouvier [4] s'était épris de la Centauresse il l'acheta deux cents francs et l'emporta dans son ermitage métaphysique d'Avignon où elle doit être encore. C'est le seul tableau qu'il ait vendu.

Dégoûté de la peinture, Ménard revint aux lettres, qui, du moins, ne coûtaient rien : il réunit ses théories si ingénieuses sur la poésie grecque, les mystères, les oracles, l'art, dans un volume le Polythéisme hellénique, qui parut en 1863, « livre admirable de force et de bon

sens » dit Michelet, dans la Bible de l'Humanité. Construit à la manière de Taine, très fortement appuyé, rédigé dans une langue éloquente et élevée, c'est le complément de la Morale avant les Philosophes. Il continua ses travaux d'érudition et, sur le conseil de Maury, concourut pour le prix offert par l'Académie au meilleur travail sur les livres d'Hermès Trismégiste : ce sont les derniers monuments du paganisme ; ils font comprendre comment le monde a pu passer de la religion d'Homère à la religion chrétienne. Ménard eut le prix et demanda à Renan une petite préface : celui-ci accepta avec empressement et lut le soir même à l'auteur ses deux pages d'introduction ; elles débutaient ainsi : « Il est plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. »

— Vous trouvez ? dit Ménard.

— Ce n'est pas votre avis ? rien de plus simple ! répondit Renan avec son doux scepticisme, et il corrigea : « Il n'est pas plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. » Ménard avait conservé le manuscrit qui porte encore la marque de cette sprituelle correction. L'article se terminait par ces mots : « Le rare talent de M. Ménard, ses idées philosophiques et religieuses qui se rapprochent de la manière de sentir des grands penseurs païens des premiers siècles de notre ère, sa riche langue poétique et métaphysique le désignaient admirablement pour traduire ces livres singuliers. Il ne les a pas rendus clairs, et certes, s'il l'eût fait, c'eût été la plus grave des infidélités. » Louis Ménard courut encore avec succès quelques prix académiques : Etudes sur la sculpture antique et moderne, Histoire générale de l'art : mais ce sont des ouvrages de vulgarisation, quelle que soit leur conscience. Dans ce dernier ouvrage, il signale avec beaucoup de force, avant Ravaisson, une statue d'Arès que l'on peut grouper avec la Vénus de Milo : c'est l'Achille Borghèse ; l'une de ces statues a été trouvée en Grèce, l'autre en Italie.

La réputation de Ménard commençait à s'étendre : ses doctrines sur les origines du christianisme, ses théories si originales et si éloquentes sur l'hellénisme avaient frappé tous les hommes d'érudition et de goût. Mais la guerre éclata, qui allait détourner l'attention, et la Commune, qui éloigna de lui tous ses amis. Ses idées avaient cependant obtenu la consécration suprême : il avait fait un disciple, Lamé, esprit exalté, mais d'une rare distinction ; il est vrai qu'il ne le garda pas longtemps ; après avoir prié Brahma toute une nuit, il se jeta par la fenêtre en disant : « Je m'élance dans l'éternité. » Droz ne voulait pas croire à cette mort extraordinaire : « Je savais qu'il était fou, disait-il à Ménard, mais je croyais que c'était comme vous. »

Pendant le siège, Ménard resta à Paris, où il recevait par pigeons de petites lettres photographiques d'après le système de d'Almeida, avec des nouvelles de sa mère et de sa sœur qui s'étaient réfugiées à Londres. Aussitôt après le siège il les rejoignit ; mais, en route, il tomba gravement malade d'une pleurésie et dut rester longtemps en Angleterre pour se remettre. Cette maladie lui sauva probablement la vie en l'empêchant de prendre part à la Commune, dans l'état d'exaltation où l'avait jeté la guerre. A peine de retour à Paris, ses sentiments se firent jour : désespéré de n'avoir pu remplir ce qu'il considérait comme son devoir en 1871, il écrivait à Jules Vallès : « On demandait pour Paris les franchises qu'ont toutes les communes de France : ils ont répondu par les bombes de Versailles, les mitrailleuses du Père-Lachaise et le poteau de Satory. » Il flétrit la conduite de Louis Blanc, il supplia Michelet dans une lettre éloquente de réhabiliter la Commune : « Quand vous aurez parlé de la mort héroïque de Delescluze, de l'honnêteté de Jourde, des bonnes intentions de la plupart, vous laisserez les autres dans la nuit d'où ils n'auraient jamais dû sortir ; vous flétrirez les vrais coupables, ceux qui ont repoussé toute tentative de conciliation, l'un, parce qu'on n'est assuré du pouvoir que

quand on a sauvé la société ; les autres, pour venger l'Empereur et l'Empire sur la ville révolutionnaire ; enfin et surtout, les plus odieux de tous, ceux de la gauche, nos représentants, nos élus, qui sont restés là, muets, cloués sur leurs bancs par l'intérêt et par la peur, pendant le plus épouvantable massacre qui soit dans l'histoire. Ce rôle est digne de vous ; en l'acceptant, pendant que la persécution dure encore, vous aurez le bonheur intime d'avoir préparé, comme Camille Desmoulins, la réaction de la pitié. » Michelet répondit, le 18 juin 1872 : « J'ai commencé le XIX^{e} siècle, cher monsieur, et je ne sais si je le continuerai longtemps ; pour le temps actuel, tout cela est encore bien mal expliqué. Je vous remercie de me croire digne de débrouiller une énigme aussi obscure. »

Brûlé par la passion politique, blâmé par ses amis qui s'écartaient de lui, Ménard se retira dans la solitude et peu à peu retomba dans l'oubli. De cette méditation solitaire sortit un livre exquis : les Rêveries d'un païen mystique, petit volume mêlé de prose et de vers où, dans une série de dialogues entrecoupés de sonnets, il a donné comme la fleur de sa pensée et de son talent. Le livre débute par un dialogue intitulé : le Diable au café, d'un tour philosophique si vif, qu'à deux reprises on l'a attribué à Diderot. Merlet le citait avec admiration comme un chef-d'œuvre de ce grand écrivain et la Bibliothèque Universelle le donne comme un manuscrit inédit de Diderot publié par Ménard. Jules Simon lui disait : « Quelle preuve pourrez-vous donner maintenant que ce n'est pas de lui ? »

Encouragé par le succès, Ménard se décida à rédiger l'Histoire des Grecs, qui parut en 1884. Il y mêle l'histoire de l'art à l'histoire politique, mettant sous nos yeux tous les monuments de la sculpture et de la numismatique, commentaires éloquents d'Homère et de Sophocle : Schlegel conseillait de même à ceux qui ne savent pas le grec de regarder les statues antiques. Cette histoire est le

seul ouvrage d'ensemble que nous puissions opposer aux travaux allemands et anglais ; l'élévation du style égale celle de la pensée ; mais elle n'a pas été adoptée par l'Université et elle a passé presque inaperçue.

Les dernières années du vieux philosophe ont coulé dans la solitude : malgré sa force d'âme il n'y a pas trouvé le repos. Comme un défi suprême, il a publié ses Poèmes et Rêveries en orthographe nouvelle : les critiques n'auraient pas discuté ses idées qu'ils ne comprennent pas, ils pourront blâmer son système d'orthographe. En vain les jeunes revues ont évoqué cette figure méditative ; comprenant mal son symbolisme, elles ont voulu lui faire honneur des nouvelles théories poétiques ; n'avait-il pas dit le premier qu'il faut « enfermer un dogme dans un symbole ». Les socialistes, en quête de grands ancêtres, l'ont revendiqué à leur tour : le conseil municipal lui a confié un cours d'histoire universelle, où il a exposé ses grandes idées religieuses et sociales. Il a d'ailleurs rendu au public les six mille francs que lui donnait la Ville en publiant à ses frais ses cours de l'Hôtel de Ville, dédiés à Garibaldi, comme au champion de la démocratie en Europe. Ce fut sa dernière joie. Il disait alors : « Je suis vieux et cassé et cependant une grande et belle dame est devenue amoureuse de moi et m'a demandé mon portrait. C'est la ville de Paris, qui le désire pour un de ses musées. Je suis en même temps courtisé par une autre dame, moins belle, mais plus puissante, ce qui ne suffit pas à me la faire aimer : cependant elle sait que je ne la crains pas. C'est la mort. »

Résigné à l'indifférence du public, retiré dans son atelier de la place de la Sorbonne que décorent des marbres, des bas-reliefs et des fresques antiques, entouré des livres qu'il aimait, il a vécu ses derniers jours dans une véritable frénésie d'ascétisme, sans abandonner un seul de ses rêves de Justice et de Beauté.

C’est là que son neveu René Ménard a peint l’ad mirable portrait qui est au Luxembourg : saisissante évocation de cette noble et singulière figure ! Enfoncé dans un antique fauteuil de tapisserie passée à fleurs vertes, au milieu des in-folios fatigués dont les dorures pâlies gardent encore les noms d’Homère et d’Hésiode, vieux bouquins qui garnissent les murs ou s’écroulent dans la poussière sur des tables invisibles, le dernier prêtre des dieux ouvre ses yeux clairs, usés par la lecture, mais toujours ardents : les prunelles si pures, d’un bleu pâle comme la fleur de lin, regardent fixement dans l’invisible avec l’expression presque égarée d’un visionnaire. Le beau reflet de la vie intérieure se joue sur ses traits émaciés que l’âge a rendus transparents : les mèches soyeuses de ses longs cheveux gris, bouclés comme des cheveux d’enfant, flottent autour de ce front large, marqué par l’idée, tourmenté de rides et de veines comme une carte énigmatique. Le nez est droit et singulièrement fin, les joues creuses, ravinées de profonds larmiers ; la bouche hautaine, aux lèvres minces, se perd en des touffeurs de poil décoloré et roussi par de perpétuelles fumeries. Perdu dans sa songerie, le savant penche sur l’épaule son visage triangulaire ; il a laissé éteindre sa pipe, l’amie fidèle des heures sombres et des minutes heureuses, qu’il pétrit nerveusement de sa maigre et belle main.

Les passants ne voyaient pas cette grande image et se détournaient avec curiosité pour regarder glisser dans les ombres du soir la figure falote d’un vieil homme courbé, ridé, aux yeux étincelants, coiffé d’un fez rouge, perdu dans un ample manteau dont la forte trame avait blémi sous les injures du temps, un petit boa d’enfant, un mimi blanc en poil de lapin roulé deux fois autour du cou.

Et maintenant, nous n’entendrons plus cette voix grave et pénétrante, sa parole infatigable ! Louis Ménard est mort le 9 février 1901, dans cette petite rue du Jardinet qui traverse la cour de Rohan, blottie au creux d’un mur

d’enceinte du vieux Paris ; c’est là qu’il s’est éteint, au milieu des ouvriers et des gens du peuple pour qui il avait rêvé la justice, au ras de terre, car il ne pouvait plus marcher ; à son chevet le vieux païen a cru voir la sombre figure des Erynnies et il a confessé ses fautes. Mais devons-nous oublier l’indifférence du siècle ? A son heure dernière, accablé par le sentiment de sa solitude, il a douté de son génie. Il est parti, délaissé par ceux à qui il avait tout donné, mais pardonné de celle qu’il avait aimée et méconnue ; c’est à peine si l’on a pu mettre dans sa main fermée une de ses belles médailles grecques, l’image divine d’Athènè, l’obole d’argent que réclame Charon. En attendant l’heure lente de la justice, il repose au pays des morts, que ce soit la prairie Asphodèle, les Champs-Elyséens, l’île Blanche.

II

L’ŒUVRE

J’ai cherché l’infini dans les formes sacrées

L. M.

Louis Ménard estimait, comme Renan, que la Grèce est la vraie terre sainte pour ceux dont la civilisation et la beauté sont le culte ; il n’y a de vie morale et intellectuelle que là où son souffle a passé ; les grandes monarchies de l’Europe doivent la civilisation dont elles sont si fières à cette petite République, imperceptible sur la carte du monde. La conception religieuse de la Grèce est inséparable de son génie : la notion qui lui est particulière

c’est l’idée de la loi, c’est-à-dire de l’ordre, de l’harmonie ; les divinités helléniques sont des lois vivantes, dans la société comme dans la nature : l’univers est une symphonie éternelle.

La mythologie est la clef de la civilisation grecque ; longtemps on l’a traitée comme un recueil de fables enfantines, en s’en tenant aux plaisanteries de Lucien ; aujourd’hui le principe de la symbolique est un fait acquis : les religions sont des ensembles de symboles, des idées exprimées par des images. Ménard a soulevé le voile des symboles de l’hellénisme avec une délicatesse infinie ; c’est une physique divine, comme le vit déjà le stoïcien Cornutus, le maître de Lucain et de Perse ; mais il n’est pas aisé de retrouver sous le nom et les multiples attributs de chaque dieu les puissances physiques qu’ils célèbrent ; on hésite : on craint d’entendre des plaintes, comme une voix d ’Hamadryade blessée s’exhale du chêne dont on soulève l’écorce.

Le divin, c’est l’idéal : dans le monde physique c’est la beauté, dans le monde moral c’est la justice. Quand les Grecs voulaient traduire leurs croyances par des images ils donnaient aux dieux la forme humaine : selon Phidias, nous n’en connaissons pas de plus belle ; ils leur attribuaient une intelligence humaine : selon Hésiode, l’homme est le seul être qui connaisse la justice. L’homme s’efforce de réaliser en lui l’idéal de beauté et de justice : c’est à l’homme à créer le dieu. A cette religion correspond la morale du droit dans la cité républicaine et le culte de la beauté manifesté dans l’art. Aucun rêve n’a été plus beau que celui de la Grèce et nul peuple n’approcha plus près de son rêve : si elle ne fit qu’entrevoir son idéal de société fondée sur le droit, plus heureuse dans l’art, elle l’a réalisé.

Avec une éloquence et une émotion incomparables Ménard a dégagé la pensée religieuse de la Grèce des formes symboliques qui nous sont peu familières ; il a rapporté de ses études le culte de la beauté, de la vérité et

de la justice, ces trois faces d’un prisme de cristal : à travers l’une il voit les deux autres. Ce passionné d’hellénisme, ce voyant des religions, cet inquiet de justice sociale, proclame la vertu des vérités ensevelies sous les ruines des vieux sanctuaires. Toutes les promesses de l’avenir ne valent pas pour lui les souvenirs du passé.

IDÉES HISTORIQUES.

> Les Dieux des premiers jours étaient si près de nous
>
> L. M.

L’hellénisme n’est qu’une forme particulière du polythéisme. Ménard expose avec un respectueux amour cette magnifique théologie. Toutes les parties de l’univers sont animées d’une vie divine ; là où. les hommes de nos jours ne voient que des choses inertes, les anciens reconnaissaient des énergies vivantes et ce sont ces puissances cachées qu’ils ont appelées les dieux. Mais ils ne se sont pas arrêtés à l’adoration du visible : en même temps qu’ils sont les lois nécessaires du monde, les dieux sont des volontés libres et conscientes, analogues à l’homme ; ils représentent toutes les énergies humaines ; le culte qui convient à ces dieux conçus sous les. attributs de l’homme, l’intelligence et la liberté, c’est l’expansion de toutes nos facultés. L’esprit grec conçoit les dieux non seulement comme les lois vivantes du monde et les causes des mouvements de l’âme, mais encore comme les causes

de la société : un Dieu n'est pas seulement une force physique et une force psychique, c'est aussi une force politique.

De cette conception si simple vient la supériorité incontestable de la civilisation grecque : il n'y a jamais eu d'idée politique qu'en Grèce. Celui-là n'est pas un homme qui n'est pas à la fois un physicien, un psychologue et un politique, qui, sans rompre l'unité de son esprit, le promène avec aisance dans les trois mondes, qui parcourt d'un regard la nature, la société et son âme, y sent et y voit les mêmes principes d'harmonie. Rien n'est plus délicat que les procédés multiples par lesquels les premiers Grecs sont arrivés à se représenter un Dieu comme une force personnelle agissant simultanément dans la nature, dans l'âme et dans la cité ; il n'en est pas un autour duquel ne viennent s'accumuler des attributs des trois sortes : c'est le principe même de la civilisation grecque. Louis Ménard a saisi cette délicatesse dans toutes ses nuances. On peut dire, mais en ôtant toute vie à la religion homérique, que Zeus est dans la nature l'air respirable, dans l'âme le raisonnement, dans la cité le droit ; qu'Apollon est dans la nature la lumière, dans l'âme l'imagination, dans la cité la poésie et la prophétie. L'homme prête aux dieux la conscience et la responsabilité qu'il sent en lui-même : ils forment une cité céleste où chacun a ses devoirs à remplir, comme chaque citoyen dans la cité grecque.

L'édifice de cette splendide religion est couronné par l'idée de la lutte de l'homme contre la divinité, qui fait le fond du théâtre tragique. L'homme doit tantôt obéir aux dieux, tantôt leur résister : que sa conscience l'éclaire. Au culte des grands dieux se mêle le culte des héros et des ancêtres : les dieux sont les protecteurs de toute la famille grecque, les héros sont les protecteurs de la cité, les ancêtres sont les protecteurs du foyer. La théorie de l'apothéose des héros est le couronnement de la grande théologie des poètes qui rattache le ciel à la terre : Hésiode

dit que les hommes et les dieux sont de la même famille. Si l'homme réalise dans ses œuvres l'idéal qu'il porte en lui, il s'élève au rang des dieux. Le. polythéisme comble la distance qui sépare le ciel de la terre en ouvrant aux héros le chemin de l'apothéose. Le culte des héros était la consécration du dogme de l'immortalité de l'âme : « Entre le calme Olympe, séjour des lois éternelles, et le monde agité de l'histoire, planait cette glorieuse religion des demi-dieux qui reliait le ciel à la terre par l'échelle des vertus héroïques et les degrés lumineux de l'apothéose. »

Dieux humains, nés sur la terre des poètes, incarnés par les sculpteurs dans le bronze et le marbre ! La poésie fixait les traditions mythologiques ; la sculpture précisait les types divins. Fait unique dans l'histoire : ce sont les poètes d'abord, puis les artistes qui donnèrent sa forme à l'hellénisme. Une religion se compose de deux éléments : le dogme, qui représente l'ensemble des opinions du peuple sur le monde et sur l'homme ; le culte, manifestation extérieure des croyances populaires. La poésie fut en Grèce la forme spontanée du dogme et y resta associée jusqu'à la chute du polythéisme ; l'art et le culte se développèrent côte à côte à travers les phases de la civilisation grecque.

Les poètes, interprètes des croyances populaires, ont été les véritables théologiens de l'hellénisme : toutes les dissertations sur les dogmes helléniques s'appuient sur le témoignage d'Homère et d'Hésiode ; leur œuvre est semblable à celle des Pères de l'Eglise chrétienne. La poésie, qui avait fondé la religion, pouvait d'ailleurs toujours la transformer : elle était si bien la forme nécessaire des idées religieuses que les novateurs opposèrent plus tard un poète à un autre, Orphée à Homère. Cette union intime de la religion et de la poésie dura jusqu'à la fin du polythéisme : les hymnes de Proclus, le dernier prêtre des Muses, retentirent quand le christianisme était depuis longtemps la religion de l'Empire et du monde : « Aux temples renversés il fallait l'adieu

d’une voix amie, poétique offrande plus chère aux dieux que les hécatombes. » Les Muses qui avaient salué l’aurore de la religion nouvelle conduisirent son hymne funèbre au seuil de la grande nuit, et ce sont encore les souvenirs de la guerre de Troie qui bercèrent le dernier sommeil de la Grèce.

L’exposition théologique des dogmes était réservée aux poètes et la religion grecque s’est développée sans l’intervention d’un sacerdoce : chaque père de famille honorait les dieux à sa manière. Il n’y avait pas de religion d’Etat et chaque cité avait ses légendes locales ; le prêtre ne pénétrait pas dans la famille : il entretenait les objets du culte, immolait les victimes selon les rites et montrait aux étrangers les curiosités du temple, en leur contant les légendes locales ; hors du temple il était un citoyen comme un autre, prenait part aux expéditions militaires et rendait des comptes au peuple comme tous les magistrats.

Les oracles et les mystères n’ont jamais eu le caractère de dogmes incompréhensibles acceptés par la foi. La divination, partie importante de la religion hellénique ne fut d’abord qu’une météorologie instinctive : l’oracle de Dodone date de la période agricole de l’histoire grecque, où l’on s’inquiétait de l’avenir d’une récolte. Pour connaître les changements de temps on regardait le ciel (cela s’appelait consulter Zeus) ; on observait le mouvement des feuilles agitées par le vent ; on interrogeait le vol des colombes noires qui habitaient les branches des chênes prophétiques de Dodone : l’instinct des animaux plongés dans la vie universelle est plus sûr que l’intelligence humaine. Plus tard, les tribus agricoles devinrent des sociétés politiques et l’oracle de Delphes répondit à d’autres questions : dans l’anfractuosité d’un rocher du Parnasse on plaça un trépied au-dessus d’un trou profond d’où s’échappait un gaz qui donnait un délire prophétique ; des femmes du peuple, plus aptes par leur ignorance et leur simplicité à subir l’influence divine, servaient de

Pythies ; avant de monter sur le trépied elles buvaient de l'eau gazeuse de la fontaine Castalie et mâchaient des feuilles de laurier. L'influence de l'oracle de Delphes correspond à la grande période politique et morale de l'histoire grecque ; sa décadence coïncida avec celle de la Grèce : l'esprit fatidique de Pytno, c'est le souffle inspirateur d'une terre libre. Les oracles se turent quand la Grèce oublia ses dieux.

Sous le nom de mystère les anciens entendaient un secret ineffable, qu'on ne devait pas révéler. Ceux d'Eleusis, les plus illustres, célébraient l'enlèvement de Korè et son retour, la graine qu'on jette en terre et qui renaît dans la plante. Le sens du mystère était plus haut encore : il symbolisait le réveil de l'âme au delà du tombeau : « Au dernier acte de l'initiation, le plus parfait objet de contemplation était l'épi de blé moissonné en silence, germe sacré de la moisson nouvelle, gage des promesses divines, symbole de renaissance et d'immortalité » Ainsi l'hellénisme enveloppait toujours dans les mêmes symboles l'homme et la nature.

Le culte et l'art sont aussi étroitement unis en Grèce que la poésie et le dogme. La première forme de la sculpture ce furent les hermès, sortes de piliers quadrangulaires dressés aux carrefours, à l'entrée des vergers, au bord d'un champ. Honorons ces premières idoles des Grecs : c'est de là qu'est sorti cet art divin de la sculpture qui n'a jamais été égalé. Ils restèrent longtemps en honneur ; Alcibiade fut banni pour avoir mutilé les hermès et les Eumolpides secouèrent leurs robes de pourpre au couchant en prononçant leurs terribles imprécations.

Les jeux sacrés développèrent cet art idéaliste qui poursuivait l'apothéose de la beauté humaine. Le culte qui convenait à ces dieux humains, c'était l'éducation harmonieuse du corps et de l'esprit, par la gymnastique qui donne la beauté et la force, par la musique qui règle les mouvements de l'âme. Chaque ville formait des athlètes

pour les jeux : le spectacle continuel des belles formes et des beaux mouvements développa le sentiment de la plastique ; l'usage de consacrer les statues des vainqueurs à Olympie contribua surtout aux progrès de la sculpture ; elle affranchit l'art des bandelettes sacrées de l'Asie et de l'Egypte ; l'étude de la nature devint la règle. Ce n'était qu'une étude préparatoire : l'art grec sculptait des athlètes pour se rendre digne de créer des dieux. Quand il eut acquis la science des mouvements et des formes, il personnifia l'idéal divin : le Zeus olympien de Phidias ajouta à la piété des peuples, selon Quintilien ; ce qui caractérisait les œuvres de Phidias c'était l'élévation du sentiment religieux. L'épopée avait représenté l'action des forces divines, le jeu des lois éternelles sous des images empruntées à la vie humaine. La sculpture compléta l'œuvre de la poésie en fixant tous ces types divins qui flottaient dans la conscience populaire ; chaque statue grecque est la traduction d'une pensée collective et exprime des idées générales. Les sculpteurs observaient un rythme dans le mouvement et n'oubliaient pas le respect dû à la forme humaine : les modernes en cherchant l'expression sont arrivés à la grimace. « Quand les types divins reparurent, mutilés par l'injure du temps et l'impiété des hommes, mais toujours souriants et calmes, on s'étonna de leur éternelle jeunesse, de leur inaltérable et sereine beauté. »

Ménard a montré comment le polythéisme qui produit dans l'ordre physique le culte de la beauté, se traduit nécessairement dans l'ordre social par une morale républicaine. Plus haut que les tragédies de Sophocle et les marbres du Parthénon, il y a la démocratie : Athènes a prouvé au monde que ce système politique, conforme à la justice, n'était pas un rêve ; jamais la réalité n'a été si près de l'idéal que dans cette glorieuse commune qui avait dressé sur son Acropole la statue de l'invincible raison. La morale et la politique ont toujours été pour les Grecs une

même chose : la loi morale limite le droit de chacun, qui est la liberté, par le respect du droit d'autrui, au nom de l'égalité, qui est la justice ; la morale, qui fixe la direction à donner aux actions humaines, est inséparable de la politique, qui cherche la loi des relations sociales. Les Grecs ne croyaient pas qu'on pût être un honnête homme dans la vie privée et manquer de dignité dans la vie publique.

Tous les éléments de leur morale politique sont déjà dans Homère : il est le véritable instituteur de la Grèce et cela est si vrai que l'on donnait souvent à ses vers la même valeur qu'aux oracles de Delphes. Les nobles cités de l'Hellade pullulent sous le ciel héroïque : elles luttent par le travail et les armes pour le triomphe de la justice ; elles se résument en deux types parfaits, Sparte et Athènes. Sans la rivalité entre Athènè la travailleuse et Héraklès le dompteur, Athènes n'aurait été qu'une de ces fleurs brillantes de la colonisation hellénique, Agrigente ou Métaponte, qui mouraient sans vieillir, s'évanouissant dans tout l'éclat de leur beauté, après quelques années d'une vie exubérante remplie par des alternatives continuelles de tyrannie et de démagogie fiévreuses.

Les Athéniens, remplis de leur idéal démocratique, ont compris et pratiqué les deux fondements de la morale sociale de l'hellénisme : la liberté et l'égalité ; ces principes arrivèrent sous la démagogie de Périclès à des limites que n'atteindront jamais les espérances des plus hardis novateurs. Le peuple Athénien a réalisé en lui-même la morale politique d'Homère, comme Phidias a réalisé en marbre ses dieux. Ces agitations populaire, qui chez les modernes produisent un effet sinistre, sont une des gloires de la vie d'Athènes : l'art, qui chez nous est une plante de serre, s'épanouissait au milieu des guerres civiles et des guerres extérieures ; pendant la guerre du Peloponèse, Athènes éleva le Parthénon ; cette ville de marchands dépensa plus d'argent pour la représentation des

Bacchantes d’Euripide que pour les guerres médiques. Les tragédies avaient pour spectateur le peuple entier, un peuple chez lequel les marchandes de salade trouvaient des fautes de grec dans les harangues de Démosthène. Ce qui a fait la grandeur de la Grèce, c’est la vie communale dans tout son épanouissement, l’état fondé sur l’initiative individuelle, sur la loi vivant dans la conscience de chacun, se confondant avec le sentiment religieux, et non écrite sur des tablettes mortes à l’usage des hommes spéciaux.

Ainsi se réalisèrent dans l’histoire les principes de la religion homérique, fondée sur l’harmonie qui existe entre les lois de la nature, de l’âme et de la société ; religion profondément morale, sans rigidité, sans pédantisme, sans tyrannie, et douée d’une grâce parfaite. Quand la Grèce eut réalisé son idéal religieux dans ses temples et ses statues, son idéal politique dans ses constitutions républicaines et ses luttes héroïques, elle avait atteint le terme de sa course et pouvait revenir comme les athlètes dans le stade aux applaudissements du monde et la couronne au front.

La rivalité des cités grecques et l’abandon de la religion nationale, sous l’influence de la philosophie et des superstitions orientales, allaient entraîner la ruine de la liberté et la disparition des lettres et des arts, qui avaient grandi à l’ombre des temples. La décadence de la civilisation antique a suivi la chute du polythéisme et l’avènement d’une religion fondée sur le dogme de l’unité divine ; quand on établit une monarchie sur la terre on ne peut pas laisser la République dans le ciel.

L’épanouissement de la vie communale, qui fut la grandeur incomparable de la Grèce, causa sa mort : elle avait réalisé la morale sociale dans la cité républicaine, mais elle ne sut pas élargir l’idée de patrie qu’elle avait révélée au monde : aucun lien ne faisait de ces cités indépendantes une même nation ; leur rivalité épuisa les forces de la Grèce : il est dans la destinée des races héroïques de s’exterminer elles-mêmes, comme les fils de

la terre nés des dents du dragon. Les guerres incessantes eurent pour résultat l'extension de la servitude : une population de metœques et d'esclaves combla les vides produits par la grande peste et la désastreuse expédition de Sicile ; avec eux on vit s'infiltrer en Grèce les mœurs monarchiques et sensuelles de l'Orient. Démosthène revient sans cesse sur la plaie incurable du dilettantisme athénien : on l'écoutait parce qu'il parlait bien, puis on écoutait ses adversaires, et l'on. s'était amusé plus qu'à l'Odéon : il parlait en vain ; la Grèce ne demandait plus qu'à s'endormir du lourd sommeil des races fatiguées. « La liberté grecque mourut à Chéronée ; cette bataille fut livrée-en 338 : c'est une des dates les plus funestes de l'histoire du monde ; la victoire de la Macédoine sur la Grèce c'est la victoire de la monarchie sur la République. » Le polythéisme resta encore debout quelques siècles après la chute des républiques, mais il n'avait plus la vie : les peuples avaient cessé d'y croire.

La chute de l'hellénisme, qui a entraîné celle de la civilisation, n'est que le dernier terme d'une infiltration successive des idées orientales en Grèce ; la large tolérance du polythéisme qui accueillait tous les dieux des autres peuples avait un grand danger : elle multiplia les types divins et créa une grande confusion par la production indéfinie des symboles. Une cause intérieure bien plus profonde acheva d'ébranler la religion ; ce furent les attaques des philosophes qui, en ruinant les anciennes croyances laissèrent le champ libre à toutes les superstitions de l'Asie ; Xénophane, Pythagore, Socrate rejetèrent les traditions antiques et reprochèrent aux poètes d'enseigner des fables indignes de la majesté des dieux. Les philosophes cherchaient à épurer la religion, non à la détruire ; mais, en attaquant les poètes fondateurs de la religion, ils finirent par la renverser elle-même : un scepticisme général sortit des écoles des sophistes et des rhéteurs. Le peuple, qui sentait l'alliance intime de la

morale politique et de la religion nationale, fit boire la ciguë au plus célèbre d'entre eux, Socrate, victime expiatoire de la tyrannie des Trente, dont la plupart étaient ses disciples et ses amis. Ménard ne partage pas l'indignation de Platon contre la mort de Socrate, ni celle d'Aristote qui, accusé par les Athéniens soixante ans plus tard, s'exila « pour épargner à ces gens une nouvelle scélératesse » ; pour Socrate aussi l'ostracisme aurait suffi. Plutôt que de se contenter comme les philosophes de l'idée abstraite du divin, le peuple aimait mieux emprunter ses dieux, à l'Orient ; au milieu de l'anarchie des croyances populaires, l'ami du roi Cassandre, Evhémère, présenta les dieux comme des héros divinisés et son système précipita l'hellénisme dans la voie qui devait aboutir au culte de l'homme-Dieu. « Un peuple qui a renié ses dieux est un peuple mort. Quand la Grèce lutta contre Rome, elle avait Philopœmen, qui valait mieux que Miltiade et Thémistocle ; elle avait la ligue Achéenne, c'est-à-dire le lien fédéral qui avait manqué contre les Perses : mais ses Dieux ne combattirent plus pour elle et elle succomba. »

Avant de mourir, la Grèce lança le dernier défi du droit à la tyrannie de la force. Le stoïcisme est son testament moral. Quand la liberté est proscrite sur la terre, l'homme la retrouve dans le sanctuaire de sa conscience. Le stoïcisme, la plus haute expression de la morale et le dernier refuge de la dignité humaine, pouvait former de grands hommes comme l'empereur Marc Aurèle et l'esclave Epictète, mais non un grand peuple. Ces âmes pures ne pouvaient arrêter la décadence du monde : il leur suffisait de conserver le culte de la justice dans le sanctuaire de leur conscience immaculée ; ils ne cherchaient plus la liberté que dans le monde intérieur.

Même après la chute des vertus et des croyances la Grèce eut ses fruits d'automne : la conquête d'Alexandre répandit la civilisation grecque en Asie et en Egypte ; cette époque produisit les grandes écoles d'Epicure et de Zénon,

la peinture d'Apelles et les admirables monuments des écoles de sculpture en Asie Mineure : la Vénus de Milo, le Gladiateur mourant, le Laocoon ; mais le fruit le plus précieux de l'hellénisme, l'autonomie communale, ne pouvait s'implanter dans des contrées monarchiques. Il reste peu de traces de la magnifique civilisation d'Alexandrie ; quand le grand temple de Sarapis, le dieu des morts, tomba sous le marteau de Théodose et avec lui cette bibliothèque d'Alexandrie où s'étaient amoncelés tous les trésors de la pensée humaine, les derniers fidèles de la religion proscrite virent bien que tout était fini. Les dieux vaincus remontèrent dans le ciel inaccessible, loin des blasphèmes du monde.

L'hellénisme parut cependant dominer le monde avec les Romains, et les dieux grecs eurent des temples jusqu'aux extrémités de la terre : mais ils n'étaient plus que des expressions littéraires et leurs statues des objets d'ornements ; la philosophie les avait tués. « Le monde asservi n'était plus digne de contempler les dieux des cités libres. L'humanité avait mis son idéal social dans la servitude ; il était juste que le gibet des esclaves devint le symbole de la religion du genre humain. » La base de la religion juive est l'unité divine qui convient à une monarchie. Son caractère fondamental est la proscription de l'art : la défense de sculpter des images est le précepte qui revient le plus souvent dans la Bible.

Le Dieu unique proscrivit les formes multiples de l'idéal et anéantit toutes les œuvres du passé ; mais la philosophie est complice de cette destruction : elle aussi avait dit qu'il est insensé d'enfermer le divin dans la pierre et le bronze. La domination intellectuelle de la race sémitique entraînait la destruction des œuvres de la pensée hellénique et une suite de persécutions et de querelles religieuses. Le dernier poète païen, Rutilius Numatianus, s'écriait au milieu des ruines de la civilisation et de l'Empire : « Plût aux Dieux que la Judée n'eût jamais été

conquise ! » Les chrétiens condamnaient la matière, considérant la beauté du corps comme un piège du Diable. Saint Augustin ne pouvait se résigner à croire le Christ moins beau que les anciens Dieux ; mais saint just et saint Cyrille proclamaient qu'il était laid, le plus laid des enfants des hommes, par humilité. Tertullien dit aussi que ses traits étaient grossiers, mais que leur expression morale faisait reconnaître un Dieu.

Après le pillage méthodique des Romains, qui enlevèrent plus de cent mille statues et tableaux à la Grèce, après celui de Néron, après Constantin, les émissaires de Théodose détruisirent les temples dans toute l'étendue de l'Empire. Que sont devenus tous ces monuments admirables que Pausanias a énumérés et décrits pour l'éternel regret de l'avenir ? nul ne sait comment disparurent le Zeus d'Olympie et l'Athènè du Parthénon. Il n'y a pas à accuser les Barbares : ils ont à peine pénétré en Grèce ; ce sont les Grecs eux-mêmes qui, après avoir abandonne leur religion nationale, ont poursuivi avec une aveugle fureur les monuments de la piété de leurs ancêtres. La destruction continua pendant tout le Moyen Age ; mais tous ces désastres furent dépassés lors de la prise de Constantinople par les Croisés : on pilla même les églises.

Les Arabes d'Omar achevèrent de disperser ces ruines, au nom d'une religion qui s'appuie aussi sur les traditions juives. On reproche aux Turcs d'avoir fait des Propylées un magasin à poudre, mais a-t-on oublié le bombardement du Parthénon par Morosini et le pillage de ses ruines par lord Elgin ? « Lorsqu'on enleva la dernière métope, les ouvriers laissèrent tomber une grande partie des bas-reliefs ; le disdar, voyant le dommage causé à l'édifice, ôta sa pipe de sa bouche, versa des larmes et, s'adressant à Lusieri, le nouveau chien de Kibyra employé à ce brigandage, lui dit d'une voix suppliante : « Τέλος ! » Oui, espérons que c'est en effet la fin, pauvre vieux Grec ; la fin des pillages, des

dévastations et des ruines. Maintenant que de tant de types divins que la Grèce avait offerts à l'adoration des peuples il ne reste plus que des débris mutilés, épars dans tous les musées de l'Europe, laissons-les en paix dans ce dernier refuge, où l'admiration qu'ils inspirent ne porte plus ombrage aux croyances jalouses ; respectons-les comme des souvenirs de la jeunesse du monde et d'un passé qu'aucun regret ne nous rendra. »

MÉDITATIONS RELIGIEUSES.

Par le chemin perdu des paradis qu'on pleure.
L. M.

Louis Ménard, ce savant connaisseur de la civilisation hellénique, a médité toute sa vie les problèmes religieux : il les aborde avec une grande liberté d'esprit, et en même temps avec un profond sentiment religieux. Pour lui la religion est ce qu'il y a de plus précieux dans l'héritage de l'humanité, puisqu'elle représente les formes diverses de l'idéal dans tous les pays et dans tous les temps. La saisissante démonstration qu'il donne des origines grecques du christianisme, ses traductions éloquentes de la mythologie chrétienne dans le langage de la science, ses efforts pour concilier les affirmations de la foi et les négations de la libre pensée, enfin ses aperçus proyhétiques sur la transformation des croyances et la religion de l'avenir, méritaient mieux que l'indifférence du siècle et valent au moins d'arrêter la pensée.

Les religions anciennes se sont occupées surtout de l'origine des choses et de l'ensemble de l'univers ; les religions modernes s'occupent plutôt de la nature de l'homme et de sa destinée. Les premières sont donc des systèmes de physique, les secondes des systèmes de morale. A la religion de la nature succède la religion de l'humanité, que l'on nomme le bouddhisme en Orient, le christianisme en Occident. Le culte des héros, des demi-dieux sauveurs, fut la première forme de cette apothéose de l'humanité ; la religion grecque affirmait l'immortalité de l'âme ; les héros grecs conservaient au delà du tombeau une vie indépendante : le peuple dans ses prières les confond presque avec les dieux, et leurs tombes sont sacrées. La poésie avait donné aux dieux les attributs de l'homme, la liberté et la conscience, à l'homme l'attribut des dieux, l'immortalité ; toute distinction s'effaçait dans le monde idéal. Lorsque la poésie et l'art eurent trouvé les éléments de l'idéal divin dans la nature humaine, il ne restait plus qu'un pas à faire dans la voie de l'anthropomorphisme : après avoir élevé l'homme jusqu'aux dieux par l'apothéose, il n'y avait plus qu'à soumettre les dieux à la mort : la religion des mystères représente cette dernière phase du polythéisme ; c'est alors que le dernier né des races divines vint satisfaire l'attente universelle d'un nouveau dieu sauveur. La Grèce, lasse du scepticisme produit par la lutte de ses écoles, s'était jetée dans les élans mystiques, précurseurs d'un renouveau des croyances.

L'esprit philosophique de la Grèce et l'esprit religieux de l'Orient se rencontrèrent à Alexandrie et c'est là qu'est née, après une lente incubation, la religion du monde moderne. Les Juifs hellénistes, séduits par les théories unitaires de Platon, firent de son Logos le point de départ d'une sorte de mythologie abstraite : l'idée du Verbe prit pour eux la même importance que celle du Messie chez les Juifs de Palestine. La théologie chrétienne sortit de l'un de

ces groupes, la légende chrétienne de l'autre. « Aux jours de sa jeunesse et de sa force la Grèce nous a donné l'Iliade et le Parthénon et une chose plus belle encore, la cité républicaine. Vaincue par l'âge, épuisée par les efforts surhumains de son génie, quand son idéal fut transformé par la philosophie, elle légua aux races nouvelles l'enfant de sa vieillesse, le Verbe, le dernier né de ses dieux. »

Le christianisme a emprunté aux Juifs leur dieu unique, leurs traditions et leur livre sacré ; il a adopté aussi leur Messie, mais il en a fait un dieu et il a soumis ce dieu à la douleur et à la mort, ce qui eût paru aux Juifs un blasphème impie. Les Grecs ne pouvaient s'en étonner puisque leurs initiations représentent la mort et la résurrection d'un Dieu : mais les détails profondément humains de l'agonie du Christ laissent bien loin les symboles physiques du raisin foulé dans le pressoir.

En échange de son Dieu unique, la race de Sem a reçu le dogme de l'immortalité de l'âme et elle ne doit pas se plaindre d'avoir perdu à ce marché. Le germe divin sorti de l'Orient se développa au souffle de la Grèce. Mais la philosophie ne peut devenir une religion qu'en revêtant la forme concrète du symbole : comme les âmes qui veulent entrer dans la vie, il faut que les idées prennent un corps. La pensée des philosophes avait pénétré à leur insu dans la profondeur des couches sociales, dans les derniers rangs d'un peuple méprisé, parmi les vaincus et les esclaves : le Verbe de Platon s'était incarné dans le sein d'une Vierge juive et l'avait fécondée sans la flétrir : l'âme virginale avait enfanté le Dieu du sacrifice et de la rédemption ; ce n'était pas un héros des époques fabuleuses, c'était le médiateur attendu entre le ciel et la terre, le Dieu fait homme ; il réunissait en lui le dogme oriental de l'incarnation et le dogme grec de l'apothéose : un Dieu descendu du ciel pour sauver les hommes, un homme qui s'élevait au ciel par sa vertu. « Le peuple salua comme son rédempteur le charpentier mort du supplice des esclaves ; la philosophie

qui attendait toujours le vengeur de Socrate reconnut la Parole incréée dans ce philosophe, ennemi des prêtres et crucifié par eux. L'anthropomorphisme atteignit sa dernière limite : l'humanité s'adora elle-même, non plus dans sa force et dans sa beauté, mais dans ses humiliations, dans ses misères et dans sa mort. » Le peuple aime à sentir ses dieux près de lui : le plus incrédule avait mis le doigt dans ses plaies.

Le christianisme réunit tous les éléments religieux dispersés dans le monde : il a reçu de la Judée ses traditions et sa légende, de la Perse le dogme du Diable, de l'Egypte celui de la résurrection et du jugement dernier ; sa métaphysique s'est élaborée à Alexandrie ; sa discipline sacerdotale à Rome. Mais sa source principale est l'hellénisme : il s'y rattache par ce grand symbole, pierre angulaire de l'édifice chrétien : le salut de l'humanité par la mort d'un Dieu. L'apothéose des vertus humaines, qui avait produit en Grèce le culte des héros, arrive à sa suprême expression dans le culte de l'Homme-Dieu.

Les livres d'Hermès Trismégiste sont un trait d'union entre les dogmes du passé et ceux de l'avenir : en eux les croyances qui naissent et les croyances qui meurent se rencontrent et se donnent la main : certes ils ne soutiennent la comparaison ni avec la religion d'Homère ni avec la religion chrétienne, mais ils font comprendre comment le monde a pu passer de l'une à l'autre. Pourquoi l'homme n'aurait-il pas réservé ses prières pour ce Dieu suprême que tous reconnaissaient également ? quelques fidélités obstinées s'attachaient encore à ce magnifique passé dont le souvenir même allait disparaître ; « mais l'humanité n'a pas de ces mélancolies. Elle marche devant elle, sans savoir si c'est vers la nuit ou vers la lumière, écrasant sans pitié les défenseurs attardés des causes vaincues. »

On ne conteste plus le principe symbolique des religions de l'antiquité, mais on croit à tort que la mythologie tient

moins de place dans les religions modernes. La mythologie chrétienne, en se greffant sur des symboles naturalistes, en a fait des conceptions morales et psychologiques. Le Christ est le roi du monde intérieur.

Avec une profonde originalité, Louis Ménard traduit dans la langue de tous les jours les symboles que recouvrent les fables de la mythologie chrétienne. Il ne cherche pas comme Renan à la ramener aux conditions de l'histoire ; il ne discute pas les biographies de Jésus pour en faire un charmant docteur d'une exquise distinction et d'une douce ironie. Quand même on prouverait que Jésus n'a pas existé, l'idéal divin que l'Occident adore depuis dix neuf cents ans sous le nom de Christ n'en serait pas moins un Dieu. Ce que l'on adore dans l'Homme-Dieu, c'est la plus haute manifestation de la vertu de l'homme, le sacrifice de soi-même. Il est né d'une vierge, car la pureté immaculée de l'âme peut seule enfanter la vertu d'abnégation. « Autour du rédempteur, type idéal du sacrifice de soi-même, se déroule dans le ciel bleu de la conscience la chaîne lumineuse des vertus vivantes, la pureté des vierges et l'héroïsme des martyrs. »

Le Christ a dit. « Mon royaume n'est pas de ce monde. » C'est dans le monde intérieur, dans la conscience humaine, qu'on doit chercher l'explication des symboles chrétiens. La clef de voûte de tout le système est le dogme de la chute et de la rédemption. On peut appliquer à la fable juive du paradis, du serpent et de la pomme, comme aux autres fables religieuses le mot du philosophe Salluste : « Cela n'est jamais arrivé, mais cela est éternellement vrai. » Le drame de l'Eden se déroule tous les jours sous nos yeux : l'enfant est dans le paradis terrestre, dans les limbes de la vie morale ; il ne distingue pas le bien du mal ; cette science, il l'acquiert par sa première faute, qui est une désobéissance. « Pourquoi as-tu mangé de ce fruit, malgré ma défense ? » Dès cette première chute l'enfant a perdu son innocence ; il est exilé du paradis, condamné au dur

labeur de l'homme, à la nécessité de choisir entre la passion et le devoir. Une route mène au ciel, qui est la perfection morale ; et l'autre à l'enfer : à force de choisir le mal on perd jusqu'à la notion du bien. Pourquoi repousser ces expressions mythologiques, si claires ? L'habitude d'accomplir le devoir nous met au-dessus de la tentation.

Entre les deux pôles de la vie morale, le ciel et l'enfer, il y a place pour le repentir : le coupable a droit au châtiment, car sa raison l'éclaire et la peine purifie ; aussi les Grecs ont-ils nommé les déesses du châtiment les Bienveillantes. L'église catholique accepte l'idée du Purgatoire, sans abondonner l'éternité de l'Enfer. La conscience publique proteste contre le dogme implacable des peines éternelles, qui semble un outrage à la pitié. Dans une page admirable, où la plus haute philosophie s'exprime dans le plus noble langage, Ménard dépouille cette théorie de l'irréparable de sa forme mythologique : « Un homme a commis un crime, cette nuit, sous le regard des étoiles. Elles sont si loin qu'elles ne l'ont pas vu encore ; mais dans un siècle, dans deux siècles, dans trois siècles, leurs rayons, échelonnés dans l'infini du ciel, éclaireront le meurtre. Ce qui est passé sera toujours présent quelque part ; s'il y a là haut, n'importe où, dans une planète inconnue, un œil ouvert (et pourquoi pas ?), il y aura là une voix, qui sera la voix de la conscience éternelle, et qui dira : oh ! l'assassin ! A toute heure, à jamais, l'écho de cette voix sera répercuté dans l'espace. Il y a des astres dont la lumière met trois mille ans à nous parvenir : pour eux, l'heure du crime sera dans trois mille ans l'heure présente. Le meurtrier s'est corrigé, il est devenu un saint ; mais quand ces juges lointains donneront leurs suffrages, il ne sera pour eux qu'un meurtrier. Le sang répandu ne rentre pas dans les veines, et aucun Dieu ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Toute action coupable, injustice, violence, lâcheté ou trahison, une femme séduite, un enfant abandonné, un mauvais conseil, un mauvais exemple, entraîne dans la voie

du mal des âmes qui sans cela auraient pu tourner au bien. Elles en corrompront d'autres à leur tour, et indéfiniment se prolongera la chaîne maudite : malheur donc au premier anneau. Si le criminel se repent, sa conversion s'étendra-t-elle à tous ceux qu'il a perdus ? Que leur répondra-t-il, quand ils l'accuseront devant l'immuable Justice ? Contre les arrêts de la loi morale, il n'y a pas de prescription : Æterna auctoritas csto. »

La chute rend possible la rédemption ; l'homme peut être affranchi de la servitude des passions, le règne de la justice peut s'établir sur la terre, par le sacrifice de soi-même au bien des autres, par ce Christ intérieur qui donne son sang pour le salut du monde, expression suprême du divin dans l'humanité ; et voici le commentaire d'un républicain sur l'oraison dominicale : « Que ton règne arrive, ô sainte justice ! Nous en appelons à toi de toutes les tyrannies qui nous écrasent et dût la mort nous venir de ceux mêmes que nous voulons affranchir nous te confesserions jusque sous les bombes lancées contre nous par nos frères ; pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Ménard a rédigé le Catéchisme religieux des libres penseurs, où il cherche à concilier toutes les croyances et les traduit en langage intelligible.

Le principal reproche qu'il fait au christianisme c'est de n'être pas favorable à l'art : l'hellénisme qui trouvait dans la beauté l'expression visible du divin a donné à toutes les formes de l'art un magnifique élan ; mais la morale ascétique des chrétiens a longtemps entravé l'étude de la forme humaine. L'art et la morale ont tous deux leur raison d'être et il n'était pas nécessaire de proscrire le beau pour exalter le juste ; la volupté qu'a maudit le moyen âge, la Diablesse Vénus comme il l'appelle, est la loi divine de l'attraction universelle, la source de la vie, la beauté qui souriait sur l'écume des flots. Il n'a pas suffi à l'humanité de lutter contre la nature ; elle a voulu la maudire et l'hellénisme a refusé de s'associer à cette malédiction :

cette religion de la beauté ne pouvait croire mauvaise la merveilleuse nature ; interrogée sur le problème du mal, elle ne-répondit pas et les hommes rejetèrent cette religion d'artistes et d'athlètes qui refusait de séparer le beau du juste et qui niait la douleur.

Le christianisme n'a pas toujours proscrit l'art et l'œuvre des artistes y a été bien plus grande qu'on ne le croit en général. Les légendes des saints sont une véritable littérature populaire où le clergé n'eut qu'une faible part. Le culte de la Vierge n'est pas sorti des quelques versets de l'évangile : l'art de la Renaissance a donné une forme définitive à l'idéal féminin qui flottait confusément dans la pensée du Moyen âge. L'apôtre de la mère de Dieu, c'est Raphaël. Le Féminin exclu de la Trinité se réfugia dans le culte et la légende ; rien de plus transparent que le gracieux symbole de la Vierge mère, type de prédilection de l'art chrétien. La Grèce avait conçu et réalisé tous les types de la beauté humaine et en avait peuplé son Olympe ; mais elle n'avait pas songé à confondre les deux formes idéales du féminin : la vierge et la mère.

Ce fut la plus sublime création de l'art chrétien La Madone de Raphaël n'est pas la vierge byzantine qui règne dans un nimbe d'or, ni l'humble et douce ménagère des maîtres de la Flandre et de l'Allemagne, ni la vierge sans enfants des Assomptions espagnoles ; elle est plus que tout cela, l'apothéose de la famille, la mère qui sourit à son enfant. Le culte de la Vierge est la plus populaire des religions vivantes et de nos jours sa dignité a reçu une consécration éclatante dans le dogme de l'Immaculée Conception, tant reproché à Pie IX : L'apothéose de l'humanité serait incomplète si le féminin n'en avait pas sa part.

On a dit que le christianisme avait affranchi la femme : mais depuis longtemps l'hellénisme l'avait émancipée, par le mariage et l'égalité ; il l'avait élevée à la dignité de mère de famille ; les déesses siégeaient dans l'Olympe, les

femmes rendaient les oracles divins de Dodone et de Delphes. Au contraire le christianisme a exclu le féminin de la Trinité ; la femme est l'instrument du démon ; ses mains ne sont pas assez pures pour offrir le sacrifice ; elle s'agenouille devant le prêtre, confesse ses fautes et implore son pardon. « Et cependant sur les débris de la dernière église la femme viendra prier. C'est que le christianisme a fait mieux que de l'affranchir, il l'a conquise. Ce n'est pas la liberté qu'elle demande, c'est l'amour. » Elle se soucie peu de la patrie et des religions républicaines ; sa religion n'est pas la justice ; sa morale n'est pas le devoir, c'est la charité ; elle veut un Dieu enfant à bercer dans ses bras, un Dieu mort à inonder de ses larmes. Si le christianisme a conquis la femme c'est parce qu'il l'a appelée à l'honneur du martyre ; nous n'avons eu de femmes républicaines qu'à l'époque où nous les faisions monter sur l'échafaud.

Toutes les religions du passé, sont respectables et les formes successives de l'idée divine sont vraies pour qui sait interpréter leurs symboles. Dans l'état actuel des croyances on peut concilier la foi, le doute et la négation. Cette réconciliation des dernières religions vivantes sera l'œuvre de l'avenir. Ménard a mis en scène, d'une manière bien touchante, et grande par sa simplicité même, ses idées si délicates sur la religion future, dans une courte pièce intitulée : Sacra privata.

Une pauvre femme est couchée sur son lit de mort. Que dire à l'enfant qui s'étonne de voir pleurer son père ? Celui-ci ne croit qu'aux lois inflexibles de la nature et ne veut pas tromper son fils en lui enseignant ce qu'il ne croit pas lui-même ; pourtant il ne veut pas, en présence de la mort, discuter la douce chimère de l'immortalité. Il se laisse convaincre par la grand'mère ; il accepte d'enseigner à son fils l'immortalité par le souvenir. Pour lui il traduira cette croyance dans une autre langue : ce qu'il pleure, ce n'est pas un corps rendu à la terre, c'est une affection qui l'enveloppait, une conscience qui le dirigeait. Ses exemples

et ses conseils sont toujours vivants dans notre mémoire : c’est ainsi que les morts tendent la main aux vivants.

Le culte des morts est la religion de la famille, religion qui se passe des prêtres. Ceux qui nous ont aimés et qui sont morts, notre père et notre mère, vivent toujours en nous : dans les heures sombres c’est leur souvenir que nous évoquons ; leur influence bénie et toujours indulgente nous soutient et nous guide dans les luttes de la vie. Il y a une vie collective dans les familles, et l’enfant qui naît ressemble souvent à l’un de ses ancêtres ; les corps sont une création des âmes. Quand la vie s’est envolée, nous existons encore : le souvenir de toutes nos actions bonnes et mauvaises, ce que nous avons été dans la vie, nous le serons à jamais dans la mémoire des vivants. L’existence des morts c’est le souvenir de ceux qui les aimaient. Quand nous les oublions, ils nous oublient à leur tour et boivent l’eau du Léthé ; il est sur l’autre rive une route ouverte vers les destinées inconnues. Mais tant que nous pensons à eux rien ne peut briser la chaîne de nos prières et de leurs bienfaits. Les Grecs avaient entrevu cette immortalité par le souvenir : les aïeux sont les protecteurs de la famille, les hôtes invisibles de toutes les fêtes, les témoins muets des actes des vivants.

Ce culte des morts n’est déjà plus un rêve de lettré : c’est la religion du peuple de Paris. Autrefois les chrétiens passaient pour impies, car ils refusaient de sacrifier aux dieux de l’empire ; aujourd’ hui le peuple semble irréligieux parce qu’il n’aime pas les prêtres, qu’il a toujours vus du côté de ses ennemis politiques. Et cependant c’est à Paris que s’est établi l’usage de se découvrir devant un cercueil ; tous les ans la foule envahit les cimetières et cherche ses tombes pour y déposer l’offrande des chrysanthèmes, les dernières fleurs de l’automne. C’est la religion de la famille ; celle des orphelins : viens porter des fleurs à ton père qui t’aimait et montre lui que tu ne l’as pas oublié ; il est près de toi quand tu penses à lui. Les pauvres qui ont

vu jeter leurs morts dans la fosse commune, iront déposer leur offrande au pied de la stèle dressée pour eux au milieu du cimetière, au monument du souvenir. « Les philosophes et les lettrés se perdent en conjectures pour deviner comment les religions commencent et quand ils pourraient assister à cette genèse, ils ne veulent pas ouvrir les yeux. » Le christianisme naissant inspirait aux Romains un mélange d'horreur et de dédain : c'est le sentiment qu'éprouvent aujourd'hui les classes dirigeantes quand elles voient porter des couronnes d'immortelles rouges, au mur des Fédérés. Louis Ménard avait prédit ces funèbres anniversaires il y a vingt ans. Voici ce qu'il écrivait : « Il y aura un jour des pèlerinages vers la fosse commune où sont entassées les victimes et vers la plaine sinistre où s'élevait le poteau sanglant. Quoi qu'on ait gratté sur les murs la trace des balles, il y a partout, dans les carrefours et sur les places, des autels invisibles, là où leur rang a rougi la terre qu'ils défendaient : Là, là, dit Eschyle, là, ici encore ! vous ne les voyez pas, mais moi je les vois ! » La religion de la cité repose sur le souvenir de ceux qui sont morts pour elle. Si l'on regardait dans la profondeur des couches sociales, on y lirait les deux mots gravés sur la grosse cloche de Notre-Dame : Defunctos ploro. Nos pères et nos amis, dieux mânes, âmes des héros et des saints, ô morts, qu'êtes-vous devenus ? L'immortalité est-elle autre part que dans le souvenir de ceux qui vous aiment ? Les plus sceptiques d'entre nous se découvrent sur le passage des morts : ce n'est peut-être plus la loi, mais c'est toujours l'espérance.

La religion représente un ensemble de croyances ou d'opinions sur la nature des choses et la destinée humaine ; la libre pensée n'implique pas une négation systématique de toute religion et rien n'empêche les libres-penseurs de s'attacher à celle qui leur convient. Leur catéchisme est le résumé des traditions religieuses du genre humain. Chacun doit être libre de choisir entre les formes diverses de

l’idéal. Louis Ménard n’en connaissait pas de plus belle que la religion grecque, qui, même aux jours de sa vieillesse, a revêtu de formes inimitables des conceptions d’une haute moralité et d’une mystérieuse profondeur. Il croit que le paganisme peut renaître : le principe de la pluralité des causes n’aurait plus le caractère plastique et poétique que lui a donné la Grèce ; mais il trouverait aisément une expression scientifique en harmonie avec les besoins intellectuels des peuples modernes. Le polythéisme existe toujours : c’est le culte des morts. Et d’ailleurs : « Qu’importe aux principes éternels que l’humanité les connaisse ou les ignore ? Ils vivent dans leur sphère immobile et s’inquiètent peu des croyances changeantes. Nos opinions n’ont d’influence que sur nos propres destinées, et notre action ne peut accélérer ni entraver la marche générale des choses. Laissons donc l’avenir sur les genoux des dieux, et puisque le présent seul nous appartient, contentons-nous de rendre une justice impartiale à toutes les formes de la pensée humaine. C’est bien assez peu d’être un homme, sans se condamner à n’être que de son temps et de son pays. Les époques stériles, qui ne peuvent plus donner à l’idéal une forme nouvelle, peuvent du moins comparer celles sous lesquelles il s’est révélé au passé. Quand l’avenir n’a plus de promesses, l’esprit se nourrit de souvenirs, et, pour les races fatiguées, la société des morts vaut mieux que celle des vivants. »

RÊVES SOCIAUX.

Pour incarner son rêve il faudrait être un dieu.

L. M.

« J’ai cessé de m’intéresser aux affaires de ce monde depuis Chéronée », disait un jour le poète Victor de Laprade, esprit généreux mais chagrin, qui refusait à la démocratie de notre temps la sympathie qu’il avouait pour celle de l’antiquité grecque. Louis Ménard était bien loin d’un pareil dédain et portait au progrès social contemporain un intérêt passionné. « Je resterai dans l’opposition tant que nous ne serons pas revenus à la démagogie de Périclès », disait-il ; c’était aussi le rêve des hommes de 48 et ce qu’ils entendaient par la forme républicaine. Nous nous croyons beaucoup plus démocrates que les Athémiens, mais cela les ferait rire de pitié ; ils ne se seraient pas crus libres pour avoir mis tous les quatre ans dans une boîte le nom d’un des députés chargés d’approuver les impôts ; ils auraient exigé que chacun des dépositaires du pouvoir exécutif fût soumis à l’élection, toujours révocable et pécuniairement responsable.

La glorieuse démocratie d’Athènes, en appliquant les principes de la morale grecque, la liberté et l’égalité, a réalisé un idéal social que les plus hardis utopistes osent à peine rêver. Les républiques de l’antiquité avaient pour base la législation directe et le gouvernement gratuit.

La base de la constitution politique de Solon est un impôt progressif sur le revenu, réparti entre les trois classes privilégiées de la société : les Thètes ou prolétaires, vivant de leur travail, n’étaient pas soumis à l’impôt. Toutes les fonctions étaient électives et comme les Thètes formaient le plus grand nombre, ils faisaient les élections ; les magistratures étaient annuelles et soumises à une reddition de compte, devant l’assemblée du peuple : les magistrats étaient punis en cas de mauvaise gestion. Le Sénat facilitait l’exercice de la puissance populaire, convoquait

l’assemblée publique, préparait ses décrets et assurait l’exécution de ses délibérations. Périclès organisa la magistrature sous la forme d’un jury formé de cinq mille citoyens tirés au sort chaque année. Les jurés s’appelaient Héliastes, car ils siégeaient en plein soleil.

Les fonctions législatives et judiciaires étaient seules rétribuées : c’était le peuple lui-même qui les i exerçait, directement et sans délégation ; pour indemniser les Thètes du temps consacré aux affaires publiques, on donnait aux Héliastes trois oboles (o fr. 45), solde des matelots, prix de la journée de travail d’un ouvrier ordinaire. On attribua aux citoyens siégeant à l’assemblée politique trois fois par mois la même indemnité qu’aux jurés siégeant dans les tribunaux.

Les fonctions exécutives restaient toujours électives et gratuites. La politique n’était pas une carrière lucrative et l’ambition ne pouvait être doublée d’intérêt. Les emplois ou liturgies, loin d’être comme chez nous des faveurs rétribuées, étaient des charges, souvent fort onéreuses, que le peuple imposait aux riches : les Triérarques équipaient à leurs frais les navires de l’Etat, les Chorèges payaient les représentations musicales. Un jury tiré au sort choisissait entre les pièces présentées ; sous Périclès le théâtre devint gratuit, grâce au fonds théorique ; on donnait même deux oboles aux citoyens pauvres, pour leur permettre d’assister au théâtre ; chez nous : le pauvre qui paye l’impôt ne peut aller à l’Opéra que l’Etat subventionne pour permettre au riche de payer sa place moins cher. Nos institutions nous semblent démocratiques : que dirons-nous de ce système d’impôts sur les hauts fonctionnaires et de rétribution égalitaire pour l’exercice des droits civiques ; c’est le contre-pied de l’échelle hiérarchique de traitements inaugurée par Auguste et que nous avons empruntée au Bas-Empire Romain.

Soldat ou matelot en temps de guerre, législateur et juge en temps de paix, un Athénien n’avait au-dessus de lui que

l’assemblée de ses égaux. Le peuple délibère sur les mesures proposées par le Sénat, vote les dépenses, ratifie les comptes ; il reçoit les ambassadeurs, nomme des fonctionnaires toujours révocables, comptables et responsables ; il décrète les guerres et les soutient ; il vote les lois et y obéit. Pour le diriger il faut le convaincre et devenir un grand orateur : Périclès n’avait qu’une puissance morale. L’antagonisme des riches et des pauvres, qui trouble l’équilibre des sociétés modernes, a reçu plusieurs solutions dans l’antiquité : :e fut d’abord l’impôt progressif de Solon, puis ’immense extension donnée au travail libre sous la iémagogie de Périclès, qui résolvait la question du droit au travail. Sparte de son côté nous offre une autre solution : le nivellement des propriétés par les rois socialistes Agis et Cléomène.

Après avoir étudié les solutions données aux problèmes sociaux dans les cités républicaines de l’antiquité, Ménard fait un tableau très sombre de notre prétendue démocratie. La fin du siècle dernier a été marquée dans la politique aussi bien que dans l’art et la littérature par un élan passionné vers les souvenirs de la Grèce et de Rome : la tradition révolutionnaire est respectable, mais par les intentions plus que par les actes. Elle a remplacé le droit divin des rois par la délégation populaire : la souveraineté ne doit pas se déléguer à une assemblée, un peuple qui prend des mandataires doit toujours pouvoir les révoquer, s’il en est mécontent. Le véritable souverain est celui qui tient les clefs de la caisse : quant à ceux dont la seule fonction est de la remplir, de payer l’impôt, l’antiquité les eût appelés des esclaves. L’ensemble de nos institutions est resté monarchique : l’exécutif, le pouvoir central, dispose arbitrairement de toutes les places : c’est la compétition des intérêts qui explique la lutte des partis sur l’échiquier politique, non la diversité des principes. L’égalité est fictive : nous avons une aristocratie de fonctionnaires, payés par le gouvernement, qui les choisit et les destitue à

son gré ; l'indépendance des magistrats et des prêtres est plus apparente que réelle ; les arrêts de magistrats décident de leur avancement ; quant a clergé, il ne reconnaît que l'autorité du pape et ne se croit pas tenu à la reconnaissance pour la subvention de l'Etat : « la forte discipline et l'influence morale qu'il exerce sur les femmes, les paysans, le généraux et les magistrats en font une puissance avec laquelle il faut compter. » La police et l'armé ne se renferment pas dans leurs attributions ; l'exécutif les paye et les façonne à son usage : la polio est plus préoccupée de surveiller les ennemis du pouvoir que de découvrir les malfaiteurs ; l'invasion étrangère ne représente qu'une contribution de cinq milliards à prélever sur le travail, sans que les traitements soient diminués, tandis qu'une insurrection populaire menace tous les fonctionnaires c'est-à-dire la société : celle-ci craint donc plus l'ennemi du dedans que celui du dehors. « L'ennemi de la société, c'est-à-dire son successeur, c'est le travail ; dans le conflit des intérêts modernes il représente l'intérêt légitime ; c'est à lui qu'appartient l'avenir. Le problème des rapports du capital et du travail n'est pas résolu ; il ne peut l'être que par la liberté. Notre malheureux pays étouffé par la centralisation monarchique doit être affranchi d'abord de l'autocratie du gouvernement appuyé sur l'armée des fonctionnaires. La question sociale est là. »

A cette situation si contraire à la justice y a-t-il une solution ? Dans un dialogue plein d'humour entre la bonne fée Révolution et le laborieux et pauvre Jacques Bonhomme, Ménard expose la ienne : c'est la gratuité des fonctions. Ce n'est pas ne utopie, puisque dans l'antiquité grecque et romaine, dans les cités démocratiques comme dans les ités aristocratiques, les fonctions exécutives étaient gratuites ; cette gratuité est inhérente à la forme républicaine. D'ailleurs est-il besoin de remonter si haut lans l'histoire ? Le gouvernement gratuit existe chez nous ; nous avons à la fois des conseils municipaux lui

administrent assez bien nos affaires sans rien nous coûter et un gouvernement central qui coûte fort cher et ne s'occupe que des siennes. De ces ieux gouvernements, l'un est nécessaire à la vie sociale ; l'autre, inutile et onéreux, devrait disparaître. - On étendrait beaucoup les attributions des conseils municipaux et quant aux traitements, sans aller jusqu'à la suppression, on pourrait fixer un - maximum de six mille francs, comme l'a fait la Commune, en tenant compte des nécessités de la vie. Les gens qui ne s'en contenteraient pas se rejetteraient sur le commerce. Les fonctions de maires sont purement honorifiques : il en serait de même de celles de sénateurs, de ministres, d'ambassadeurs, et l'on trouverait toujours des citoyens heureux de les obtenir. L'ambition ne serait plus doublée d'intérêt ; le gouvernement perdrait cette force corruptrice de l'argent dont il use contre la liberté. Et si l'on objecte que la gratuité des fonctions en interdit l'accès aux gens sans fortune, Ménard répond qu'il faut en fermer la porte à ceux qui n'ont pas su se rendre indépendants par leur travail.

N'est-ce pas aller un peu loin dans son rêve de perfectionnement moral et politique que de vouloir appliquer à nos mœurs des usages incompatibles ? La gratuité des fonctions a pu trouver sa réalisation dans l'étroite cité antique, mais elle est en contradiction avec nos mœurs, avec tout le développement de la civilisation moderne. Entre les deux conceptions il y a de longs siècles et bien des révolutions.

Laissons à Ménard son rêve : l'avenir est le royaume des chimères ; pour la sienne il eût donné sa vie : « Ce sera une forteresse contre laquelle s'useront les vieilles griffes du mal : on la nommera le temple de la justice et de la liberté ; nous ne la bâtirons pas dans les nuages ; nous n'imiterons pas nos pères qui reléguaient au ciel leurs espérances. Que notre sang serve d'engrais à la moisson future ; il faut que la guerre se poursuive tant qu'il y aura

des tyrans et des esclaves et bienheureux ceux qui pourront briser les dernières chaînes et brûler le dernier trône. »

Mon ciel est plus loin que les cieux visibles.

L. M.

Louis Ménard eût voulu réunir autour de lui les fidèles de toutes les religions : pas un d’eux n’eût entendu une parole blessante pour sa foi. Il faisait du droit, base orgueilleuse de la morale antique, le complément du devoir, principe humilié de la. morale chrétienne.

LOUIS MÉNARD. — L'Étang

Conservons le dépôt sacré des traditions religieuses ; c'est l'héritage du passé qui doit être transmis à l'avenir. Toutes les religions sont vraies ; chaque affirmation de la conscience humaine est un des rayons de la vérité éternelle. Les religions sont de magnifiques œuvres d'art et l'idéal est plus vrai que la réalité : car elle est passagère et il est éternel. C'est à la science qu'il appartient de préparer la grande paix des dieux ; les temps vont s'accomplir et le Christ renié remontera au ciel comme les dieux de l'Olympe. « Les dieux passent comme les hommes, a dit Renan, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. »

Comme Proclus, le dernier des hiérophantes, Ménard se proclamait le prêtre de tous les dieux : il les évoque tous à la fois du fond des vieux sanctuaires, il prépare la communion universelle des vivants et des morts. Dans le Panthéon de l'Eglise universelle il replace toutes les formes

de l’idéal que l’homme a appelées ses dieux. L’origine et la fin des choses ne sont pas du domaine de la raison : c’est l’imagination seule qui entr’ouvre les portes du monde mystérieux.

Le Crétois Epiménide, chargé d’apaiser la colère céleste, fit partir de l’Aréopage des brebis blanches et des brebis noires : à chaque place où l’une d’elles s’arrêtait, on l’immolait à la divinité du lieu. Mais la dernière vint jusqu’à la lisière d’un bois dont on ne connaissait pas le dieu protecteur et l’on y éleva un autel au dieu inconnu. Epiménide ne demande pour lui-même qu’une branche de l’olivier sacr qu’Athènè fit germer sur le rocher de l’Acropole

Le vieux proscrit priait aussi les dieux hellènes et faveur de notre démocratie : il a laissé ses rêves s’envoler aux quatre vents du ciel ; il a relevé pieuse ment les autels brisés sur toute la face de la terre ; i gardait même un tertre de gazon pour les dieux in connus. Mais il n’a rien demandé aux hommes : i savait bien que nulle main ne tendrait vers lui le rameau d’olivier.

Philippe BERTHELOT.

PAGES CHOISIES

I

POÉSIE

HELLAS

De l’antre de la nuit sortait la blonde aurore ;
La lutte de l’hiver et du joyeux printemps
Aux grands échos du ciel retentissait encore ;
Devant les jeunes Dieux fuyaient les vieux Titans.

Du limon fécondé par de chaudes haleines
La race des Héros naissait sur les hauteurs,
Et les peuples nouveaux descendaient dans les plaines,
Et sous leurs pas germaient les hymnes et les fleurs.

Un brouillard d’or, du fond de l’humide vallée,
Vers les splendeurs d’en haut montait comme un encens,
Sur les cimes fumait la neige inviolée,
Les chênes inclinaient leurs branchages puissants.

A l’âpre odeur des monts, sous les forêts profondes,
L’hyacinthe mêlait ses arômes dans l’air ;
Les filles des sommets neigeux, les fraîches ondes,
Dansaient dans les roseaux avec un rire clair.

Aux lointains bleus, du haut des sacrés promontoires,
Les vents marins soufflaient sous l’azur éclatant,
Blanches comme l’écume au front des vagues noires,
Les filles de la mer bondissaient en chantant.

Parmi les tourbillons d’argent du large fleuve,
Les cygnes blancs voguaient ; le grand ciel radieux
Enveloppait d’amour la terre vierge et neuve,
Tout l’univers chantait la naissance des Dieux.

Nos voix accompagnaient son immense murmure,
Ses Dieux étaient nos Dieux, et de l’humanité
Il semblait s’exhaler, comme de la nature,
Des effluves de force et de virginité.

Car la nature était pour nous comme une mère ;
Bercés dans ses bras blancs, dormant sur ses genoux,
Ses fils ne trouvaient pas encor sa coupe amère :
Les Dieux des premiers jours étaient si près de nous !

Sur l’Olympe inondé des clartés de l’aurore
On les voyait, baignés dans le matin vermeil,
Conduisant le grand chœur sur un rythme sonore,
Et faisant circuler des frissons de réveil.

Dans l’éther lumineux et dans la mer profonde,
Dans les antres sacrés, dans les champs, dans les bois,
Ils étaient l’harmonie et la beauté du monde,
Ses principes vivants, ses immuables lois.

Leur souffle remplissait nos robustes poitrines,
Ils nous enveloppaient de grâce et de beauté ;
Ils versaient sur nos fronts leurs lumières divines,
Et dans nos jeunes cœurs la sainte volupté.

Des amis indulgents, non des maîtres sévères !
Calmes, beaux comme nous, souriant à nos jeux ;
Et, comme les aînés guident leurs jeunes frères,
Ils descendaient vers nous et nous montions vers eux.

Quand l’Orient versait comme des avalanches
Sur notre sol sacré ses peuples destructeurs,
La lance au poing, du haut des acropoles blanches,
Ils combattaient pour nous, les Dieux libérateurs.

Comme ils méritaient bien l’amour d’un peuple libre !
Qu’un long concert s’élève autour de leur autel ;
Des fêtes et des jeux ! que chaque lyre vibre !
La terre ne sera jamais si près du ciel.

Dieux heureux, dont le culte était la joie humaine,
Les danses, les chansons et les vierges en chœur,
Les athlètes puissants luttant nus sur l’arène
Et les fronts couronnés, et la santé du cœur,

Et surtout, le respect des glorieux ancêtres,
Des héros immortels, gardiens de la cité,
Et l’ardente fierté d’un grand peuple sans maître,
Et les mâles vertus : Justice et Liberté.

Qu’êtes-vous devenus, temples, sacrés portiques,
Dieux de marbre vêtus, si jeunes et si beaux,
Sauvage puberté des fortes républiques,
Culte austère et pieux des illustres tombeaux ?

On ne cherchera plus dans les formes sacrées
La révélation de l’ordre universel ;
On n’entend plus la voix des lyres inspirées,
Et la Liberté dort d’un sommeil éternel.

Le phare qui brillait dans la nuit de l’histoire,
S’est éteint pour jamais sous les vents déchaînés,
Et le monde vieilli, plongé dans l’ombre noire,
Ne retrouvera plus ses Dieux abandonnés.

Ils ne parleront plus dans les bois prophétiques ;
Le lugubre avenir en vain rappellera
L’art exilé du monde et les vertus antiques,
Trésors perdus que nul regret ne nous rendra.

Mais vous, débris muets de sublimes pensées,
Marbres épars, quel est le chemin qui conduit
Vers l’âge d’or perdu, les croyances passées,
L’Elysée, où s’en va ce que l’homme a détruit ?

Par delà deux mille ans, loin des siècles serviles,
J’irais, je volerais sur les ailes des vents,
Vers les temples de marbre et vers les blanches villes,
Chez les grands peuples morts, meilleurs que les vivants.

Dieux heureux, qu’adorait la jeunesse du monde,
Que blasphème aujourd’hui la vieille humanité,
Laissez-moi me baigner dans la source féconde
Où la divine Hellas trouva la vérité.

Laissez-nous boire encor, nous, vos derniers fidèles,
Dans l’urne du symbole où s’abreuvaient les forts.
Vos temples sont détruits, mais, ô Lois éternelles !
Dans l’Olympe idéal renaissent les Dieux morts.

Renaissez, jours bénis de la sainte jeunesse,
Echos d’airs oubliés, brises d’avril en fleur !
La menteuse espérance a-t-elle une promesse
Qui vaille un souvenir au plus profond du cœur ?

VERS POLITIQUES

I. — Gloria Victis !

(Juin 1848)

Puisque vos ennemis couronnent d’immortelles
Le cercueil triomphal où reposent leurs morts,
Pendant que, sans honneurs, entassés pêle-mêle,
Dans la fosse commune on va jeter vos corps ;

Recevez le tribut de nos larmes muettes,
Frères, nous suivrons seuls vos restes vénérés,
Et nous visiterons, pendant les nuits discrètes,
Le coin du cimetière où vous reposerez.

Mais non, derrière vous nous marcherons sans larmes,
Car vous êtes tombés pendant les saints combats,
L’espérance dans l’âme et la main sur vos armes ;
Nous qui vous survivons, nous ne vous pleurons pas.

O frères, lorsqu’il faut que la liberté meure,
Heureux ceux qui la vont retrouver dans la mort !
La part qui vous est faite, hélas ! est la meilleure,
Et c’est à vous sans doute à pleurer notre sort.

Martyrs, dormez en paix : votre cause était sainte,
Et vos noms blasphémés, qu’on veut en vain ternir,
Après ces jours de haine affronteront sans crainte
Le calme jugement d’un plus juste avenir.

Vous avez supporté depuis votre victoire
Bien des nuits d’agonie et bien des mornes jours,
Confiants, résignés et ne voulant pas croire
Que vos élus aussi vous trahiraient toujours.

Chacun de vous trouvait en rentrant dans son bouge,
Pour hôtes obstinés la misère et la faim,
Jusqu’au jour où l’on vit flotter le drapeau rouge
Où vous aviez écrit : « Du travail et du pain. »

Mais vos maîtres, devant les saintes barricades,
Au testament sinistre inscrit sur vos drapeaux,
Répondaient, à travers les longues fusillades :
« L’ordre de Varsovie et la paix des tombeaux. »

Et vous tombiez, les uns sur le pavé des rues,
Sous le fer et le plomb, moins cruels que la faim,
Les autres, désarmés, le long des avenues,
Sur le sable sanglant de l’abattoir humain.

Ah ! du moins, vous n’avez pas vu sous la mitraille
Vos femmes et vos sœurs s’élancer pour mourir ;
Aux yeux fermés pendant la dernière bataille,
La bienfaisante mort dérobe l’avenir.

O plus heureux que nous ! vous ne pouvez entendre
Hurler la calomnie autour de vos tombeaux,
Sans qu’il se lève un seul ami pour vous défendre
Et rejeter l’injure au front de vos bourreaux.

Vous quittez avant nous une terre maudite
Où Dieu même est toujours du parti du plus fort,
Où le pauvre est esclave, où sa race est proscrite,
Où la faim n’eut jamais qu’un remède : la mort.

Vous ignoriez le sort qu’ils gardaient à vos frères,
L’ivresse des vainqueurs, leurs rires insultants
Et la sanglante orgie et les froides colères ;
Frères, dormez en paix : vous êtes morts à temps.

II. — Adrastée

(Écrit après l’insurrection de juin 1848)

Si l’aveugle hasard me donnait la puissance
Pour un jour, je voudrais tenir
Le glaive justicier de la sainte vengeance
Et le droit sacré de punir.

J’irais sur le cadavre épeler les tortures :
Au jour de l’expiation
Œil pour œil, dent pour dent, blessure pour blessure,
L’antique loi du talion.

Et je voudrais aussi, secouant la poussière
Des siècles dans l’oubli plongés
Evoquer leur douleur muette et satisfaire
Tous les morts qu’on n’a pas vengés.

Car l’expiation est chose grande et sainte
Et comme un reproche éternel,
Les douleurs sans vengeance élèvent une plainte
Qui monte de la terre au ciel.

Et de peur qu’il fût dit que cette loi suprême
Pût être oubliée une fois,
Pour absoudre le ciel, l’homme a cru que Dieu même
Dût s’immoler sur une croix.

La revanche viendra : le jour inévitable
Des justes expiations
Luira pour balayer une race coupable
Au vent des révolutions ;

Alors on nous dira : « La vengeance est impie,
Il faut pardonner, non punir ».
Et quand le sang versé veut du sang qui l'expie
On parlera de repentir.

Pas de grâce. Pensons à la mort de nos frères,
A tant de maux inexpiés,
Et que leur souvenir en profondes colères
Transforme les lâches pitiés ;

Pensons aux jours de sang, de pillage et de ruines,
Où dans nos faubourgs bombardés
Le canon répondait aux cris de la famine,
A nos murs de sang inondés.

Le viol impur souillait les vierges sur les places,
Les morts s'entassaient par milliers,
Et quand les massacreurs, dont les mains étaient lasses,
Eurent tué trois jours entiers,

Vous couronniez leurs fronts et vos femmes si fières
Battaient des mains, et croyant voir
Ces cosaques maudits, chers jadis à leurs mères,
Agitaient vers eux le mouchoir.

Et puis le lendemain de la victoire impie
L'insulte et la délation ;
Après l'assassinat, la lâche calomnie,
L'implacable proscription.

Comme ils ont bien d'avance absous nos représailles !
Quand nos bras seront déchaînés,
Pensons aux morts : il faut de grandes funérailles
A nos frères assassinés.

Ce sera votre tour, pas de pardon, nos maîtres,
Nos représentants, nos élus,
Vil troupeau d’assassins, de lâches et de traîtres
A genoux, malheur aux vaincus !

Le jour de la justice est venu : pas de grâce !
Ni prières, ni repentirs
Ne vous empêcheront de baiser chaque place
Où coula le sang des martyrs.

Toi, l’aveugle instrument de leur froide colère,
Vis, d’exécration chargé ;
Pourvu qu’à ton chevet le spectre de ton frère
Se lève, le peuple est vengé.

Vous, serfs de tout pouvoir, automates stupides,
Bourreaux au meurtre condamnés,
Qui tournez sans remords vos armes parricides
Contre vos frères enchaînés,

Et vous, vils trafiquants, race basse et rampante,
Qui, dans ces jours maudits, alliez
Soûlant d’or et de vin la horde rugissante
Des égorgeurs stipendiés,

Loin d’ici ! vous souillez l’air pur de la patrie.
Déjà terrible et menaçant,
Le peuple est là qui veille : oh ! fuyez, qu’il oublie
Que le sang seul lave le sang.

III. — Cremutius Cordus

(Écrit après le Coup d’État)

Les peuples vieillis ont besoin d’un maître ;
Ce n’est plus en eux qu’ils cherchent la loi.
Dans un autre siècle il m’eût fallu naître :
Il n’est point ici de place pour moi.

L’idéal qu’avait rêvé ma jeunesse,
L’étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n’était pas l’art, l’amour, la richesse,
C’était la justice ; et je n’y crois plus.

Mais je suis bien las de ces tyrannies
Qu’adore en tremblant le monde à genoux :
Peuples énervés, races accroupies,
Nous léchons les pieds qui marchent sur nous.

Le présent est plein d’odieuses choses,
L’avenir est morne et désespéré :
Si l’on peut choisir ses métempsycoses,
Ce n’est pas ici que je renaîtrai.

Quand la mort, brisant la dernière fibre,
Au limon natal viendra m’arracher,
S’il est quelque part un astre encor libre,
Là-haut, dans l’éther, je l’irai chercher.

LES ELFES

Sous l’azur profond des nuits constellées,
En longs voiles blancs, couronnant nos fronts
Du nénuphar d’or aux fleurs emperlées,
Parmi les joncs verts, au fond des vallées,
Nous nous égarons.

Pour avoir passé jadis sur la terre
Sans vouloir ouvrir nos cœurs à l’amour,

Nous ne pouvons plus vivre à la lumière ;
Nos ailes fondraient en vapeur légère
Aux rayons du jour.

Le jour, nous volons, troupe virginale,
Aux champs de la lune, éclatants de lis,
Où, semant leurs lits de nacre et d'opale,
Les ruisseaux d'argent teignent leur flot pâle
Des reflets d'Iris.

Et puis, quand vient l'heure où le ciel se dore,
L'heure des baisers, sur un rayon blanc
Nous laissons glisser notre aile sonore,
Et nous nous baignons dans l'air tiède encore
Sur le lac tremblant.

Nous chassons du lit des vierges candides
Les songes d'amour, enfants de minuit,
Qui font palpiter nos cœurs de sylphides,
Et nous remplissons de rêves limpides
L'urne de la nuit.

L'alouette chante, et l'aurore efface
Les étoiles d'or sous son doigt vermeil ;
La voix du matin comme elles nous chasse ;
Ce soir, nous viendrons pour baiser la trace
Des pas du soleil.

VALSE EN BLEU MINEUR

Tous deux, à travers la forêt profonde,
Ils passaient, passaient ; et la lune blonde
Baisait leurs fronts purs dans l'air argenté.

Lui disait tout bas : Oublions le monde,
A toi mon amour, à moi ta beauté !
Elle répondait : Pour l'éternité !

Sans désirs, pendant la nuit dangereuse,
Ils marchaient, si seuls, dans l'allée ombreuse,
Vierges, l'un de l'autre écoutant la voix,
Et puis regardant la lune onduleuse,
La lune onduleuse et les fleurs des bois.
Oh ! vivre un seul jour des jours d'autrefois !

Ils voguaient, voguaient sur les eaux discrètes
Qui germent au fond des grottes secrètes.
Elle dit, ouvrant ses lèvres de miel :
L'azur sous nos pieds, l'azur sur nos têtes,
La nuit recueillant l'hymne universel,
Et toi près de moi, n'est-ce pas le ciel ?

Magique parfum des fleurs éphémères,
Magnétique attrait des coupes amères,
Poison du désir, chants fascinateurs,
Quels baisers valaient ses baisers de frères,
Sur le ruisseau bleu, plein de bruits rêveurs,
Miroir diaphane où tombaient leurs pleurs ?

Tristes, de bonheur leurs âmes trop pleines
Aspiraient l'écho des lyres lointaines,
Et, l'un dans les bras de l'autre enlacés,
Ils laissaient couler les heures sereines.
Quels rêves si doux ne sont effacés
Par le souvenir des amours passés ?

L'IDÉAL

Je ne voudrais rien des choses possibles ;
Il n’est rien à mes yeux qui mérite un désir.
Mon ciel est plus loin que les cieux visibles,
Et mon cœur est plus mort que le cœur d’un fakir.

Je ne puis aimer les femmes réelles :
L’idéal entre nous ouvre ses profondeurs.
L’abîme infini me sépare d’elles,
Et j’adore des Dieux qui ne sont pas les leurs.

Il faudrait avoir sa vierge sculptée
Comme Pygmalion, et retrouver le feu
Qu’au char du soleil ravit Prométhée :
Pour incarner son rêve il faudrait être un Dieu.

Dans les gais printemps, la jeunesse dore
Les plus âpres sentiers de ses ardents rayons ;
Mais plus tard, qui peut rallumer encore
Le soleil éclipsé de ses illusions ?

Les rêves s’en vont avec l’espérance ;
N’importe : marchons seul, comme il convient aux forts.
Sans peur, sans regrets, montons en silence
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

Grande Nuit, principe et terme des choses,
Béni soit ton sommeil où tout va s’engloutir ;
O Nuit ! sauve-moi des métempsycoses,
Reprends-moi dans ton sein, j’ai mal fait d’en sortir.

SONNETS PHILOSOPHIQUES

I. — Thérapeutique

J’ai lu, je ne sais où, la légende amoureuse
De Raymond Lulle. On dit qu’un jour il rencontra
Une femme fort belle, et l’amour pénétra
Dans son cœur calme et vint troubler sa vie heureuse.

Il quitta, comme Faust, la route ténébreuse
De l’austère science, et son amour dura
Jusqu’au jour où l’objet qu’il aimait lui montra
Son sein que dévorait une lèpre hideuse.

Miroirs de volupté, beaux lacs aux flots d’azur,
Où se cache toujours quelque reptile impur,
Anges d’illusion, démons aux corps de femmes,

Sirènes et Circés, qu’il est triste le jour
Où, pour guérir nos cœurs des poisons de l’amour,
Vous nous montrez à nu la lèpre de vos âmes.

II. — Le Soir

Plus fraîche qu’un parfum d’avril après l’hiver,
L’Espérance bénie arrive et nous enlace,
La menteuse éternelle, avec son rire clair
Et ses folles chansons qui s’égrènent dans l’air.

Mais comme on voit, la nuit, sous le flot noir qui passe
Glisser les pâles feux des étoiles de mer,
Tous nos rêves ailés, dans le lugubre espace
Disparaissent, à l’heure où l’Espérance est lasse.

En vain on les rappelle, on tend les bras vers eux ;
Les fantômes chéris s’en vont, silencieux,
Par le chemin perdu des paradis qu’on pleure :

Ah ! mon ciel était là, je m’en suis aperçu
Trop tard, l’ange est parti, j’ai laissé passer l’heure,
Et maintenant tout est fini : Si j’avais su !

III. — Circé

Douce comme un rayon de lune, un son de lyre.
Pour dompter les plus forts, elle n’a qu’à sourire.
Les magiques lueurs de ses yeux caressants
Versent l’ardente extase à tout ce qui respire.

Les grands ours, les lions fauves et rugissants
Lèchent ses pieds d’ivoire ; un nuage d’encens
L’enveloppe ; elle chante, elle enchaîne, elle attire,
La Volupté sinistre, aux filtres tout-puissants.

Sous le joug du désir, elle traîne à sa suite
L’innombrable troupeau des êtres, les charmant
Par son regard de vierge et sa bouche qui ment,

Tranquille, irrésistible. Ah ! maudite, maudite !
Puisque tu changes l’homme en bête, au moins endors
Dans nos cœurs pleins de toi la honte et le remords.

IV. — Résignation

C’est une pauvre vieille, humble, le dos voûté.
Autrefois on l’aimait, on s’est tué pour elle.
Qui sait ? peut-être un jour tu seras regretté
De celle qui dit non, maintenant qu’elle est belle.

Elle aussi vieillira, puis l’ombre universelle
La noira, comme toi, dans son immensité.
Il faut que les grands Dieux, pour leur œuvre éternelle,
Reprennent le bonheur qu’ils nous avaient prêté.

Nous sommes trop petits dans l’ensemble des choses ;
La nature mûrit ses blés, fleurit ses roses
Et dédaigne nos vœux, nos regrets, nos efforts.

Attendons, résignés, la fin des heures lentes ;
Les étoiles, là-haut, roulent indifférentes ;
Qu’elles versent l’oubli sur nous ; heureux les morts !

V. — Alastor

Le découragement, la fatigue et l’ennui
Me saisissent, devant l’implacable puissance
Des choses ; loi, destin, hasard ou providence,
Quelqu’un m’écrase, et moi, je ne puis rien sur lui.

Peut-être les Démons de ceux à qui j’ai nui
Autrefois, quelque part, dans une autre existence,
Invisibles dans l’air, m’entourent en silence,
Et du mal que j’ai fait se vengent aujourd’hui.

Quelle que soit leur force et quel que soit leur nombre,
Je voudrais bien les voir face à face ; il est temps
Que mon mauvais destin prenne un corps, je l’attends ;

Mais je ne puis toujours lutter ainsi dans l’ombre,
Et s’il faut que j’expie, au moins je veux, pareil
Au fier Ajax, combattre et mourir au soleil.

VI. — Thébaïde

Quand notre dernier rêve est à jamais parti,
Il est une heure dure à traverser ; c’est l’heure
Où ceux pour qui la vie est mauvaise ont senti
Qu’il faut bien qu’à son tour chaque illusion meure.

Ils se disent alors que la part la meilleure
Est celle de l’ascète au cœur anéanti,
Ils cherchent au désert la paix intérieure,
Mais cette fois encor l’Espérance a menti.

J’ai voulu vivre ainsi, sans amour et sans haine,
Et j’ai fermé mon âme au désir, qui n’amène
Que le regret, souvent le remords, après lui.

Mais je ne trouve, au lieu de la béatitude,
Au lieu du ciel rêvé dans l’âpre solitude,
Que la morne impuissance et l’incurable ennui.

VII. — Érinnys

Je sais que toute joie est une illusion,
Qu’il faut que tout se paye et que tout se compense,
Et je devrais bénir la dure providence
Qui m’impose l’épreuve ou l’expiation.

Les stériles regrets, la menteuse espérance
N’atteignent pas la pure et calme région
Où le sage s’endort, libre de passion,
Dans la sereine paix de son intelligence ;

Je le sais, mais je garde au cœur le souvenir
D’un rêve éblouissant, qui ne peut revenir
Ni dans ce monde-ci, ni dans l’autre : personne,

Ange, Démon ou Dieu, n’y peut rien ; j’ai perdu
Un bonheur bien plus grand que ceux que le ciel donne,
Et ce bonheur jamais ne me sera rendu.

VIII. — La Sirène

La vie appelle à soi la foule haletante
Des germes animés ; sous le clair firmament
Ils se pressent, et tous boivent avidement
A la coupe magique où le désir fermente.

Ils savent que l’ivresse est courte ; à tout moment
Retentissent des cris d’horreur et d’épouvante,
Mais la molle sirène, à la voix caressante,
Les attire comme un irrésistible aimant.

Puisqu’ils ont soif de vivre, ils ont leur raison d’être.
Qu’ils se baignent, joyeux, dans le rayon vermeil
Que leur dispense à tous l’impartial soleil.

Mais moi, je ne sais pas pourquoi j’ai voulu naître ;
J’ai mal fait, je me suis trompé, je devrais bien
M’en aller de ce monde où je n’espère rien.

IX. — Nirvana

L’universel désir guette comme une proie
Le troupeau des vivants ; tous viennent tour à tour
A sa flamme brûler leurs ailes, comme autour
D’une lampe, l’essaim des phalènes tournoie.

Heureux qui sans regret, sans espoir, sans amour,
Tranquille et connaissant le fond de toute joie,
Marche en paix dans la droite et véritable voie,
Dédaigneux de la vie et des plaisirs d’un jour !

Néant divin, je suis plein du dégoût des choses ;
Las de l’illusion et des métempsycoses,
J’implore ton sommeil sans rêve ; absorbe-moi,

Lien de trois mondes, source et fin des existences,
Seul vrai, seul immobile au sein des apparences ;
Tout est dans toi, tout sort de toi, tout rentre en toi !

X. — Le Rishi.

Dans la sphère du nombre et de la différence,
Enchaînés à la vie, il faut que nous montions,
Par l’échelle sans fin des transmigrations,
Tous les degrés de l’être et de l’intelligence.

Grâce, ô vie infinie, assez d’illusions !
Depuis l’éternité ce rêve recommence.

Quand donc viendra la paix, la mort sans renaissance ?
N’est-il pas bientôt temps que nous nous reposions ?

Le silence, l’oubli, le néant qui délivre,
Voilà ce qu’il me faut ; je voudrais m’affranchir
Du mouvement, du lieu, du temps, du devenir.

Je suis las, rien ne vaut la fatigue de vivre,
Et pas un paradis n’a de bonheur pareil,
Nuit calme, nuit bénie, à ton divin sommeil.

XI. — Initiation

Du haut du ciel profond, vers le monde agité,
S’abaissent les regards des âmes éternelles :
Elles sentent monter de la terre vers elles
L’ivresse de la vie et de la volupté ;

Les effluves d’en bas leur dessèchent les ailes,
Et, tombant de l’éther et du cercle lacté,
Elles boivent, avec l’oubli du ciel quitté,
Le poison du désir dans les coupes mortelles.

Pourtant, dans leur exil, un reflet du ciel bleu
Les remplit du dégoût des choses passagères ;
Mais c’est par la douleur qu’on franchit les sept sphères ;

L’initiation, qui fait de l’homme un Dieu,
La mort en tient les clés ; le sacrifice épure,
Et le sang rédempteur lave toute souillure.

XII. — Stoïcisme

Sois fort, tu seras libre ; accepte la souffrance
Qui grandit ton courage et t’épure ; sois roi
Du monde intérieur, et suis ta conscience,
Cet infaillible Dieu que chacun porte en soi.

Espères-tu que ceux qui, par leur providence,
Guident les sphères d’or, vont violer pour toi
L’ordre de l’Univers ? Allons, souffre en silence,
Et tâche d’être un homme et d’accomplir ta loi.

Les grands Dieux savent seuls si l’âme est immortelle,
Mais le juste travaille à leur œuvre éternelle,
Fût-ce un jour, leur laissant le soin de l’avenir,

Sans rien leur envier, car lui, pour la justice
Il offre librement sa vie en sacrifice,
Tandis qu’un Dieu ne peut ni souffrir ni mourir.

XIII. — L’Athlète

Je suis initié, je connais le mystère
De la vie : une arène où l’immortalité
Est le prix de la lutte, et je m’y suis jeté
Librement, voulant naître et vivre sur la terre.

Les héros demi-Dieux ont souffert et lutté
Pour conquérir au ciel leur place héréditaire :
Que la lutte virile et la douleur austère
Trempent comme l’airain ma libre volonté.

Suivons sans peur le cours de nos métempsycoses,
Et de l’ascension montons le dur chemin,
Sous les yeux de nos morts qui nous tendent la main.

Ils recevront, du haut de leurs apothéoses,
Dans l’Olympe étoilé conquis par leur vertu,
L’âme qui combattra comme ils ont combattu.

PANTHÉON

Le temple idéal où vont mes prières
Renferme tous les Dieux que le monde a connus.
Evoqués à la fois dans tous les sanctuaires,
Anciens et nouveaux, tous ils sont venus ;

Les Dieux qu’enfanta la Nuit primitive
Avant le premier jour de la Création,
Ceux qu’adore, en ses jours de vieillesse tardive
La terre, attendant sa rédemption ;

Ceux qui, s’entourant d’ombre et de silence,
Contemplent, à travers l’éternité sans fin,
Le monde qui toujours finit et recommence
Dans l’illusion du rêve divin ;

Et les Dieux de l’ordre et de l’harmonie,
Qui, dans les profondeurs du multiple univers,
Font ruisseler les flots bouillonnants de la vie,
Et des sphères d’or règlent les concerts ;

Et les Dieux guerriers, les Vertus vivantes
Qui marchent dans leur force et leur mâle beauté,

Guidant les peuples fiers et les races puissantes
Vers les saints combats de la liberté ;

Tous sont là : pour eux l'encens fume encore,
La voix des hymnes monte ainsi qu'aux jours de foi ;
A l'entour de l'autel, un peuple immense adore
Le dernier mystère et la grande loi.

Car c'est là qu'un Dieu s'offre en sacrifice :
Il faut le bec sanglant du vautour éternel
Ou l'infâme gibet de l'éternel supplice,
Pour faire monter l'âme humaine au ciel.

Tous les grands héros, les saints en prière,
Veulent avoir leur part de divines douleurs ;
Le bûcher sur l'Œta, la croix sur le Calvaire,
Et le ciel, au prix du sang et des pleurs.

Mais au fond du temple est une chapelle
Discrète et recueillie, où, des cieux entr'ouverts,
La colombe divine ombrage de son aile
Un lis pur, éclos sous les palmiers verts.

Fleur du paradis, Vierge immaculée,
Puisque ton chaste sein conçut le dernier Dieu,
Règne auprès de ton fils, rayonnante, étoilée,
Les pieds sur la lune, au fond du ciel bleu.

II

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

I

La Légende de saint Hilarion

L’ermitage de saint Hilarion était situé près de la grande oasis de Thèbes, dans la Haute-Égypte, à l’endroit où s’éleva plus tard, sous son invocation, un couvent qui subsiste encore aujourd’hui. Des moines coptes habitent la partie la moins ruinée de l’ancien monastère et cultivent quelques champs arrosés par un petit ruisseau dont la source est à la limite du désert, sur l’emplacement d’une ancienne chapelle consacrée à sainte Ondine. Le nom de cette sainte est évidemment latin, et sa légende, que les récits des moines rattachent à celle de saint Hilarion, doit remonter au temps des premiers empereurs chrétiens. Ces récits complètent la narration un peu sèche de saint Jérôme.

Éros était le nom que portait Hilarion avant sa conversion au christianisme ; ce nom était souvent donné à des esclaves à l’époque romaine. La légende se tait sur sa famille et sur ses premières années, et raconte seulement qu’il avait étudié toutes les sciences profanes, et qu’il avait suivi les leçons des derniers philosophes païens, notamment de la célèbre Hypathia, fille de Théon d’Alexandrie, qui fut massacrée par les chrétiens à l’instigation de saint Cyrille. Cette vierge austère, une des saintes du paganisme, produisit sur Hilarion une impression profonde qui survécut à sa conversion. Les

idées nouvelles se greffaient plus facilement qu'on ne le croit sur les croyances antiques. Avec une liberté d'esprit assez commune chez les chrétiens de cette époque, où l'orthodoxie n'avait pas encore établi son inflexible niveau sur les intelligences, Hilarion soutenait qu'Hypatia était sauvée, quoiqu'elle n'eût pas reçu la foi chrétienne. Il disait qu'il avait trouvé une préparation aux vertus ascétiques dans les graves enseignements que cette belle et chaste fille savait tirer des poètes et des philosophes grecs. Il gardait encore d'autres traces de son éducation païenne, car dans la solitude où il s'était retiré, à côté d'un crucifix et d'une tête de mort, il y avait les poèmes d'Homère, les dialogues de Platon et les livres sacrés d'Hermès Trismégiste.

Un jour, vers les premiers temps de sa vie monastique, Hilarion était arrivé, dans une promenade solitaire, près de la source qui porta plus tard le nom de sainte Ondine. Il s'y reposait à l'ombre des palmiers, et le gazouillement de l'eau l'avait plongé dans une sorte de demi-sommeil. Tout à coup il vit devant lui une vieille femme tenant dans ses bras un enfant. C'était cette femme qui avait initié Hilarion à la foi chrétienne, elle habitait un monastère qu'elle avait fondé de l'autre côté du Nil, dans le désert qui s'étend au pied de la chaîne arabique. Elle était vénérée comme une sainte ; c'est elle que l'Église honore sous le nom de Marie l'Égyptienne. Elle fit signe à Hilarion de se lever et lui tendit l'enfant qu'il prit dans ses bras : c'était une petite fille ; elle fixait sur lui ses deux grands yeux noirs, profonds comme la nuit, clairs comme- des étoiles.

« Il faut, dit la sainte, que cette enfant soit consacrée au Christ. Ici on la nomme Ondine, mais je veux lui donner mon nom, qui est celui de la mère de Dieu. Tu vas jurer pour elle de renoncer au monde, afin qu'elle échappe aux embûches de l'ennemi du genre humain. »

Hilarion prononça le serment. La sainte ramassa deux tiges de roseau et en fit une croix qu'elle planta en terre ;

elle puisa de l’eau à la source et la versa sur les cheveux noirs de l’enfant. Alors tout s’effaça comme Une vision ; Hilarion se trouva seul près de la source qui chantait gaiement sur son lit de coquillages et dansait avec des éclairs d’argent parmi les roseaux.

Des années se passèrent. Hilarion vieillissait dans la solitude, méditant sur la vie éternelle et associant toujours la lecture des livres profanes à ses méditations sur l’Évangile, sans voir qu’il y avait là un grand danger. Il aimait à se rappeler les leçons d’Hypatia et les allégories ingénieuses qu’elle savait découvrir dans la mythologie des poètes, transformant ainsi les fables les plus absurdes en graves paraboles, d’un sens profond et d’une haute moralité. Sa sérénité radieuse dissipait les orages de l’âme ; les cœurs troublés s’apaisaient en contemplant sa beauté calme, en écoutant sa parole austère. On comprenait que les passions sont faites pour être domptées. La fille du Soleil, Circé l’enchanteresse, qui change les hommes en bêtes, c’est la puissance redoutable et sinistre qui dégrade et asservit les âmes par l’attrait magique de la volupté. Les passions humaines sont d’irrésistibles sirènes, dont les chants mélodieux retentissent comme une caresse des flots. Si le voyageur imprudent s’approche pour les entendre, sa barque se brise sur les écueils de la vie ; au lieu des embrassements rêvés, il sent des griffes d’oiseaux qui s’enfoncent dans sa chair ; ce qu’il prenait de loin pour des fleurs éclatantes sur une rive enchantée, c’était des lambeaux saignants et des ossements épars.

Dans l’arène éternelle du monde, l’homme doit lutter contre les attractions dangereuses et repousser l’humiliante servitude du désir. Heureux qui sort la couronne au front de cette lutte sans trêve, dont l’immortalité est le prix ! Heureux les martyrs qui ont conquis la palme d’or sous la dent des lions ! Mais qui peut être sûr de la victoire ? Seigneur, épargne-nous les

épreuves, ne nous induis pas en tentation ! Pour celui qui sent sa faiblesse, le plus sûr est de se retirer au désert. Si ton œil droit te scandalise, arrache-le : il vaut mieux entrer borgne dans le paradis que de descendre avec tes deux yeux dans la géhenne de l'enfer.

La vie des ascètes se partageait entre le travail de la terre et les méditations pieuses. Des dattes et quelques racines suffisaient à leur nourriture. Pour arroser le petit jardin qui entourait sa cabane, Hilarion allait puiser de l'eau du ruisseau qui coulait à quelque distance, dans la partie la plus verte de l'oasis. De petites fleurs bleues parfumaient la rive, il y avait une musique dans les roseaux, et çà et là un bruit joyeux de cascades dansantes, de fraîches rosées qui humectaient le gazon, et des perles mobiles sur les larges feuilles de nénuphar. Ailleurs, l'eau, plus profonde, prenait, sous les branches inclinées, une transparence noire qui ressemblait à un regard humain. Hilarion se sentait quelquefois troublé devant l'intimité de ce regard, et il s'éloignait sans oser se retourner. N'y aurait-il pas, sous les formes multiples de la vie universelle, des âmes, différentes des nôtres, mais avant comme nous une intelligence qui les éclaire, avec des douleurs et des joies, et des passions qui les entraînent et une force pour résister ?

Un jour, Hilarion avait suivi le cours du ruisseau jusqu' à sa source. L'air était lourd, le soleil du solstice avait brûlé les feuilles des buissons, le vent du sud avait desséché le gazon de la prairie, le murmure de l'eau ressemblait à une plainte, et au lieu de musique joyeuse dans les hautes herbes, on entendait une lugubre harmonie de soupirs étouffés. Il y a des larmes dans les choses, mais nous, toujours occupés de notre égoïste misère, nous ne les écoutons pas. Hilarion se rappelait avoir entendu raconter que le patron des anachorètes, saint Antoine, en traversant le désert, avait rencontré des Centaures qui lui indiquaient sa route, et des Satyres qui s'approchaient de lui d'un air

craintif et doux, en lui offrant des herbes et en lui demandant ses prières. Pour l'homme, la douleur est une épreuve ; s'il y retrempe son courage, elle est pour lui la voie du salut. Mais la nature, pourquoi souffre-t-elle ? Elle est comme nous l'œuvre de Dieu ; pourquoi serait-elle maudite pendant l'éternité ? Ce long cri d'agonie des créatures vivantes qui s'entre-dévorent montera-t-il toujours inutilement jusqu' au trône de Dieu ? Est-ce là l'hymne qui convient à sa bonté et à sa justice ? La suprême perfection n'a pu créer le mal ; si tous les êtres vivants souffrent comme nous, c'est qu'ils ont eu leur part dans la chute ; mais alors, pourquoi n'auraient-ils pas aussi leur part dans la rédemption ?

Hilarion s'assit près de la fontaine, la tête dans ses deux mains. Il entendit une voix de cristal qui disait : « Éros, tu es fatigué ; veux-tu boire de l'eau à ma source ? »

A ce nom d'Éros qu'il portait dans sa jeunesse, il tressaillit et leva la tête. Il vit, debout devant lui, une belle jeune fille, rose dans le reflet du soir, et couronnée de fleurs de nénuphar. De ses grands yeux noirs jaillissaient de pâles étincelles. Il reconnut ce regard : il l'avait vu une fois, quand il était jeune et qu'elle était une enfant.

« Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Ondine ; tu me connais bien, c'est toi qui m'as donné une âme. Hélas ! qu'en ai-je fait ? »

Elle baissa les yeux, et à travers ses longs cils deux larmes tombèrent dans la fontaine. Alors elle prit de l'eau dans ses deux mains qu'elle arrondit en forme de coupe, et elle présenta à boire à Hilarion ; l'eau tombait de ses doigts en perles lumineuses, au soleil couchant. Elle approcha ses mains des lèvres de l'ascète, et il but trop avidement sans doute, car il sentit monter vers son front une ivresse inconnue. Il ne pensait à rien, qu'à la regarder.

« Pourquoi m'as-tu quittée ? disait-elle ; n'étais-je pas ton enfant. J'ai eu peur quand j'ai vu venir les grandes eaux.

J’étais dans la barque, il a pris la rame, et j’ai bien vu qu’il m’entraînait vers les écueils.

— Qui ? de qui parles-tu ?

— De celui qui a pris l’âme que tu m’avais donnée. »

Hilarion sentit un nuage noir qui lui descendait sur les yeux.

Elle continua :

« J’ai appelé au secours : tu étais donc bien loin que tu ne m’as pas entendue ? Lui m’a regardée avec colère et m’a demandé si j’avais de quoi payer mon passage. J’ai rougi sans répondre. Alors, s’élançant vers la rive, il repoussa la barque du pied. Je fermai les yeux, et le courant me jeta sur le rivage opposé. Que Dieu lui pardonne, comme je lui ai pardonné.

— Tu es bien prompte au pardon, jeune fille, dit Hilarion d’une voix sourde. Quand une femme s’est trompée si tristement, elle devrait au moins s’essuyer le cœur. »

Elle répondit : « Je l’aimais ».

Alors il y eut un serpent qui s’élança sur Hilarion et lui déchira la poitrine. Il fit le signe de la croix, et tout disparut ; mais la morsure du serpent, il la sentait toujours.

Il était seul dans la nuit, près de la source, et la voix plaintive de l’eau était comme le cri d’une âme déchirée. Il retourna à grands pas vers son ermitage. Quand il passait près du ruisseau, où se miraient les étoiles, il croyait voir un de ces regards qui lui avaient brûlé le cœur. Il comprit qu’il y avait entre la source et la jeune fille une relation mystérieuse. Sans doute c’était une Naïade. Mais pourquoi l’avait-elle appelé de ce nom d’Éros, qu’il ne portait déjà plus quand elle était née. Ce nom qui signifie le désir, il l’avait quitté en renonçant au monde ; comment aurait-elle pu l’apprendre, si tout cela n’était pas un piège de l’Ennemi ? Ah ! créature funeste, née pour la perdition des saints, que me veux-tu ? Il essaya de prier et ne le pouvait pas. Il ne sentait dans son âme qu’une violente colère,

contre elle, contre lui-même, et surtout contre l'autre qu'il aurait voulu broyer.

Il vit bien qu'il était puni pour son orgueil : Je me croyais bien fort, à l'abri des tempêtes. Avec quelle pitié dédaigneuse je regardais du rivage ceux qui sont encore ballottés par le flot troublé de la vie ! Et maintenant !... Eh bien quoi ? C'est fini, maintenant, le mauvais rêve est évanoui ; me voici rentré dans le calme et la paix. Elle m'a jeté ce nom d'Éros, qui n'est plus le mien, comme si elle voulait ranimer une flamme éteinte, mais il y a longtemps que j'ai tué le désir. J'ai mon âme à sauver. Que me fait l'âme de cette Naïade ? Si elle l'a perdue, qu'elle la redemande à celui qui l'a prise, et qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Qui l'empêche de faire son salut, en se retirant au désert ? Et d'ailleurs que m'importe ? Je n'y pense même plus, et je rougis d'y avoir pensé.

Il était rentré dans sa cellule, et il essayait d'évoquer l'image d'Hypatia. Il se rappelait sa chaste beauté, inondant les âmes d'une paix divine. C'était un lac tranquille et bleu, qui réfléchissait le ciel. Mais l'autre, la Nymphe, oh ! ce regard humide et sombre qu'on ne peut oublier : c'est un cratère. Je sentais déjà le vertige de l'abîme. Enfin, me voici sauvé : sans doute il y avait un ange qui veillait sur moi... Mais quoi ? qu'y a-t-il ? Ah ! toi ici. Ah ! mon Dieu !

La porte s'était ouverte, et elle était là, debout sur le seuil, blanche comme un rayon de lune, et ses yeux avaient des lueurs d'éclair.

« Me voici, Éros, cache-moi, protège-moi, sauve-moi. » Elle se jeta dans ses bras. « Vite, fuyons, ils me poursuivent. J'ai couru sans regarder en arrière. Je crois toujours entendre leurs pas. »

Il marchait avec elle dans le chemin du Nil, à travers le désert. Elle lui parlait haletante et fiévreuse ; elle lui contait sa vie, ses douleurs passées, ses angoisses présentes, et ses dangers et ses terreurs. On voulait

l’enchaîner, la retenir captive, on la condamnait au silence. Est-ce qu’on empêche l’eau des sources de courir et de chanter ! Et sa voix pleine de sanglots ressemblait à la mélodie des cascades. Lui, au lieu de l’écouter, il la contemplait, et il trouvait qu’elle ne pouvait pas avoir tort. Il comprenait seulement qu’elle était malheureuse et il lui disait : « N’aie pas peur, pauvre enfant, je suis là.

— Tout le monde est contre moi, disait-elle, partout et toujours, depuis le commencement. Qu’est-ce que j’ai donc fait ? Tous ils m’accusent, ils me maudissent, mais toi, Éros, est-ce que tu les crois ?

— Non, je ne le crois pas, tu es trop belle pour être mauvaise. Quand on te regarde, c’est un éblouissement ; tu es pleine d’orages et d’éclairs. Voilà pourquoi tu fais germer sous tes pas les passions et les haines. Ce n’est pas ta faute, je le sais bien, pauvre enfant, mais c’est ta destinée. Si tu entrais au paradis, les anges se feraient la guerre à cause de toi. » Et il ajoutait en lui-même : « Oh ! je sens bien qu’elle me tuera. »

Il la fit entrer dans le bateau qui remontait le Nil.

Elle lui dit : « Merci, Eros ; maintenant, ils ne pourront plus suivre ma trace ; je suis sauvée, merci ». Et elle lui serra convulsivement les deux mains.

Elle s’assit à côté de lui, près de la proue. « Je suis bien fatiguée », dit-elle, et elle s’endormit, la tête appuyée contre sa poitrine. Il sentit courir dans toutes ses veines un frisson d’angoisse et de bonheur. Il la regardait dormir, il aurait voulu la boire. Elle rêvait ; son sommeil était agité de spasmes fébriles. S’il avait pu savoir dans quel inconnu s’égaraient ses songes ! A quoi pense-t-elle ? à qui ? à celui qu’elle aime peut-être encore. Oh ! la tuer sans la faire souffrir, pendant qu’elle dort, et mourir près d’elle ! Boire son âme dans son dernier souffle, pour être sûr qu’elle ne sera jamais à un autre !

Le chant monotone des rameurs se mêlait à la cadence des rames dans l’eau du fleuve. Le ciel était plein d’étoiles.

Il regardait la voix lactée, qui est le chemin des âmes. C'est de là qu'elles sont descendues, à l'appel du désir. L'ivresse de la vie alourdissait leurs ailes, et elles sont tombées captives dans la prison du corps. Mais celles qui s'aimaient là-haut se rencontrent toujours et se reconnaissent. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elles se rencontrent quelquefois trop tard ? Si on pouvait, par la seule puissance du désir, s'envoler vers la patrie, éternellement seuls dans les bras l'un de l'autre, là-haut, dans le bleu, l'emportant sous mon aile loin des hommes et des anges, plus loin encore, au delà des dernières étoiles, au delà du regard de Dieu !

Elle ouvrit les yeux aux premières clartés de l'aube ; il respira son tiède regard chargé d'effluves et de sourires. Les rayons du soleil levant éclairaient le monastère fondé sur la rive du Nil par Marie l'Égyptienne. Ils descendirent du bateau, s'arrêtèrent devant la porte, et elle s'ouvrit. La vieille abbesse parut, suivie d'une troupe de religieuses en voiles blancs.

« Je t'attendais, mon fils, dit-elle à Hilarion. C'est bien, je suis contente de toi : tu as sauvé une âme. »

Et, prenant Ondine par la main, elle lui dit : « Marie, viens avec moi, mon enfant, prends ta place au milieu de tes sœurs ».

Les spectres blancs entourèrent la jeune fille, et leur cercle se referma. Il voulut la suivre ; l'abbesse lui dit : « Tu ne peux pas franchir le seuil de l'asile des Vierges. Retourne dans ta solitude ; remercie Dieu qui t'a conduit jusqu'ici, et prie-le de ne jamais t'abandonner ».

La porte du couvent se referma. Hilarion sentit ses genoux fléchir ; il entendait le sang battre dans ses artères, et il lui semblait qu'une main lui tordait le cœur. Il comprit que tout était fini et qu'il ne la reverrait jamais en ce monde : était-il bien sûr de la retrouver dans l'autre ? Il se prosterna devant la porte pour baisser le sol qu'elle avait foulé de ses pas, et des larmes chaudes tombaient sur ses mains en larges gouttes.

Il fallait revenir seul par la route qu'ils avaient suivie ensemble, et partout, sur son passage, il y avait des mauvais anges qui riaient d'un rire moqueur. Quand il arriva près de la source, il entendit une plainte navrante : « Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ? »

Il rentra dans sa cellule et se mit à genoux devant son crucifix. Le Christ le regardait d'un air irrité :

« Ah ! tu as voulu associer mon culte à celui de mon éternelle ennemie, la reine du monde périssable, la Vie que j'ai condamnée, la Nature que j'ai maudite. Tu vois ce qu'elle a fait de toi, ta grande Isis, la magicienne qui t'a séduit par ses incantations. Moi je reprends ce qui m'appartient, l'offrande que tu m'avais consacrée autrefois : c'est la brebis perdue et retrouvée, je l'emporte dans mes bras. Mais pour racheter son âme, il faut le sang du sacrifice : sois la victime ; répands ta douleur comme une libation pour son salut éternel, brûle ton cœur en holocauste sur l'autel de la rédemption ! »

L'ange blanc et l'ange noir se tenaient des deux côtés de la cellule. Le premier disait :

« De quoi te plains-tu ? Pour la rançon de son âme, ne consens-tu pas à souffrir ? Si on t'avait dit : Veux-tu acheter le salut de cette créature au prix d'une douleur muette qu'elle ne soupçonnera même pas ? Si l'on t'avait dit cela, tu aurais accepté ; de quoi donc te plains-tu maintenant ? Serait-ce d'avoir été sauvé toi-même, et malgré toi ? »

« Elle est venue frapper à ta porte, disait l'autre, elle t'a demandé ta protection : pourquoi lui as-tu cherché un autre asile ; pourquoi l'as-tu confiée à des mains étrangères ? Te voilà rentré dans le vide et le silence ; un éclair a traversé ta nuit, il t'en reste un souvenir que rien n'effacera, et le devoir accompli te laisse des regrets qui ressemblent singulièrement à des remords. »

Il se releva et cacha sa tête dans ses deux mains : « On ne m'a pas même permis de lui dire adieu ! On m'a retranché de sa vie ; on voulait la sauver ; mais moi, est-ce

que je voulais la perdre ? Est-ce que je suis son mauvais ange ? Oh ! lui ouvrir les routes de l'idéal, lui faire respirer l'air des hauteurs, l'emporter dans mon ciel ! Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Un mot suffisait pour éterniser les heures de cette nuit pleurée, et ce mot, je ne l'ai pas dit. J'ai tenu mon rêve dans ma main et je l'ai laissé s'envoler. Ah ! malheureux que je suis ! Qu'ai-je besoin de vivre encore ? Si un danger la menace, je ne serai pas là ; si elle crie au secours, je ne pourrai pas l'entendre ; ce n'est pas vers moi qu'elle tournera son regard, je ne verrai plus s'allumer ces lueurs d'étoiles ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Sa prière fut exaucée : ses yeux se fermèrent et il tomba.

« Il est vaincu, dit l'ange noir, il est à nous ! »

L'ange blanc écouta quelques instants et dit : « Silence, on prie pour lui : il est sauvé ! »

II

L'Origine des Insectes.

Tradition rabbinique.

Quand Dieu eût achevé la création, et au moment où il s'applaudissait de son œuvre, il entendit derrière lui un rire moqueur. C'était Satan qui se trouvait, comme d'habitude, au milieu de l'armée du ciel.

« Tu aurais peut-être mieux fait ? lui dit Iahweh.

— Peut-être, répondit l'Adversaire.

— Eh bien, mets-toi à l'œuvre, nous verrons ce que tu produiras. »

Satan prit le reste du limon démiurgique d'où Dieu avait tiré les bêtes à quatre pieds, les poissons des eaux, les oiseaux du ciel et l'homme lui-même. Il le trouva presque

entièrement sec et essaya de le modeler : tout se réduisit en poussière. « Cela pourra nuire aux dimensions de mes créatures, se dit-il ; cependant je n'ose puiser de l'eau génératrice, sur laquelle flotte encore l'esprit de Dieu. »

Il prit un rayon de soleil et anima cette poussière, puis il présenta, comme échantillons de ses œuvres, une mouche, scarabée, une fourmi, une abeille, une sauterelle et un papillon. Les anges se mirent à rire.

« Ce sont ces petits êtres, dit le Seigneur, que tu prétends opposer à ma création ?

— La grosseur ne signifie rien, dit le Diable ; tu es plus fier de l'homme que de la baleiné. Ceux-ci sont petits, parce qu'ils n'ont presque rien de terrestre, juste assez pour envelopper, sans l'appesantir, l'étincelle de flamme qui les fait vivre. Vois à quelles hauteurs ils s'élèvent, par le saut ou par le vol, tandis que l'homme reste enchaîné à la terre d'où il est sorti. Permets qu'une nuée de sauterelles s'abatte sur un champ, et elles montreront que le nombre supplée à la force. L'homme est nu et désarmé ; moi, j'ai protégé la vie de mes enfants. Ils ont de solides boucliers pour se défendre, de robustes mâchoires pour attaquer. Leurs os sont extérieurs et protègent les parties faibles, au lieu de les laisser exposées à toutes les menaces du dehors. S'ils tombent : à défaut, de leurs ailes, leur cuirasse amortit la chute ; une feuille leur suffit pour s'abriter ; leur rapidité les sauve de leurs ennemis. Ils ne sont pas difficiles à nourrir : les uns vivent de la pourriture et font sortir la vie de la mort ; les autres boivent le suc des fleurs sans les souiller ni les flétrir.

L'homme, à son entrée dans le monde, ne peut vivre que de la substance de sa mère, et que deviendrait-il si elle le quittait un instant ? Mes créatures ne connaissent pas leurs mères, mais ma providence leur en tient lieu. A chaque automne, des œufs sont déposés en lieu sûr, pour éclore au premier réveil du printemps. Pour l'homme, la jeunesse est le meilleur temps de la vie ; la seconde moitié de son

existence se passe en stériles regrets. Moi j'ai placé le bonheur au terme de la vie, pour en faire la récompense du travail ; quand la chenille est devenue papillon, elle s'envole dans un rayon de soleil, sans autre souci que de jouir et d'aimer. Et je n'ai pas borné le plaisir à un instant rapide, je ne l'ai pas mesuré d'une main avare, comme tu l'as fait pour l'homme....

— N'insiste pas, dit Dieu, tu pourrais offenser la chasteté des anges.

— Je n'en suis pas bien sûr, répliqua Satan ; il me semble voir Azaziel sourire et Samiaza prêter l'oreille. Les filles des hommes feront bien de se voiler de leurs longs cheveux et ne pas s'égarer dans les sentiers du mont Hermon.

— Assez, dit Dieu ; l'avenir ne te regarde pas ; je me suis réservé la prescience.

— Alors, tu sais, répondit le Prince de ce monde, quel usage fera l'homme de l'intelligence que tu lui- as donnée. Peut-être un jour te repentiras-tu de l'avoir créé, quand les cris de mort monteront vers toi, quand la terre sera rouge du sang répandu, et que pour la laver il faudra déchaîner la mer et ouvrir les cataractes du ciel.

— J'ai donné à l'homme l'intelligence et la liberté, dit Dieu ; il récoltera ce qu'il aura semé.

— L'intelligence se trompe, la liberté s'égare, dit Satan ; moi j'ai donné à mes créatures un instinct infaillible. La monarchie des abeilles et la république des fourmis pourront servir de modèles aux sociétés humaines, mais je ne crois pas que ces exemples-là trouveront beaucoup d'imitateurs.

Tu le vois, maître, dans l'humble création que j'ai produite pour t'obéir, j'ai pris le contre-pied de ton œuvre. C'est à toi de décider si j'ai réussi. »

Iahweh fronça les sourcils et dit : « Parlons d'autre chose ».

III

Psychologie mystique.

A mon frère René.

I. — Symbolique du Désir.

Éros est la personnification du Désir dans sa plus haute généralité ; le mot latin Cupido est la traduction du mot grec Eros. On le traduit en français par le mot Amour, qui a l'inconvénient de ne présenter à l'esprit qu'une forme spéciale de l'idée, à moins de se souvenir qu'on dit : l'amour du jeu, l'amour du vin, l'amour de la chasse, l'amour des combats, l'amour de la gloire, l'amour de la vie. Il ne faut jamais perdre de vue les formes multiples de l'attraction, dans la nature et dans l'âme humaine, pour comprendre l'immense variété des représentations d'Éros dans l'art grec, le lien qui le rattache à l'idée de la mort, ses relations théologiques avec Hermès et Aphrodite, et pour expliquer le type étrange et mystérieux d'Hermaphrodite, qui n'est qu'un des aspects d'Éros, le Désir satisfait. Les généalogies divines traduisent les relations naturelles : ainsi on donne ordinairement Aphrodite pour mère à Éros, parce que la beauté enfante le Désir ; Aphrodite représente le Féminin éternel, et préside, comme Hermès, à la génération. De la fusion de ces deux principes résulte Hermaphrodite.

Homère ne personnifie pas le désir, il le nomme deux ou trois fois comme un sentiment humain, mais non comme un Dieu. Au début de la Théogonie d'Hésiode, Éros est nommé, après le Vide et la Terre, comme un des principes du monde : « Il y eut d'abord le Vide, et ensuite la Terre à la poitrine large, siège toujours sur des Immortels qui occupent les crêtes de l'Olympe neigeux et les ténébreux

Tartares, au fond du sol aux larges routes, puis le Désir qui l'emporte sur tous les Immortels ; le Désir énervant qui, dans la poitrine de tous les Dieux et de tous les hommes, dompte la pensée et la volonté réfléchie ». Éros était la divinité locale de Thespies, ville de Béotie, près de laquelle habitait Hésiode, ce qui explique la place importante qu'il lui donne au début de son poème, mais il n'en parle plus dans la suite, si ce n'est quand, après la naissance d'Aphrodite, Éros et Himéros, c'est-à-dire le Désir et le Charme, s'attachent à ses pas.

Le caractère démiurgique du Désir dans la Théogonie d'Hésiode se retrouve dans les fragments orphiques. Un de ces fragments place le Désir à côté de Métis, le principe moteur, la pensée divine ; un autre lui donne pour père Cronos, symbole des révolutions périodiques ef du temps éternel. Dans le chœur des Oiseaux d'Aristophane, l'origine des choses est représentée par un œuf né de la Nuit aux ailes noires, d'où sort le Désir.

D'après Pausanias, le plus ancien simulacre d'Éros chez les Thespiens était une pierre brute. Avant la naissance de l'art, on représentait généralement les Dieux de cette manière, principalement Hermès, dont le nom est devenu un terme générique pour désigner ces images primitives. Un grand nombre de représentations d'Hermaphrodite appartiennent à la classe des Hermès : c'est-à-dire que le bas du corps est enveloppé d'une gaine. La puissance créatrice était représentée dans les religions orientales par des divinités androgynes ; on peut supposer que le type d'Hermaphrodite est un emprunt fait par les Grecs à quelque mythologie asiatique. Les auteurs anciens n'en parlent pas : la petite anecdote de Salmacis, racontée par Ovide, ne suffit pas pour expliquer la fréquente répétition de ce type singulier dans les monuments de l'art, presque toujours avec une intention symbolique évidente. Tel est l'Hermaphrodite du musée de Stockholm, qui porte sur la tête une corbeille chargée de fruits. Un autre, qui fait

partie d’une collection privée en Angleterre, a les ailes d’Éros et la nébride de Dionysos. Rien n’est plus naturel que le rapprochement d’Éros, symbole du désir, avec Hermaphrodite, qui représente le désir accompli, l’union des sexes. Ce caractère se montre avec évidence dans un bas-relief du palais Colonna, où l’on voit un Hermaphrodite debout entre un Hermès et une statuette d’Artémis. Hermès est le Dieu générateur ; Artémis, comme déesse lunaire, préside à la délivrance des femmes et à l’éducation des enfants. Dans les bras d’Hermaphrodite est un enfant ailé qui tend les mains vers le Dieu de la fécondité ; au second plan, on voit un petit temple circulaire devant lequel se croisent deux flambeaux.

On ne connaît pas de représentation archaïque d’Éros. Une épigramme de Simmias de Rhodes donne à penser qu’il a été représenté comme un vieillard ailé. Dans cette petite pièce dont les vers sont inégaux et disposés en forme d’ailes, le Dieu se décrit lui-même ainsi qu’il suit :

Vois en moi le prince de la terre, le créateur du ciel et de la mer.
Ne t’étonne pas qu’étant si grand je porte une barbe épaisse.
Je suis né quand il a plu à la. Nécessité.
A sa triste volonté ont été soumis
Tous les êtres qui rampent
Dans l’éther
Et le vide.
Je ne suis pas le fils de Kypris.
Je m’appelle le Désir aux ailes rapides.
Je n’emploie pas la violence, mais la douce persuasion.
Tout m’obéit, la terre, l’abime de la mer et le ciel.
J’en ai conquis le sceptre primordial et je donne des lois aux Dieux.

Il est difficile de savoir sous quelle forme l'école de Phidias avait conçu le type d'Éros. Le beau groupe d'un. adolescent nu, accoudé sur les genoux d'une femme drapée, dans la frise du Parthénon, est généralement regardé comme une représentation d'Éros près d'Aphrodite Pandèmos, c'est-à-dire protectrice de tous les dèmes de l'Attique, mais cette explication est contestée, comme toutes celles qui ont été proposées pour les Dieux du Parthénon. Dans les peintures de vases, Éros a les formes d'un adolescent, mais ses cheveux sont relevés en chignon derrière la tête, comme ceux des femmes, et il porte comme elles des bracelets aux bras et aux chevilles. La figure androgyne et ailée qu'on voit sur les vases du beau style, au-dessus du char portant Aïdès, et Corè, ou Dionysos et Ariadnè, et qu'on nomme improprement le Génie des mystères, représente l'union des sexes, le mariage. C'est une forme d'Éros, que les hymnes ophriques appellent òιφυὴ : à la double nature, ou qui a les deux sexes.

Cet androgyne ailé des vases peints fut dédoublé par la seconde école attique, qui fixa les deux types, désormais distincts, d'Hermaphrodite et d'Éros. L'expression la plus complète du type d'Hermaphrodite est une statue debout et entièrement nue, dont la tête est couverte d'une espèce de voile, emblème du mariage et dont la main devait porter un flambeau. Il est impossible de voir autre chose qu'une allégorie de l'hymen dans cette belle statue, que le Musée du Louvre a refusé d'acheter par excès de pudeur, et qui fait l'ornement du Musée de Berlin. L'Hermaphrodite du Louvre est représenté endormi, ce qui exprime bien la paix du désir accompli. Le matelas sur lequel il est couché est une restauration maladroite de Bernin. Il existe plusieurs répétitions de cette statue, ce qui fait croire qu'elle est imitée d'un original célèbre, peut-être l'Hermaphrodite de Polyclès, mentionné par Pline.

Éros, représenté tantôt comme un éphèbe, tantôt comme un enfant, a pour attribut principal des ailes, non pas, comme le disent les modernes, « à cause de l'humeur volage de ce petit Dieu badin », de telles mièvreries sont étrangères à l'esprit de l'antiquité, mais parce que le Désir vole vers le but auquel il aspire. D'autres métaphores, qui se présentent spontanément à l'esprit, le feu du désir, les flèches du désir, ont fourni au type d'Éros ses deux autres attributs, l'arc et le flambeau. Praxitèle, Scopas et Lysippe avaient fait des statues d'Éros qui passaient pour des chefs-d'œuvre. Les plus célèbres étaient celle de Parion sur la Propontis et celle de Thespies. C'est à l'Éros de Thespies que se rapporte l'anecdote si connue de la courtisane Phryné. Elle avait demandé à Praxitèle une de ses œuvres, et il ne refusait pas, mais il lui laissait l'embarras du choix. Elle lui fit dire un jour que le feu était à son atelier, et comme il s'écria aussitôt : « Qu'on sauve au moins mon Éros et mon Satyre », elle le rassura et lui dit qu'elle savait maintenant ce qu'elle devait choisir. Elle prit la statue d'Éros et la consacra à ce Dieu dans la ville où il était particulièrement adoré. Cicéron dit qu'on allait à Thespies uniquement pour voir cette statue.

On a deux représentations d'Éros, probablement d'après des originaux célèbres, car il en existe plusieurs répétitions. Qu'elles soient de Praxitèle ou d'un autre, ces deux statues, très différentes de caractère, montrent avec quelle finesse d'analyse l'art grec savait traduire, dans la langue des formes, toutes les nuances d'une idée abstraite. L'Eros du Capitole exprime la vivacité du désir. C'est presque un enfant, car le désir n'est jamais si vif, si despotique, si impérieux que lorsqu'il est voisin de sa naissance. Il tend son arc avec une expression d'espièglerie malicieuse et va lancer ses flèches inévitables. L'Éros du Vatican, dont il existe une réplique au Musée de Naples, est un éphèbe : c'est le désir inquiet, découragé, sans espérance ; c'est l'aspiration vers un idéal impossible à

réaliser sur la terre, qui existe peut-être au delà du tombeau. La tête qui s'incline, et dont les longs cheveux tombent sur les épaules, exprime une rêverie douloureuse. Cette expression étrange, où se devine le caractère funèbre d'Éros sur les sarcophages, fait penser au mysticisme sensuel du Banquet de Platon. Michelet trouve ce livre austèrement licencieux, appréciation qui n'est pas trop sévère, car le Phèdre et le Banquet sont les livres les plus immoraux de la littérature grecque. Mais l'essence mystérieuse du Désir y est pénétrée avec une étonnante sagacité : Éros est le plus ancien des Dieux, car c'est le désir de vivre qui a créé le monde. — Non, il est le plus jeune des Dieux, et la lutte des forces élémentaires, au début des cosmogonies, a dû précéder sa naissance. Mais est-ce bien un Dieu ? Puisqu'il est le Désir, il lui manque quelque chose. Les Dieux n'ont rien à désirer. C'est plutôt un Démon, un médiateur entre le ciel et la terre. Nous sommes ainsi ramenés au prototype d'Éros, à Hermès, le Dieu crépusculaire, l'intermédiaire universel.

On a l'habitude d'appliquer le nom de Génies aux représentations d'enfants ailés si nombreuses dans les peintures murales, les bas-reliefs et les camées ; ce mot est tout à fait impropre, le Génius étant une divinité italique. Le mot Démons, qui appartient à la mythologie grecque, serait plus convenable pour désigner ces petites figures qui personnifient les mille désirs de l'âme humaine. La fantaisie des artistes s'exerçait librement sur ce type d'Éros ; la toute-puissance du Désir devint un thème inépuisable d'allégories ingénieuses, rendues plus piquantes par le contraste entre la faiblesse enfantine et les occupations les plus hardies. Tantôt l'enfant Éros monte sur le dos des lions, tantôt il joue avec les attributs des Dieux, car le Désir ne recule pas devant l'impossible. Une jolie statue du Louvre, dont il existe de nombreuses variantes, le montre armé de la massue d'Héraclès et couvert de la dépouille du lion de Némée. De telles images

n’offensaient pas la piété des anciens, plus habituée que la nôtre à la langue des symboles. Quand Homère parlait du sommeil dompteur de tous les Dieux, on pensait à l’intermittence des forces cosmiques pendant la nuit et pendant l’hiver. Quand l’art grec ou la Théogonie d’Hésiode montrait les Dieux soumis à la puissance du Désir, on ne voyait là qu’une expression poétique de la théorie des causes finales, car toute volonté, même l’énergie créatrice, suppose un but et un désir.

Le génie grec, à la fois mythologique et spéculatif, analysait curieusement l’idée abstraite du désir, et les produits de cette analyse prenaient spontanément des formes plastiques. Tantôt Eros se dédoublait et devenait Antéros, le désir réciproque, le vengeur des amours méconnues, tantôt, à côté d’Éros, se groupaient Himéros et Pothos, celui qui inspire le désir et celui qui l’éprouve. Quand on voit figurer, sur les sarcophages, des enfants ailés se disputant la victoire dans des luttes gymniques ou dans des courses de chars, on peut supposer l’intention de représenter la vie comme un combat perpétuel des désirs de l’âme qui aspire vers un bonheur inconnu. Devant les scènes encore plus nombreuses où, dans le tiase de Dionysos, Dieu de la mort et de la résurrection, Éros figure travaillant à la vendange, montant sur des léopards, ou domptant des Centaures et couronné de lierre ou de pampres, comme dans la magnifique statue du Louvre, intitulée Centaure Borghèse, on peut croire à un rapprochement entre l’extase de l’ivresse et l’ivresse du désir, et la fréquente répétition des scènes de ce genre sur les sarcophages exprime le désir d’une vie future que les initiés concevaient sous la riante image d’une ivresse éternelle.

II. — La descente et l’ascension des âmes.

Le progrès des sciences, en substituant, dans le gouvernement du monde, des lois nécessaires à des volontés libres, était un danger pour la théologie des Grecs, mais leur psychologie et leur escatalogie n'étaient pas menacées : loin de contredire les croyances religieuses sur l'origine de l'âme et sa destinée, la science les confirmait et les expliquait. D'après la physique des anciens, les êtres vivants sont formés des quatre éléments, comme le monde dont ils font partie. Les éléments lourds, la terre et l'eau, composent nos corps ; la part de l'air peut être attribuée au souffle, quant à l'âme, c'est-à-dire la force invisible qui anime le corps, sa source ne peut être que l'éther, principe du feu, qui, en raison de sa subtilité, s'étend au-dessus de l'atmosphère et de la région des nuages. L'éther se manifeste dans les astres par la chaleur et la lumière, dans les âmes par la vie et l'intelligence. Les âmes sont donc de la même nature que les astres, et c'est leur accumulation dans une certaine région du ciel qui produit la Voie lactée. Comment ont-elles quitté cette région céleste qui est leur patrie ? Il n'est pas dans la nature du feu de tendre vers la terre ; l'incarnation des âmes est donc le résultat d'une descente volontaire ou d'une chute.

Le poème philosophique d'Empédocle, dont il ne reste que de courts fragments, rattachait l'incarnation des âmes à la Démonologie et la présentait comme le châtiment de fautes commises dans une existence antérieure. Voici un de ces fragments, qui se trouvait, selon Plutarque, au début du poème, et qui est cité sous une forme plus complète dans les Philosophoumena, attribués à Origène : « Les Démons qui vivent de longs siècles, lorsqu'il s se sont souillés de meurtre ou de parjure, errent trente mille saisons loin des heureux, naissent à travers le temps, sous diverses formes mortelles, et parcourent successivement les rudes sentiers de la vie. C'est ainsi que moi-même je suis un exilé du ciel. » Et Plutarque ajoute qu'Empédocle ne parle pas

seulement pour lui-même, mais que nous sommes tous des exilés ici-bas.

Dans un fragment du Livre sacré d'Hermès Trismégiste, l'incarnation des âmes est présentée comme une chute en expiation d'une faute antérieure à la naissance ; mais cette faute n'est pas bien déterminée, car on se figure difficilement quel crime ont pu commettre des êtres en dehors de la vie terrestre. Dans un autre livre hermétique, le Pœmander, c'est l'homme qui crée lui-même son corps en contemplant son reflet dans l'eau et son ombre sur la terre : il devient amoureux de son image, la matière lui rend son amour, et la forme naît de leur union. C'est la fable grecque de Narkissos, d'après l'explication donnée par un commentateur de Platon. C'est une des expressions de cette croyance commune aux religions et aux philosophies mystiques : la vie du corps est la mort de l'âme qui, entraînée par le désir, tombe dans les flots troublés de la matière. Sur un sarcophage du Vatican, Narkissos est représenté les bras croisés sur la tête, c'est l'attitude consacrée du sommeil, pendant qu'à ses pieds Éros lui montre son image. Ce monument fixe le caractère de la jolie statue du Louvre, intitulée Génie du repos éternel. C'est Narkissos, caractérisé par sa couronne de fleurs.

Porphyre, dans l'Antre des Nymphes, Macrobe, dans son commentaire sur le Songe de Scipion de Cicéron, exposent la descente de l'âme à travers les sphères des sept planètes. Selon la physique des Grecs, la pesanteur ne s'étend pas au delà de la lune. Les astres ne tombent pas, ne meurent pas ; ils brûlent sans se consumer. Mais dans la région sublunaire, tout tombe, tout croît et décroît ; la vie terrestre est une suite d'absorptions et de décompositions, une naissance et une mort perpétuelles, comme l'indiquent les phases de la lune elle-même. Si la descente des âmes est volontaire, il faut croire qu'une sorte d'ivresse, le désir de boire à la coupe de la vie, les a poussées à s'unir aux

éléments terrestres, et à s'incarner. La puissance créatrice du Désir est attestée par l'attraction des sexes l'un vers l'autre. Autour des amants, dans l'air qu'ils respirent, voltigent des âmes virtuelles et irrévélées qui ont soif de naître. Elles attirent les vivants par l'appât de la volupté, les assortissent par couples et les forcent à s'unir dans l'ineffable mystère qui ouvre les portes de la vie.

La Fortune et la Nécessité gouvernent le monde sublunaire. Les âmes qui s'incarnent se soumettent, par cela même, aux lois qui régissent la sphère inférieure où elles ont voulu entrer. Mais les fatalités et les accidents qui sont les conditions de la vie, les passions, le plaisir et la douleur, les maladies et l'inévitable mort, ne sauraient changer la nature de l'âme, qui reste toujours une flamme incorruptible et impérissable, une parcelle de l'éther. Qu'elle se dégage des éléments terrestres qui l'alourdissent, qu'elle dompte le Désir qui l'enchaîne à sa prison, et elle pourra rentrer dans sa patrie. La volupté l'en a fait descendre, la douleur l'y fera remonter. Le Désir céleste, l'aspiration vers l'idéal, l'affranchira des liens qui la retiennent captive et la ramènera, par la lutte et le sacrifice, dans la sphère immobile des Dieux. Ainsi s'expliquent l'un par l'autre deux dogmes corrélatifs, l'origine de l'âme et son immortalité : l'escatologie est le complément de la psychologie.

L'art grec reproduisait ce thème mystique de la descente et de l'ascension des âmes par des images empruntées aux fables religieuses, surtout à celle de Psyché, allégorie de l'âme humaine. Le mot Psyché signifie à la fois âme et papillon, et ce double sens indique le rapprochement qui s'offrait à l'esprit des Grecs entre l'insecte ailé sortant de sa chrysalide et la renaissance de l'âme au delà du tombeau. La fable de Psyché, ses épreuves douloureuses, conséquence d'une funeste curiosité, sa descente dans le Hadès et son mariage dans l'Olympe, sont racontés sous une forme gracieuse dans le roman d'Apulée, probablement

d’après Aristophon, mais la pensée contenue dans cette légende remonte beaucoup plus loin : « Cette fable, dit Ottfried-Muller, repose sur l’idée orphique qui voit dans le corps la prison de l’âme. Suivant les croyances orphiques, l’âme passe sa vie sur la terre dans le souvenir d’un bonheur ineffable avec Éros dans une existence antérieure, mais, repoussée par lui, elle brûle d’une flamme inutile, en attendant que la mort les réunisse une seconde fois ».

Ce symbole a fourni à l’art de nombreux motifs de composition dont plusieurs nous sont parvenus. Le plus célèbre est le charmant groupe du Capitole ou Éros et Psyché, debout tous deux, se tiennent mutuellement embrassés. Il existe deux autres groupes à peu près semblables, l’un à Florence, l’autre à Dresde. L’allégorie d’Éros et de Psyché, si souvent reproduite sur les bas-reliefs et les camées, représente non seulement les joies et les peines de la passion, mais une idée plus élevée qui se fait jour malgré la légèreté de la forme, l’épuration de l’âme par la douleur et par la mort, et sa réunion avec l’idéal poursuivi en vain pendant la vie. Ce mysticisme funèbre explique la fréquente représentation d’Éros et de Psyché sur les sarcophages, mais il est tellement voilé que le même sujet peut quelquefois se rapporter à la naissance plutôt qu’à la mort, par exemple dans le célèbre camée de Tryphon, contemporain d’Alexandre. C’est une scène de mariage dont tous les personnages sont des enfants ailés. Les deux époux voilés et tenant des colombes, emblème d’amour conjugal, sont conduits avec une chaîne par Éros, qui tient un flambeau et remplit les fonctions de paranymphe. Deux autres enfants ailés, peut-être Himéros et Pothos, l’attrait et le désir, les accompagnent, l’un préparant le lit nuptial, l’autre tenant sur la tête des époux une corbeille de fruits, emblème de fécondité.

C’est en effet par son union avec le Désir que l’âme entre dans la naissance et descend des hauteurs de la Voie lactée dans la sphère agitée de la vie. Alors commence la série

des épreuves de Psyché. L'âme est devenue l'esclave du Désir ; les pierres gravées la montrent, tantôt enchaînée dans ses liens ou attelée à son char, tantôt brûlée par son flambeau et foulée sous ses pieds. Mais elle peut à son tour dompter le Désir, et alors elle lui emprunte ses ailes pour s'élever, victorieuse, vers le monde supérieur. D'après un fragment d'Aristophon, cité par Athénée, Éros ayant été chassé du ciel, ses ailes furent données à la Victoire. Un camée du musée de Florence, reproduisant cette allégorie, nous montre Hermès, conducteur des âmes, attachant au dos d'une jeune fille les ailes d'Éros enchaîné. Un bas-relief, provenant sans doute d'un sarcophage, représente avec plus de développement le triomphe de l'âme sur les Désirs. L'un pleure sa défaite, l'autre s'accoude tristement sur sa lyre, un troisième est enchaîné par une Psyché vêtue de la robe courte de la Victoire, tandis qu'une autre Psyché brise l'arc et le carquois d'Éros et éteint son flambeau. C'est par une allégorie du même genre que Psyché est quelquefois identifiée avec Némésis, symbole de la loi morale et de la domination de l'âme sur elle-même.

L'âme remontant au ciel sur les ailes du Désir est une image familière à Platon. La philosophie pouvait exercer sur l'art d'une époque réfléchie l'influence qu'avait eue la poésie sur les monuments de l'art archaïque ; ou plutôt, les idées qui courent dans l'air à chaque époque se traduisent spontanément dans l'art et dans la littérature. On croit trouver sur quelques bas-reliefs des allusions à la doctrine platonicienne des deux Éros, le Désir terrestre qui enchaîne l'âme aux apparences changeantes et le Désir céleste qui l'attire vers les types éternels. Mais ce dédoublement pourrait aussi bien avoir été imaginé par les philosophes pour expliquer, dans les monuments de l'art, le double rôle d'Éros, tantôt bourreau, tantôt consolateur. Éros torture Psyché pour l'élever au rang des Dieux et pleure lui-même du mal qu'il fait souffrir. Sur un cratère de marbre du palais Chigi, Éros est représenté tenant un

papillon au-dessus d’un flambeau en même temps qu’il détourne la tête en pleurant. A droite et à gauche sont deux figures debout qu’on interprète par Elpis et Némésis, l’Espérance qui nourrit les Désirs et la Continence qui les modère. On pourrait expliquer ainsi ce petit rébus : l’âme brûlée par un désir malheureux, entre la crainte et l’espérance ; ce serait l’aveu discret du jeune homme à une jeune fille.

Sur un bas-relief du Vatican, on voit deux Éros tenant un papillon chacun par une aile au-dessus d’un autel où brûlent leurs flambeaux. Tous deux pleurent en détournant les yeux du sacrifice qu’ils accomplissent ; c’était l’attitude solennelle de ceux qui allumaient le bûcher des funérailles : aversi tenuere facem, dit Virgile. Une scène analogue est représentée sur un beau vase de marbre du prince Belvedère, à Naples. Le sujet principal est un sacrifice funèbre offert par deux époux ; derrière eux est un adolescent nu et ailé s’appuyant sur un flambeau renversé, devant un autel sur lequel est un cygne, emblème d’apothéose. De l’autre côté, deux figures semblables s’appuient d’une main sur leurs flambeaux renversés, et de l’autre main tiennent entre eux un papillon en détournant la tête. Une urne cinéraire, placée à l’extrémité du bas-relief, en complète la signification funèbre. Cet adolescent ailé tenant un flambeau renversé est très souvent représenté sur les sarcophages. De tous les euphémismes dont on peut envelopper l’idée de la mort, le plus clair et le plus simple est l’extinction des flammes du Désir.

Sous cet aspect, Éros est l’expression plastique de la mort. Tantôt, les jambes croisées et la tête inclinée, il se confond avec le Sommeil éternel, comme dans le monument qui porte pour inscription : Sommo Orestilia filia ; tantôt éteignant son flambeau d’une main et portant de l’autre une urne cinéraire, il marche en tournant la tête vers un papillon placé derrière lui. Sur une pierre sépulcrale, on voit deux adolescents ailés, les jambes

croisées, fermant la porte d'un tombeau. La philosophie alexandrine avait fait pénétrer dans les esprits l'allégorie du Désir céleste qui ramène l'âme vers les hauteurs. On le voit par les termes dans lesquels Proclos, le dernier des poètes grecs, célèbre dans l'hymne à Aphrodite, les Dieux ailés, les immortels Désirs ; il indique clairement leur double fonction, montrant d'un côté ceux qui, « ministres des volontés paternelles et d'une bienveillante providence, pour multiplier la vie dans l'univers, inspirent aux âmes le désir de naître sur la terre », tandis que d'autres « percent les âmes des flèches de l'idéal, afin que, poussés par l'aiguillon du retour, elles aspirent à revoir les demeures splendides de leur mère ».

L'art moderne a repris cette symbolique, peut-être sans en avoir conscience, en représentant sous une même forme les Amours et les Anges. Les enfants ailés qui, dans les peintures galantes du dernier siècle, voltigent autour des amants sous des bosquets de roses, et ceux qui, dans la peinture religieuse, descendent des nuages avec des couronnes et des palmes, ou emportent la Vierge et les saints dans les assomptions et les gloires, appartiennent au même type artistique, et c'est seulement d'après les scènes où ils figurent qu'on nomme, les uns des Amours, les autres des Chérubins. La légende de Psyché a inspiré à Raphaël un ensemble de chefs-d'œuvre, la décoration de la Farnésine. Mais, dans cette suite de fresques, et surtout dans une autre série de compositions qui figure dans son œuvre, quoiqu'elle lui soit sérieusement contestée, l'union d'Éros sous les traits d'un enfant avec Psyché qui garde les formes d'une femme offre une disproportion aussi choquante pour le goût que pour la morale, et que la chasteté de l'art grec avait toujours évitée. Au reste, dans toutes les œuvres où l'art moderne emprunte ses motifs à la religion des anciens, il s'arrête à l'enveloppe des symboles. La science cherche à en pénétrer le sens, et toutes les fois qu'elle y parvient, on doit reconnaître que

cette religion morte, à laquelle chaque génération a jeté en passant sa part d’injures, avait su, même au jour de sa vieillesse, revêtir de formes inimitables des conceptions d’une haute moralité et d’une mystérieuse profondeur.

III

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

I

Le Diable au café.

Je ne sais pas s’il existe, mais je crois bien l’avoir rencontré au café Procope. Il y vient souvent et ne parle à personne ; seulement, quand il y a une conversation animée, il est toujours de ceux qui font le cercle pour écouter. Sa figure n’a rien d’extraordinaire ; il ressemble à tout le monde, et je n’aurais pas fait attention à lui, si je ne l’avais vu tenant à la main un petit écrit que j’avais publié le matin même. Je suis toujours bien disposé pour quiconque lit mes œuvres, fût-ce l’ennemi du genre humain. Le Diable prend souvent les auteurs et les femmes par la vanité.

« Vous croyez donc au Diable ?

— Je crois à tout, il ne faut que s’entendre sur les termes ; il y a fagots et fagots. »

Pensant qu’il ne me connaissait pas, je cédai, comme le sultan des Mille et une Nuits, au désir d’entendre incognito un jugement sur mon compte, et, m’asseyant à sa table :

« Ah ! ah ! lui dis-je, voilà une brochure nouvelle ; est-ce bon ?

— Ce n’est pas ce que vous avez fait de mieux, répliqua-t-il ; il y a quelques idées justes, mais elles sont bien clairsemées. »

Je fus piqué de cette critique, et surtout d’avoir manqué mon but, mais il ne me restait qu’à en prendre mon parti.

« Vous me connaissez donc ? » lui dis-je.

Il n’eut pas la politesse de faire allusion à ma célébrité, il répondit simplement :

« Je connais tout le monde. »

Je cherchai quelque temps une réponse philosophique, puis je lui dis :

« C’est beaucoup trop ; je me contenterais de me connaître moi-même. »

Lui. — Vous parlez comme les sept sages et vous n’êtes pas plus avancé qu’eux, ce qui ne vous empêche pas de croire au progrès de l’esprit humain.

Moi. — Comment n’y croirais-je pas ? Sans être plus habiles que les anciens, nous devons les dépasser, puisqu’à leurs travaux dans chaque science nous avons ajouté les nôtres.

Lui. — Et vous regardez la philosophie comme une science ?

Moi. — Assurément, elle est même la première de toutes, puisque les autres lui empruntent leurs principes ; elle est aussi la plus certaine, car elle s’appuie à la fois sur des faits, comme les sciences d’observation, et sur des axiomes, comme les sciences de déduction.

Lui. — Les axiomes me suffiraient, et même je me contenterais d’un seul.

Moi. — Eh bien, vous avez celui de Descartes : Je pense, donc je suis.

Lui. — Il n’y a plus qu’à définir Je ; or vous, vous vous plaigniez tout à l’heure de ne pas vous connaître vous-même.

Moi. — Mais vous qui connaissez tout le monde, y compris vous-même, apparemment, vous n’avez pas le droit d’être sceptique.

Lui. — Que vous importe ce que je suis, pourvu que je vous réponde ?

Moi. — Je ne puis discuter sans savoir au nom de quoi on m’attaque ; vous me connaissez, et je ne vous connais pas ;

la partie n’est pas égale ; prenez une étiquette.

Lui. — Mon cher monsieur, il n’y a dans le monde que des rapports, et tout dépend du point de vue. Pour mon père, je suis un fils ; pour mon fils, je suis un père ; pour mon domestique, je suis un maître ; pour le roi, je suis un sujet, qui paye l’impôt sans l’avoir voté ; pour mon ennemi, je suis un scélérat ; pour mon ami, je suis un homme avec lequel on ne se gêne pas ; pour vous qui me faites l’honneur de discuter avec moi, je suis un adversaire ; appelez-moi donc l’Adversaire : voilà l’étiquette demandée.

Moi. — Cela ne se dit-il pas Satan en hébreu ?

Lui. — L’hébreu est une langue morte, soyons de notre temps ; vous voyez bien que je n’ai pas le pied fourchu.

Moi. — Les costumes changent, mais les mœurs ne changent guère, et vous êtes toujours ergoteur. Vous contestez l’axiome de Descartes, je veux le défendre contre vous. Je sais parfaitement qu’il y a en nous plusieurs aspects, mais je n’ai pas besoin de les embrasser tous pour définir le moi : c’est un être pensant.

Lui. — Pourquoi ne dites-vous pas plutôt : c’est la pensée de l’être ? Votre raison est-elle distincte de la mienne, ou une même lumière éclaire-t-elle les esprits comme une vie unique anime tous les corps ? L’intelligence vous est prêtée pour un temps, comme la force et la jeunesse, comme l’air et le soleil. Prenez-en votre part ; ce qui pense aujourd’hui en vous pensera demain dans d’autres. Rien n’est à vous et vous n’êtes rien que des formes changeantes et passagères, comme les vagues de l’Océan, qui ont sur vous l’avantage de ne pas se croire quelque chose.

Moi. — Ainsi pour vous l’individu n’existe pas ; il n’y a que le genre humain, qui est la nature se connaissant elle-même, la conscience de Dieu ?

Lui. — Ne prononcez pas ce nom, je vous prie.

Moi. — Diable ! c’est vrai, j’oubliais votre étiquette, elle m’explique vos répugnances.

Lui. — Non, vous vous trompez ; seulement, je n'aime pas les mots qui ne sont pas clairs ; dites-moi ce que vous entendez par celui-là ?

Moi. — Nous ne sommes pas d'accord sur l'homme, je n'espère guère que ma façon de concevoir Dieu puisse vous satisfaire davantage. Si je vous dis que c'est le créateur de toutes choses, vous soutiendrez peut-être l'éternité du monde ; si je l'appelle la cause première, vous me demanderez ce que c'est qu'une cause, et où nous arrêterons-nous ? Je vous dirai donc simplement que Dieu est l'être parfait.

Lui. — Vous voulez dire l'idée de la perfection, car son existence est à démontrer.

Moi. — Mais la perfection implique l'existence.

Lui. — Encore un sophisme de Descartes ; l'antiquité avait des philosophes plus hardis et plus forts que nous. Pour eux, le Bien, le Parfait, est supérieur à l'Être ; il est cause de tout ce qui est, mais lui-même dédaigne d'exister.

Moi. — Comment peut-il donner l'existence sans la posséder ?

Lui. — L'air qui vous fait vivre n'est pas vivant.

Moi. — Non, mais c'est un être ; la vie n'est qu'une des formes de l'existence ; les éléments existent quoiqu'ils ne vivent pas.

Lui. — Mais les types n'existent pas, et tout existe en eux et par eux.

Moi. — Qu'est-ce qu'un type ?

Lui. — La forme génératrice, le moule où sont coulés tous les individus d'un même genre.

Moi. — Si vous n'avez rien de mieux à m'offrir que cette scolastique platonicienne, je persisterai à croire à l'existence de Dieu.

Lui. —. La foi est une belle chose, mais quand on croit sans preuve, on est un mystique et non un philosophe.

Moi. — Je ne crois pas sans preuve ; toute œuvre suppose un ouvrier ; l'admirable ordonnance de l'univers....

Lui. — Prenez garde de vous enferrer : vous parlez maintenant de l'ordre et de la beauté du monde, et tout-à l'heure vous allez être obligé d'en imaginer un autre où il n'y aura ni tigres ni vipères, ni vieillesse ni maladies ; un monde revu et corrigé, où le Créateur réparera les erreurs qu'il a commises dans celui-ci.

Moi. — N'anticipons pas, s'il vous plaît, et laissez-moi m'enferrer à mon aise. Vous avez une singulière façon de discuter : vous enjambez toutes les questions, vous éludez toutes les difficultés. Mais vous avez trop beau jeu à battre en brèche mes croyances ; je ne puis vous rendre la pareille puisque je ne connais pas les vôtres.

Lui. — Si je vous scandalise, jetez-moi quelques gouttes d'eau bénite, et je me tairai ; c'est une formule d'exorcisme à la portée des simples.

Moi (un peu honteux de ma sortie). — Je ne crains pas la discussion, mais je crains la Bastille ; nous sommes ici dans un lieu public, et la police a des oreilles partout.

Lui. — Et vous vous prétendez débarrassé du moyen âge ?

Moi. — Vous devez bien vous apercevoir vous-même d'un petit progrès : on ne brûle plus que rarement vos amis les sorciers.

Lui. — Mais on empêche de parler ceux qui ne pensent pas comme tout le monde.

Moi. — Ce n'est pas ma faute, je vous prie de le croire : continuons, car je ne veux pas vous laisser maître du champ de bataille ; seulement parlons plus bas. Je soutiens que la création suppose une intelligence souveraine, qu'avez-vous à répondre ?

Lui. — Rien : l'ouvrier s'appellera Dieu si son œuvre est bonne ; si elle est mauvaise, nous le nommerons le Diable ; s'il y a du mal et du bien, nous soupçonnerons une collaboration.

Moi. — J'aurais dû me douter que vous étiez manichéen. Mais après avoir nié mon existence et celle de Dieu, vous

n’espérez pas me faire croire à la vôtre ?

Lui. — Je ne vous y force pas, mais je vous prie de m’expliquer le mal.

Moi. — La douleur est une conséquence nécessaire de la sensibilité physique ; le vice est une conséquence nécessaire de la liberté morale.

Lui. — Vous voilà revenu à cette nécessité que les anciens plaçaient au-dessus de tous les Dieux. Que devient alors la toute-puissance divine ?

Moi. — Elle n’est limitée que par l’absurde ; il n’y a d’impossible à Dieu que ce qui est contradictoire. Je ne suis pas assez cartésien pour croire que deux et deux feraient cinq s’il l’avait voulu. Puisque lui seul est parfait, son œuvre ne peut être sans défauts, elle serait son égale ; mais le mal est seulement l’absence du bien, vous n’êtes qu’une négation, vous n’existez pas.

Lui. — Il me semble, au contraire, que c’est le bien qui n’existe pas, et que le mal seul est possible et réel. La vie ne s’entretient que par une série de meurtres, et l’hymne universel est un long cri de douleur de toutes les espèces vivantes qui s’entre-dévorent. L’homme, leur roi, les détruit toutes ; il faut des millions d’existences pour entretenir la vôtre. Quand vous ne tuez pas pour manger, vous tuez par passe-temps ou par habitude, et votre empire n’est qu’un immense charnier. Y êtes-vous heureux du moins, y régnez-vous en paix ? Non, vous ne songez qu’à vous déchirer les uns et les autres ; la guerre, l’oppression et la violence, toutes les injustices et toutes les tyrannies remplissent l’histoire, et ce sera ainsi jusqu’ à la fin. Le mal moral, qui est votre œuvre, dépasse en horreur le mal physique qui vous écrase. Contre l’un et contre l’autre, vous n’avez trouvé d’autre remède que de lâches prières, qui montent inutilement vers les indifférentes étoiles. Vous tenez à la vie que vous savez mauvaise ; vous voudriez la prolonger au delà de la tombe et vous rêvez là-haut un monde fantastique et rempli de contradictions. Vous en retranchez

la mort, condition nécessaire de la vie, et la lutte éternelle contre le mal, sans laquelle il n'y a pas de vertu.

Moi. — Toujours blasphémateur et ennemi des hommes ! Mais qu'est-ce que vous concluez de tout cela ?

Lui. — Que le mal étant réel et le bien impossible, vous avez tort de m'appeler une négation.

Moi. — Eh bien, après la description que vous venez de faire du monde, si vous prétendez y avoir travaillé, je ne vous en fais pas mon compliment.

Lui. — Je ne vous demande pas de compliments, c'est vous qui m'en demandiez tout à l'heure, quand vous m'avez vu en train de lire votre ouvrage.

Moi. — Si vous blessez mon amour-propre, je me vengerai sur le vôtre. Avouez que votre importance a bien diminué, depuis le temps où vous luttiez contre les anges et où vous tentiez les saints.

Lui. — Je taquine encore les philosophes, et cela m'amuse bien autant.

Moi. — Vous me rappelez ce tyran à la retraite qu'une férule consolait de son sceptre perdu.

Lui. — Vous avez donc la modestie de comparer les philosophes à des enfants ?

Moi. — L'enfance a l'avenir.

Lui. — L'avenir est le royaume des chimères ; où est votre dernier château de cartes que je souffle dessus ?

Moi. — Ce sera une forteresse contre laquelle s'useront les vieilles griffes du mal : on la nommera le Temple de la justice et de la liberté. Nous ne la bâtirons pas dans les nuages ; nous n'imiterons pas nos pères, qui Te-léguaient au ciel leurs espérances : c'est la terre qui nous. est confiée, nous construirons sur ses bases solides. Nous ne pourrons achever notre œuvre, mais nos fils y travailleront après nous. Notre pensée vivra en eux ; et, s'il y a une autre immortalité, plus active, peut-être nous sera-telle donnée par surcroît, car le paradis de nos rêves n'est pas une oisive béatitude ; comme les héros scandinaves, nous

ne voulons renaître que pour l'éternité du combat. Que notre sang serve d'engrais à la moisson future : il faut que la guerre se poursuive tant qu'il y aura des tyrans et des esclaves, et bienheureux ceux qui pourront briser les dernières chaînes et brûler le dernier trône !

Lui. — Vous ne ferez pas même grâce au trône pontifical ?

Moi. — Je n'aurais pas cru que vous dussiez regretter. celui-là ; est-ce générosité pour un vieil ennemi, ou bien êtes-vous comme les femmes qui aiment mieux ceux qui les battent que ceux qui ne s'occupent pas d'elles ?

Lui. — Je n'ai pas dit que je le regrettais, mais je crois qu'il pourrait convenir à un représentant de la philosophie sur la terre.

Moi. — Je ne veux pas plus des rois philosophes que des autres ; ils ont des successeurs, et Commode me dégoûterait de Marc-Aurèle.

Lui. — Je ne vous parle pas d'un roi, mais d'une papauté philosophique.

Moi. — Voilà ce qui est contradictoire et impossible.

Lui. — Pas tant que vous croyez. En Galilée, il y a dix-huit cents ans, quelqu'un annonçait aux déshérités de la terre tout ce que vous leur promettez aujourd'hui.

Allez à Rome, vous y verrez son vicaire, le serviteur des serviteurs de Dieu, et il vous fera baiser sa pantoufle. Etes-vous sûr de ne pas travailler pour une nouvelle aristocratie de cardinaux ou de mandarins ?

Moi. — Diable ! diable !

Lui. — Je suis là, soyez tranquille. Si quelque futur grand Lama de la philosophie veut s'installer dans votre forteresse, vos enfants trouveront pour la démolir le secours de mes vieilles griffes. Heureusement pour vous, je ne suis pas aussi usé que vous voulez bien le, dire, dans plus d'une occasion vous ne serez pas fâché de me trouver.

Moi. — Est-ce que vous êtes toujours le roi des trésors cachés ?

Lui. — Auriez-vous envie de m’emprunter de l’argent ?

Moi. — Vous me demanderiez mon âme en échange.

Lui. — Je n’ai pas à vous la demander ; du moment que vous formez un souhait égoïste, vous êtes sujet du Diable ; s’il accomplit vos vœux, c’est pure largesse de souverain.

Moi. — Eh bien, gardez vos gros sous, il ne manque pas de pauvres gens qui en ont plus besoin que moi ; je continuerai de philosopher à jeun. Votre serviteur.... Non, je me trompe, je veux dire : Adieu.

Lui. — Au revoir, s’il vous plaît ; j’espère bien que nous nous retrouverons.

Moi. — Pourvu que ce ne soit pas dans l’éternité.

Lui. — Vous voudriez bien me faire avouer qu’il y a une vie future, mais vous n’obtiendrez pas de moi une affirmation ; cherchez. Moi, je suis l’Adversaire, mon rôle est de contredire. Chaque fois que vous croirez tenir une solution, je serai là pour y jeter du noir. Je vous empêcherai bien de vous endormir dans la certitude, qui est l’inertie de l’intelligence. Cherchez toujours, je viendrai vous secouer de temps en temps. La vérité est une asymptote ; pour vous en rapprocher, vous avez besoin de moi. Il ne faut pas médire du vieux serpent, vous lui devez la science du bien et du mal, et, sans la chute, il n’y aurait pas de rédemption.

Moi. — Oui, le mal que vous faites tourne au bien, mais on dit que c’est malgré vous.

Lui. — Croyez-le si vous voulez, cela vous dispensera de la reconnaissance en vous laissant jouir du bienfait. Ne faut-il pas que le Diable soit toujours bafoué à la fin de la pièce ? Heureusement, je suis habitué depuis longtemps à ce rôle-là.

II

Lettre d’un mythologue à un naturaliste

(La question d’origine.)

Je cueille une branche chargée de feuilles, de fleurs et de fruits ; j’en détache une graine et je la pèse. Dans l’autre plateau de la balance je mets le même poids d’une autre partie de la plante ; feuille, fleur ou tige. Voilà deux masses égales de matière organisée ; elles sont formées des mêmes éléments : carbone, hydrogène, oxygène et azote, avec un peu de chaux et de silice. La proportion de ces éléments est la même, et ils semblent groupés d’une manière identique. Pourtant, si je mets en terre ces deux poids égaux de la même substance : l’un va se résoudre, par une décomposition successive, en molécules plus simples : eau, acide carbonique, ammoniaque ; l’autre, la graine, va tirer du sol et de l’atmosphère les mêmes produits : eau, ammoniaque, acide carbonique, pour les grouper en molécules complexes, malgré leurs affinités, et les faire servir à la germination d’un végétal nouveau. Il y a là une énergie opposée aux forces chimiques et insaisissable à tous nos moyens d’analyse, c’est la vie.

La vie n’est pas une résultante, c’est un principe. De tous ses attributs, le plus caractéristique est sa puissance d’individuation. Chaque germe, que ce soit la graine d’une plante ou l’œuf d’un animal, contient une énergie individuelle et indivisible, qui se taille, dans le vague domaine de la matière, une petite principauté circonscrite, mais parfaitement autonome. On est arrivé à fabriquer de toutes pièces des produits organiques, mais tant qu’on n’aura pas créé une cellule germinative, on n’expliquera pas la génération spontanée des monères au sein du protoplasma.

L’individuation est une donnée primordiale. La vie est un terme abstrait représentant le mode d’activité de ces

énergies particulières qui résident au sein des germes. Elles sont réelles et observables, non en elles-mêmes, mais dans leurs manifestations, objet immédiat de la science. Ce sont des centres d'action et de réaction, d'attraction et de répulsion, de véritables causes premières ; du moins nous sommes obligés de les considérer comme telles, puisque nous n'en connaissons pas la source et que nous ne pouvons remonter au delà de leur apparition.

Voulez-vous me permettre de les appeler des âmes ? Je suppose que vous n'avez pas peur d'un mot. L'âme, c'est ce qui anime le corps, c'est le principe de la vie individuelle des animaux. Ne m'objectez pas que j'ai pris d'abord pour exemple la graine d'un végétal ; vous savez que la philosophie grecque distinguait trois sortes d'âmes : l'âme végétale, placée dans le bas du corps, près de la terre ; l'âme passionnelle ayant son siège dans la poitrine, et l'âme raisonnable qui réside dans la tête, la partie de notre corps la plus voisine du ciel. Ces trois âmes sont associées dans l'unité de la personne humaine comme le système nerveux et le système nutritif dans l'unité de la vie organique ; il n'y a là qu'une distinction créée pour les besoins de l'analyse et qui n'exprime que les formes multiples de notre activité.

On s'est habitué à réserver le nom d'âme à la faculté directrice de nous-mêmes, et il faut remonter à l'étymologie pour oser parler de l'âme des animaux et des plantes. Mais ne soyons pas trop aristocrates : l'intelligence est partout, même dans le règne inorganique. En voyant la régularité des formes cristallines, j'ai peine à croire que les minéraux soient aussi bêtes qu'on le dit. Quant à l'intelligence des plantes et des animaux, elle est prouvée par l'adaptation merveilleuse des organes à leurs fonctions : il y a là une finalité, c'est-à-dire un but poursuivi et atteint.

La transformation incessante des milieux entraîne la variation des espèces ; les générations successives des

êtres vivants sont obligées à des efforts toujours nouveaux pour soutenir la concurrence vitale. Il faut que les âmes forment leurs corps dans des conditions suffisantes pour triompher dans la bataille de la vie. Comme il n'y a pas de place pour tous les germes qui veulent naître, la victoire doit rester aux plus intelligents.

On ne peut expliquer la sélection naturelle par le hasard, car un mot n'explique pas un fait. S'il y a choix, il y a discernement ; toute énergie suppose une volonté Mais est-ce la nôtre ? Non, c'est une force étrangère ; l'amour n'est pas une action, c'est une passion. Les Puissances cosmiques nous l'envoient pour nous employer à leur œuvre créatrice en faisant descendre les âmes dans la naissance. L'amour, c'est un enfant qui veut naître ; les anciens l'appelaient de son vrai nom, le Désir (Eros, Cupido), parce qu'en effet, c'est le désir qui appelle les germes de l'existence. Il y a autour de nous des âmes qui veulent s'incarner : pour cela elles se changent en désirs et sollicitent les vivants à leur donner un corps. L'art grec les représente par des enfants ailés : ce sont les désirs qui voltigent autour des amante.

La Beauté est mère du Désir, d'après la mythologie. Qu'est-ce que la beauté ? C'est une harmonie de lignes, une pondération de formes qui annonce l'aptitude à l'éclosion des germes et au perfectionnement de la race. L'ampleur des hanches, la fermeté de la gorge, sont des garanties pour l'enfant qui naîtra. Les âmes errantes nous poussent vers nos complémentaires ; elles choisissent, pour entrer dans la vie, les conditions organiques dont elles ont besoin, et elles nous imposent leur choix sans nous consulter. Ce choix est rarement d'accord avec nos convenances sociales : ce n'est pas leur faute, elles ne connaissent que les convenances physiologiques.

Les romanciers ont tort de croire que l'amour a été inventé pour le bonheur ou le désespoir des amants : qu'importent nos peines et nos joies à la grande Isis ? Elle

ne s’intéresse qu’à l’espèce, et ne s’inquiète pas des individus. Pourquoi n’aurait-elle pas comme nous ses haras et ses concours d’animaux reproducteurs ? La volupté est un hameçon qu’elle nous jette ; c’est un but pour nous, c’est un moyen pour elle. Le poisson saisit l’appât et croit travailler pour son compte ; il ne comprend que quand il est dans la poêle à frire. Alors il se dit : Si j’avais su ! Il ment : il aurait beau savoir, il recommencerait.

La sélection ne se raisonne pas : c’est électrique. Il y a des femmes qu’on estime, d’autres pour qui on se brûle la cervelle. L’implacable désir nous traîne par les cheveux ; nous nous roulons aux pieds de quelque odieuse idole, et quand elle nous a broyé le cœur, nous lui demandons pardon. On s’étonne que nous soyons si facilement domptés par des créatures inférieures ; c’est qu’elles sont plus vivantes que nous. On peut vivre sans cerveau ni cœur, comme l’amphioxus, l’ancêtre des vertébrés. Il a légué son caractère à un grand nombre de ses descendants, et surtout de ses descendantes. Il y en a de charmantes, malgré cette lacune ; voyez les héroïnes des romans de Victor Hugo : Esméralda, Cosette Déruchette ; c’est toujours la même : une divine créature sans cœur et sans cervelle, un véritable amphioxus. C’est un des cas d’atavisme les plus fréquents.

La femme n’est pas moins spontanée que l’homme dans ses affinités électives. Elle sent sa faiblesse, il lui faut un maître, et celui qui a pu la dompter pourra la protéger au besoin. L’histoire de Mars et de Vénus est éternelle ; ce n’est pas avec l’intelligence qu’on améliore les races ; tant pis pour les philosophes s’ils sont plus chétifs que les sous-lieutenants. La femme est faite pour être mère : c’est sa fonction dans la nature et dans la société ; tout ce qui ne sert pas à cette fonction est un hors-d’œuvre. Il ne faut pas trop d’esprit, cela fait des Célimènes, aussi inutiles que les fleurs doubles. L’éternelle Circé, qui change l’homme en bête, n’a pas tant de finesse pour nous enchaîner. Napoléon

disait à M^me^ de Staël que la femme qu'il admirait le plus était celle qui avait le plus d'enfants ; il ne s'occupait que de la quantité, car les hommes n'étaient pour lui que de la chair à canon ; mais s'il avait tenu compte de la qualité, son appréciation serait juste. La femme est chargée de former pour l'avenir des générations saines et fortes.

L'homme étant un animal social, selon la définition d'Aristote, la vraie femme doit posséder l'aptitude à l'éducation des enfants. C'est là son intelligence. Elle sait d'instinct la langue d'enfant, elle en devine les secrets, le zézaiement, les consonnes liquides prodiguées, le redoublement des syllabes. Quant à la moralité de la femme, elle se résume dans la chasteté, garantie de la pureté des races. La chasteté, pour la femme, est synonyme de vertu, comme pour l'homme la probité et le courage, car le milieu de la femme est la famille. L'enfant ayant besoin d'une mère pour l'allaiter et l'élever, d'un père pour le protéger et le guider dans la vie, la famille est la raison d'être et la finalité de l'amour.

L'immense importance de l'élément intellectuel et moral dans la vie de l'homme et des sociétés est la principale pierre d'achoppement de la théorie de Darwin. Un des premiers apôtres de cette théorie, M. Wallace, n'a pas craint d'aborder de front cette difficulté. Entre l'homme et les autres Primates, la distance est physiologiquement bien faible ; mais la faculté de concevoir les idées générales du vrai, du beau, du juste, et de les exprimer par le langage articulé, l'aptitude à découvrir la loi des choses, à créer des œuvres d'art, à choisir librement le bien ou le mal, établissent entre le plus élevé des singes anthropoïdes et le plus infime des races humaines une différence si profonde qu'on n'imagine même pas la possibilité d'une transition.

M. Wallace trouve dans l'organisation physique de l'homme, et surtout dans la constitution de son cerveau, un certain nombre de particularités qui ne peuvent s'expliquer

par la sélection naturelle et qui rappelleraient plutôt les faits de sélection artificielle, que l'homme lui-même parvient à diriger ou à produire dans les plantes usuelles et les animaux domestiques. On pourrait donc supposer que des intelligences supérieures à la nôtre ont conduit notre évolution organique en vue de fournir à la vie intellectuelle et morale qui devait naître l'instrument matériel dont elle avait besoin. Il est curieux de voir la science moderne reproduire, comme dernière conclusion, la fable juive de la création d'Adam ou la fable grecque de Prométhée modelant les hommes avec de l'argile :

> Quam satus Iapeto, mistam fluvialibus undis
> Finxit in effigiem moderantum cuncta, Deorum.

Les questions d'origine échappent à l'observation et à la science ; cependant l'esprit humain ne peut pas se désintéresser de ces grands problèmes : il faut donc qu'il se contente des solutions mythologiques, puisqu'il ne s'en présente pas d'autres. Malheureusement ce sont des hiéroglyphes écrits dans une langue qu'on ne comprend plus. Les mythologies nous offrent sous diverses formes l'idée d'une intervention divine dans les origines de l'humanité. D'après le polythéisme grec, la race des Héros naît de l'union des Dieux avec les femmes mortelles. La mythologie hébraïque a une tradition analogue, indiquée dans quelques versets de la Genèse et développée dans cet étrange livre d'Hénoch, d'où Thomas Moore a tiré son poème des Amours des Anges et Byron un de ses deux drames bibliques, le Ciel et la Terre.

Il est difficile de concevoir ce que pouvait être, avant la conquête du feu et la création du langage, une humanité dans les limbes de la morale et de la pensée. Il se peut

cependant que quelque race de singes anthropoïdes soit arrivée, comme tant d'espèces d'animaux, à une grande pureté de formes. Peut-être y avait-il déjà, comme aujourd' hui, des créatures d'une beauté à séduire les anges, et n'ayant pas plus de conscience et de raison qu'une fleur. Alors, s'il existe des êtres au-dessus de nous — et pourquoi l'échelle serait-elle interrompue ? — ils ont bien pu vouloir descendre jusqu'à l'humanité pour l'élever jusqu'à eux.

Les Dieux de l'Inde se sont incarnés plusieurs fois dans la forme humaine et même dans des formes animales pour la rédemption du monde. D'après les livres hermétiques, le Dieu suprême de l'Égypte, pour régénérer les hommes et les instruire, leur envoie Osiris. On trouve une idée analogue dans les Grandes Eoiées d'Hésiode, à propos de la naissance d'Héraklès, le type des héros demi-dieux : Zeus, voulant donner un sauveur aux hommes, cherche une femme qui soit digne d'en être la mère, il n'en voit pas de plus accomplie qu'Alcmène, femme d'Amphitryon : jamais femme n'aima autant son époux. C'est sous la forme de cet époux que le Dieu se présente à elle. Deux jumeaux naissent le même jour et sont déposés dans le même bouclier. On ajoutait, pour compléter la légende, que des serpents étouffés par Héraklès avaient fait connaître lequel des deux frères était de la race des Dieux.

La poésie a bien le droit d'attribuer aux héros une origine divine : ceux qui sont l'image des Dieux sur la terre méritent d'être appelés leurs enfants. Le symbole de la naissance du Christ, dans la mythologie chrétienne, présente la même idée sous une forme plus chaste : une vierge, épouse d'un juste, est choisie pour enfanter le Rédempteur. Jésus passe pour le fils de Joseph, et l'Evangile expose la généalogie qui le rattache à David, mais en réalité il est le fils de Dieu ; de même Héraklès est appelé tantôt le fils de Zeus, tantôt le fils d'Amphitryon.

Dans les fables poétiques sur l'origine des Héros, il est à remarquer que jamais les femmes mortelles n'acceptent de

bonne grâce l'amour d'un Dieu. Zeus est obligé de se changer en cygne, en aigle, en taureau, il ne peut réussir qu'en prenant la forme d'une bête. Apollon, le plus beau des immortels, n'a aucun succès en amour : Daphné se sauve à son approche ; Coronis le trompe indignement, on ne sait pour qui, pour le premier venu ; il suffit que ce ne soit pas un poète. Le Féminin, qui est la matière et la vie, a une répugnance instinctive pour l'intelligence et l'idéal.

« Jeune fille, dit l'ange Ithuriel, je t'ai aperçue de là-haut, quand tu te baignais dans l'eau transparente, sous les cèdres du mont Hermon, et j'ai quitté le ciel pour toi. Laisse-moi contempler tes yeux noirs, mes étoiles. Tu es trop belle pour la terre, Dieu s'est trompé en te faisant naître ici. Mais il ne t'a donné que la vie, moi je veux te donner une âme. Dans cette forme divine j'allumerai une flamme céleste, je serai ton créateur et ton amant. Viens, nous voyagerons parmi les astres d'or, au-dessus des nuées, je te porterai sur mes ailes puissantes, je t'enseignerai les lois éternelles.

— Tais-toi, Egrégore, tu vois bien qu'elle ne comprend pas. Les éclairs de son regard, tu as cru que c'était l'intelligence, ce n'était que la vie. Est-ce qu'elle a des ailes pour te suivre ? Tu lui parles une langue inconnue, elle a peur et elle se sauve. Ah ! la guenon du pays de Nod, elle va retrouver son grand singe anthropoïde, là-bas dans les marais. Elle a raison, il faut des couples assortis. Mais toi, que fais-tu ici, Dieu tombé ? Va, retire-toi au désert et attends la fin de ton exil. »

Les effluves du ciel peuvent descendre sur la terre, mais l'inerte matière ne peut monter vers l'esprit. Les âmes sont des étincelles du feu céleste, tombées des calmes régions de l'éther dans la sphère agitée de la vie. Vaincues par la toute-puissante fascination de la beauté, courbées sous le joug humiliant du désir, écrasées par les lourdes chaînes du corps, elles savent bien que la naissance est une chute et la conception une souillure. La pudeur leur rappelle le

souvenir de la tache originelle ; sous ce voile mystique elles cachent la honte de leur incarnation. Pourquoi ces rougeurs involontaires au seul nom de la volupté ? N'est-ce pas une loi divine, cette irrésistible attraction qui enchaîne l'esprit dans la matière ? C'est la source de la vie, la base de la famille, la grande communion des êtres, et on n'ose pas en parler. Il y a là un mystère profond que devraient bien expliquer vos théories modernes de réhabilitation de la chair.

La mort est aussi un mystère entouré comme l'autre d'un inexplicable mélange de respect et de dégoût. Lever les chastes voiles, révéler ce qui s'enveloppe de silence et d'ombre, serait aussi impur et aussi impie que de violer un tombeau. Devant les deux portes de la. vie, il y a une horreur sacrée. La lumière souillerait ce qui appartient à la nuit. L'origine et la fin des choses sont les secrets des Dieux.

III

L'Énigme.

(La question de fin.)

L'Homme. — Je connais les limites de la science. Elle les a fixées elle-même ; ce qui m'intéresse le plus est hors de sa sphère. Il est inutile de l'interroger sur la destinée de l'homme, elle ne la connaît pas. S'il y avait, encore des oracles, j'irais les consulter. Sans doute les Dieux supérieurs sont trop grands pour m'entendre : ils s'occupent des espèces, et je ne suis qu'un individu. Mais il y a peut-être autour de moi des intelligences invisibles, des

amis connus ou inconnus : n’y aura-t-il pas une voix qui me réponde ?

Le Dieu. — Tu m’as appelé, me voici : interroge-moi, je te répondrai.

L’Homme. — Qui es-tu ?

Le Dieu. — Ton Démon, ton Ange gardien, donne-moi le nom que tu voudras. Je sais ce que tu ignores ; ce que tu pourras comprendre, je te l’expliquerai ; ce qu’il m’est permis de t’apprendre, je te l’apprendrai.

L’Homme. — Ainsi, il y a des choses que tu pourrais me dire et que je ne pourrais pas comprendre ? Soit, ma raison a des bornes, je le sais. Mais il y a des choses qu’il t’est défendu de me dire : pourquoi ? Si la vérité est bonne, le bien n’a pas à se cacher ; si elle est mauvaise, je suis de force à l’entendre ; et si j’avais eu peur de la connaître, je ne t’aurais pas évoqué.

Le Dieu. — Est-ce bien la vérité que tu cherches, et la trouveras-tu meilleure que l’incertitude, si elle était contraire à tes espérances ? Prends garde : tu veux savoir si l’âme est immortelle ? Ne me demande pas une réponse trop prompte : laisse-moi t’y préparer.

L’Homme. — Ces réticences me disent assez qu’il n’y a rien à attendre pour moi au delà de cette vie : c’est bien ; je m’en doutais.

Le Dieu., — Ne cherche pas dans mes paroles un sens qui n’y est pas : un artifice de langage ne serait digne ni d’un homme ni d’un Dieu. Je te répondrai sans réticence, si, après réflexion, tu persistes à m’interroger ; mais réfléchis d’abord. Tu reconnaîtras peut-être que les Dieux ont eu raison de cacher à l’homme sa destinée. Examine successivement toutes les réponses que je pourrais te faire et tu me diras quelle est celle que tu voudrais être la vérité.

Suppose d’abord que je te dise : rien ne meurt, tout se transforme ; les éléments qui composent ton corps ne sont pas anéantis quand la mort les sépare ; pourquoi

disparaîtrait-elle plus qu'eux cette force invisible qui les tenait groupés, et que tu appelles ton âme ?

L'Homme. — Oui, cela a été dit autrefois, l'âme est une parcelle de l'éther, une flamme captive dans une lampe d'argile, et la mort est pour elle une délivrance. Mais alors, elle peut rentrer dans le réservoir commun des âmes, comme une goutte d'eau dans la mer ; elle peut aussi animer des combinaisons nouvelles, à commencer par les plus humbles, les vers du tombeau, par exemple, car eux aussi ont une étincelle de feu qui les fait vivre. Mais que me font ces métamorphoses, si ma raison et ma conscience remontent à leur source divine ? Sans doute l'équilibre des forces ne sera pas troublé, mais que reste-t-il de l'homme, s'il perd ce Dieu intérieur que chacun porte en soi ?

Le Dieu. — Ton orgueil est légitime ; il lui répugne de croire que l'âme humaine, fût-elle dégradée par le crime, puisse perdre entièrement la conscience et la raison. Pourtant ces deux lumières, tu le sais, peuvent singulièrement s'obscurcir par un mauvais emploi de ta libre volonté. Suppose donc maintenant que tu renaîtras dans la condition humaine, en apportant dans tes existences futures le germe des énergies que tu auras développées dans celle-ci. Suppose que les familles sont des groupes d'âmes associées comme les branches du corail, dans une vie collective, et se développant à travers le temps. Chacun de vous renaîtrait dans ses petits-fils, et par ces renaissances alternées, chaque génération recueillerait ce qu'elle aurait semé autrefois.

L'Homme. — J'ai souvent pensé qu'il en devait être ainsi : j'ai cru trouver là l'explication des sympathies spontanées et des ressemblances de famille ; j'y ai cherché surtout la raison des souffrances imméritées. Je sais que la douleur est une épreuve, qui nous grandit et nous épure, si nous savons la supporter ; mais il y a quelque chose qui accuse votre providence, c'est la douleur des enfants. J'ai tâché d'y voir l'acquittement nécessaire d'une dette ancienne,

contractée dans des existences antérieures. Cependant, ô Démon ! pour qu'un châtiment soit juste, ne faut-il pas qu'il soit compris par celui qui le supporte ? Les voies de votre justice restent bien obscures, si chaque fois que nous rentrons dans la naissance nous perdons la mémoire qui nous rattachait au passé.

Le Dieu. — Ainsi, c'est la mémoire que tu regrettes ? Prends garde : remonte la chaîne de tes souvenirs. Ce n'est pas une confession que je te demande, et tu n'as pas à t'excuser comme devant un juge ; la conscience humaine n'a pas à chercher d'autre juge qu'elle-même : elle n'en saurait trouver de plus sévère et de plus clairvoyant. Je sais que tu n'es ni des plus mauvais ni des meilleurs ; mais souviens-toi : n'y a-t-il pas un jour, une heure, que tu voudrais retrancher de ta vie ? Cette heure, nous pouvons l'effacer de ta mémoire, mais aucun Dieu ne peut faire que ce qui a été n'ait pas été. L'homme demande à ses religions des eaux lustrales pour laver les souillures ; mais si le repentir efface la faute, peut-il étendre le pardon à d'autres âmes qu'un mauvais exemple a perverties ? Quand le coupable croira entrer au paradis de sa conscience régénérée, il entendra la voix des mauvais souvenirs et il verra passer des ombres qui l'accuseront devant l'éternelle Justice. Trouvera-t-il alors l'immortalité si désirable, et te semble-t-il toujours que les Dieux ont eu tort de garder leur secret ?

L'Homme. — Ne parlons plus de moi : les Dieux savent ce qu'ils ont à faire. Que l'espoir du néant reste comme un refuge contre l'éternité du remords. Mais j'ai connu des âmes immaculées, qui brillaient dans notre ciel noir comme des étoiles. Si vous permettez à la mort de les éteindre, le regret ne sera pas seulement pour ceux qui les pleurent, mais pour vous-mêmes, Dieux impassibles, car il y aura une lacune dans votre œuvre, et il manquera quelque chose à sa beauté.

Le Dieu. — Suppose donc alors que celles-là seules seront immortelles ; mais n'oublie pas que leur lumière. dégagée des liens du corps, lira dans toutes vos consciences. Ces âmes pures ne voyaient pas le mal : elles cherchaient pour vous des excuses, et croyaient toujours les trouver. Maintenant leurs regards attristés vous verront tels que vous êtes, et leurs chères illusions ne peuvent plus revenir. Si parmi ceux qu'elles aimaient il y en a qui demandent au néant, comme tu l'as dit tout à l'heure, un refuge contre le remords, quel vide va se faire autour des justes, et qu'ont-ils besoin d'une immortalité bienheureuse s'ils ne la partagent pas avec ceux qu'ils ont aimés ? Plutôt que de briser à jamais des biens indissolubles, eux aussi demanderont au néant la paix de l'éternel oubli.

L'Homme. — Alors, ô Démon ! il n'y a place ni pour l'espérance ni pour la prière. Nous avons raison de pleurer nos morts ; ils ne peuvent plus nous entendre, et nous ne les reverrons jamais. Qui donc nous conduira dans les carrefours ténébreux de la vie, qui nous tendra la main dans les rudes sentiers de l'ascension ? Nous les invoquions avec confiance, ces amis indulgents qui pardonnent toujours, parce qu'ils ont souffert comme nous. Il nous semblait qu'eux seuls pouvaient adoucir les immuables décrets des grands Dieux supérieurs. J'aurais cru que toi-même tu étais un de ceux-là, ô Ange gardien ! puisque tu as eu pitié de ma raison indécise, et que tu as répondu à mon évocation. Mais tu avais raison, les secrets des Dieux ne sont pas bons à connaître, et j'aurais mieux fait de ne pas t'interroger.

Le Dieu. — Tu oublies que je t'ai laissé le choix entre plusieurs réponses, mais je ne t'ai pas dit encore où était la vérité.

L'Homme. — Sans doute, mais de quelque côté que je me tourne, tu ne me fais voir que des abîmes. Et pourtant, vous le savez, nos angoisses ne viennent pas d'un égoïste amour de la vie, et nous ne craignons que les séparations

éternelles. Mais je le vois maintenant, ceux que la mort a séparés ne se retrouveront ni dans ce monde ni dans l'autre.

Le Dieu. — Ce n'est pas la mort qui sépare les âmes, c'est le péché, et le péché est votre œuvre. Quand vous pensez aux morts, ils sont près de vous : ils n'abandonnent pas ceux qui s'unissent à eux dans la communion des saints. Mais quand vous les oubliez, ils peuvent bien vous oublier à leur tour et boire l'eau du Léthé. Ils sont libres de s'endormir dans le silence et la paix ou de rentrer pour des luttes nouvelles dans l'arène de la vie. Tu doutes trop de la puissance de la volonté. C'est le Désir qui a créé les mondes ; toi-même c'est librement que tu es descendu dans la naissance. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, tout ce qui veut être sera.

L'Homme. — Comment le possible peut-il vouloir avant d'exister ?

Le Dieu. — C'est la loi du devenir.

L'Homme. — Je ne comprends pas : tes réponses, comme tu me l'avais annoncé, dépassent les bornes de ma raison. Quel plaisir trouvent donc les Dieux à torturer notre intelligence par d'insolubles énigmes ?

Le Dieu. — Est-ce la faute du soleil si tu ne peux le regarder ? Il te suffit de savoir quel est le but que tu dois atteindre. La Justice est la loi spéciale de l'Homme. Tu as un guide pour t'y conduire, ta conscience qui ne t'a jamais trompé. Chacun de vous est toujours et partout l'unique artisan de sa destinée. Le juste sait qu'il travaille pour sa part à l'œuvre magnifique des Dieux.

L'Homme. — Ne t'en va pas encore : écoute une dernière question, une dernière prière. Tu ne m'as pas demandé ma confession, je te la ferai, cependant. Oui, il y a une heure que je voudrais retrancher de ma vie, l'heure où, dans le carrefour du doute, j'ai pris la route gauche. Elle menait à des fondrières. J'ai vu le péril et j'ai pu m'arrêter ; mais je voudrais revenir à l'angle des deux routes et pouvoir

encore choisir. La prière est-elle inutile devant l'irréparable, et aucun de vous ne peut-il nous rendre une heure du passé ?

Le Dieu. — Tu as voulu évoquer ce souvenir, il faut le regarder en face. Tu ne parles que de tes regrets : es-tu sûr qu'il ne s'y mêle pas un remords ? Il y a quelqu' un que tu accuses, mais il y a quelqu'un qui a droit de t'accuser. Deux âmes, qui n'étaient pas du même ciel, ont traversé ta vie : l'une des deux a vengé l'autre.

L'Homme. — J'accepterais l'expiation, et je bénirais votre dure providence, si elle me montrait, au terme de l'épreuve, le pardon et l'oubli.

Le Dieu. — Regarde ces deux ombres, dont tu sais bien les noms. Les vois-tu, l'une à ta droite, l'autre à ta gauche ? Pardonne à la seconde, et la première te pardonnera.

L'Homme. — Et comment pourrai-je oublier ?

Le Dieu. — Tout à l'heure tu regrettais la mémoire ; maintenant tu voudrais faire un choix dans tes souvenirs. Mais si l'homme oubliait ses fautes, travaillerait-il à les réparer ? N'est-ce pas le regret de la chute qui le conduit à la rédemption ? Confie-toi à la sagesse des Dieux ; ils savent mieux que vous ce qu'il vous convient.

L'Homme. — Je ne doute pas de votre sagesse, mais je voudrais croire à votre justice. Le spectacle des douleurs imméritées inquiète la conscience humaine. On dit, pour justifier les Dieux, que tout sera réparé dans une autre sphère, où la vertu aura sa récompense et le crime sa punition. Mais si vous pouvez construire pour nous après la mort un monde meilleur que celui-ci, pourquoi n'avoir pas commencé par là ? Qui vous empêchait de supprimer la douleur ? Serait-ce que la Nécessité vous enchaîne, et la douleur est-elle l'inévitable rançon du bienfait de la vie ? Alors les animaux peuvent vous absoudre, mais l'homme refuse ce bienfait qu'il faut payer trop cher. Que la matière incorrigible rentre au néant d'où elle n'aurait pas dû sortir ! Que le rayonnement des planètes dans le vide

amène la congélation prévue, et que la vie s'évapore à jamais dans les espaces interstellaires !

Le Dieu. — Tout à l'heure, tu demandais l'immortalité pour toi et pour les autres ; maintenant tu trouves notre œuvre mauvaise et tu aspires au néant. Mais si la vie est un don funeste, pourquoi pleurez-vous la mort de ceux que vous aimez ? Quand ton enfant était malade et quand le médecin t'a dit qu'à moins d'un miracle il était perdu, tu nous as demandé un miracle, ne le nie pas. Et quand nous avons exaucé ta prière, tu nous as dit : « Soyez bénis ! » Faut-il donc adapter nos plans éternels à toutes les fluctuations de la pensée de l'homme ?, Supprimer la douleur, ce serait supprimer le courage, qui n'est qu'une lutte contre les épreuves de la vie. Nous les mesurons à vos forces, mais vous couvrir du bouclier, ce serait vous frustrer des palmes de la victoire.

Dans la distribution des peines et des joies, notre providence a laissé une part à l'inflexible Nécessité, une part à l'aveugle Fortune ; mais entre les caprices du hasard et l'enchaînement des causes, nous avons réservé une place pour la libre volonté de l'homme. La vertu vous appartient, puisqu'elle est votre œuvre, et c'est pour qu'elle pût exister que nous avons créé le monde. La vertu vous élève au-dessus des Dieux, car nous ne pouvons pas comme vous souffrir et mourir pour la justice. Tous tes amis pleurés, ces nobles athlètes dont les tombeaux sont pour toi sacrés comme des temples, seraient-ils dignes de ton culte et de tes regrets, s'ils n'avaient pas souffert et lutté ? Les blancheurs angéliques, les virginités bienheureuses dont vous peuplez les paradis de vos rêves ne valent pas la race sacrée des Héros qui, par leurs souffrances muettes et leurs dévouements volontaires, escaladent les chemins de l'Olympe, sans s'inquiéter de la reconnaissance des hommes, ni même de la justice des Dieux. S'ils étaient bien sûrs d'être payés dans un autre monde, quel mérite auraient-ils à souffrir pour vous ?

L’Homme. — C’est vrai : je reconnais que le mal a sa raison d’être dans l’ordre universel. Je ne dirai plus que votre œuvre est mauvaise. Je reconnais que la douleur est la condition de la vertu, et sans la vertu, le monde ne mériterait pas d’exister ; nous n’avons que faire d’un paradis où il n’y aurait que des anges et pas de héros. Je n’interrogerai plus les Dieux sur l’avenir : gardez votre secret ; les inquiétudes de l’espérance valent mieux pour nous que l’inerte sécurité de la foi. Nous cesserions de pleurer nos amis si nous étions bien sûrs de les revoir. La consolation amènerait l’oubli, et nous perdrions la meilleure de nos religions, le deuil éternel de nos morts.

IV

RÊVERIES HISTORIQUES

I

Socrate devant Minos.

Minos. — Sois le bienvenu parmi les ombres, Socrate, toi qui, sur la terre, as toujours cherché la vérité.

Socrate. — Salut à toi, Minos. Ceux qui ont été injustement condamnés par les vivants se présentent avec confiance devant ton tribunal, juge des morts.

Minos. — Je ne suis pas ton juge, Socrate, ni celui des autres hommes. La conscience humaine se juge elle-même selon ses actes.

Socratc. — Qu'a donc voulu dire Homère ?

Minos. — Toi et tes contemporains avez mal compris ses paroles. Il a dit que je rendais la justice aux morts. J'écoute ceux qui s'accusent et je cherche à réconcilier ceux qui se sont haïs pendant la vie ; telle est la fonction qui m'est attribuée pour avoir reconnu, aux siècles anciens, que les sociétés humaines doivent être fondées, non sur la force, mais sur la loi. Quand tes accusateurs viendront ici, tu pourras les accuser à ton tour. Celui qui reconnaîtra ses torts ira se livrer aux Euménides pour être purifié.

Socrate. — Crois-tu donc, Minos, qu'Anytos et Mélétos avoueront qu'ils ont été injustes ?

Minos. — Je leur montrerai les conséquences de leur action, Socrate. Ils entendront les siècles futurs les condamner à leur tour. Ils verront dans l'avenir des races serviles qui, après avoir inondé la terre de sang innocent,

reprocheront encore ta mort à la démocratie d'Athènes. Alors, ces hommes qui, en t'accusant, ont cru servir la patrie, seront épouvantés de leur œuvre et appelleront l'expiation.

Socrate. — Comment se peut-il, Minos, qu'en accusant un innocent quelqu'un s'imagine qu'il sert la patrie.

Minos. — Tu leur adresseras cette question à eux-mêmes, Socrate, et je sais ce qu'ils te répondront. Ils te montreront les fruits de tes leçons ; ton disciple chéri, Alcibiade, donnant l'exemple de toutes les trahisons et de toutes les débauches, les trente tyrans sortis presque tous de ton école, et parmi eux Critias, le plus cruel de tous et le plus impie, celui qui a écrit dans ses vers que la religion avait été inventée par les chefs des peuples pour dompter la multitude. Ils te montreront Xénophon servant comme mercenaire un prince étranger, puis combattant avec Sparte contre les Athéniens, et dans ses écrits, préférant la monarchie asiatique au gouvernement populaire. Ils te montreront enfin Platon, le plus illustre philosophe formé par tes leçons, proposant pour modèle, dans sa République, un État où règne la communauté des femmes.

Socrate. — Il me semble, Minos, que, si tu avais siégé parmi les Héliastes, tu m'aurais condamné comme eux à boire la ciguë.

Minos. — Non, car ils ont ouvert une voie funeste qui ne sera que trop suivie après eux. Si du moins ils s'étaient contentés de l'ostracisme, tu aurais passé quelques années au milieu de la communauté oligarchique de Sparte ou de la monarchie des Mèdes, et tu en serais revenu plus juste pour le gouvernement de ton pays. Mais je ne suis pas ton juge, j'ai voulu seulement t'indiquer les raisons qu'Anytos et Mélétos ont pu avoir pour t'accuser, et je n'ai dit que ce qu'ils te diront eux-mêmes. Quant aux effets de ton enseignement dans les siècles à venir, je les vois par ma science prophétique, et je pourrais te les faire connaître,

mais peut-être cette révélation serait-elle au-dessus de tes forces.

Socrate. — Tu m’as dit que tu révélerais l’avenir à mes accusateurs. Me crois-tu donc plus faible qu’eux ? Moi aussi j’ai cru faire le bien, et si mon intelligence s’est trompée, j’aime trop la vérité, tu l’as dit toi-même, pour rester volontairement dans l’erreur.

Minos. — Ainsi, Socrate, tu vas toi-même au-devant de l’expiation.

Socrate. — Tu l’as dit, Minos, j’appelle les Euménides. O graves Déesses ! gardiennes des lois saintes, vous êtes la voix du sang répandu, et on vous nomme les Imprécations. Vous êtes les remords qui flottent dans les nuits adultères, et l’on vous nomme les Erinnyes. Vous réveillez la conscience endormie, vos serpents rongent la gangrène des cœurs, vos torches éclairent les âmes ténébreuses. Vous leur montrez ce qu’elles sont et ce qu’elles auraient dû être ; l’horreur qu’elles ont d’elles-mêmes les pousse dans le rude chemin de la régénération, et c’est pourquoi on vous nomme les Bienveillantes. Si vous redressez aussi les erreurs de l’intelligence, corrigez-moi, purifiez-moi, ô Vénérables ! en me découvrant l’avenir.

Les Euménides. — Tes erreurs, Socrate, sont celles de la plupart des philosophes qui t’ont devancé ou qui te succéderont. Chacun de vous n’a qu’une part dans la faute, et pourtant chacun doit accepter toute la punition. Pour avoir ébranlé la religion de vos pères, pour avoir préféré la théocratie de l’Égypte, la monarchie de la Perse à l’égalité sacrée des libres citoyens de la Grèce républicaine, contemplez le tableau d’une société selon vos rêves. Elle vivra dans l’avenir, cette société, après l’asservissement des cités helléniques et l’invasion rapide des religions barbares dans l’Occident. Voyez les républiques tomber l’une après l’autre dans la servitude, les nations s’engloutir dans l’unité d’un immense empire et marcher comme des troupeaux dociles sous le sceptre des pasteurs. L’oreille des

philosophes n’est plus troublée par les luttes de la place publique, mais la loi n’est plus l’accord des volontés unies ; elle descend d’en haut sur les multitudes agenouillées, et le glaive maintient l’obéissance. Le monde se précipite volontairement dans l’esclavage, et sans doute le prince est digne de gouverner les hommes, car, tu le vois, on lui élève des autels.

Socrate. — L’horreur m’enveloppe, ô Euménides ! Le sang des proscriptions rougit la terre, et quand le maître n’a plus d’ennemis à tuer, on bénit sa clémence. Les tyrans succèdent aux tyrans, au milieu de l’abaissement universel des âmes, et on les met au rang des Dieux. En voici un qui tue sa mère, et on le remercie d’avoir sauvé la patrie. Jamais pareille accumulation de crimes et de hontes n’avait souillé l’histoire. Écartez ce tableau lugubre, ô Déesses ! Les hommes ne peuvent être heureux que si les rois deviennent philosophes ou si les philosophes deviennent rois.

Les Euménides. — Tes vœux seront exaucés, Socrate Voici un sage sur le trône du monde, mais il n’en retardera pas d’un jour la décadence. Regarde son fils, l’égal de ces tyrans dont tu voudrais écarter les fantômes ; les rois philosophes ont, comme les autres, des héritiers. Tu redoutais les dissensions populaires dans les républiques, que dis-tu des factions militaires qui mettent l’Empire à l’encan ? Pourtant tu ne peux pas te plaindre de la docilité des peuples : ils acceptent humblement le maître que les soldats leur imposent, sans jamais songer à s’affranchir.

Socrate. — Je vois bien, ô Déesses ! que pour sauver la pauvre race humaine, il faudrait qu’un Dieu descendît sur la terre ; mais, telle est la folie des hommes, que peut-être ils feraient périr le juste venu pour leur enseigner la vérité.

Les Euménides. Le Dieu est descendu, Socrate, et ce n’est pas le peuple qui l’a fait mourir, ce sont les savants et les prêtres. Puis ses disciples, qui l’ont abandonné au jour du supplice, répandent sa doctrine dans l’ombre, opposant

aux traditions de la Grèce une tradition étrangère et minant sourdement la religion de l'Empire, déjà frappée par les coups de philosophes, tes successeurs. Après trois siècles de travail souterrain, ta mort est vengée, Socrate : les Dieux d'Homère sont chassés de leurs temples, et, sur le piédestal de leurs statues renversées, on place un philosophe, sauvant le monde par sa doctrine. Les prêtres du Dieu nouveau vivent dans la contemplation des choses saintes, sans patrie et sans famille, étrangers aux soucis de la vie. Ils dirigent la conscience des autres hommes qui, s'agenouillant devant eux, confessent leurs fautes et en implorent le pardon. N'est-ce pas là ce règne de l'intelligence rêvé par tous les philosophes, ce gouvernement des meilleurs, dont tu aurais pu faire partie ? Regarde-la maintenant à l'œuvre, cette assemblée auguste, cette aristocratie de la pensée, et juge l'arbre par ses fruits.

Socrate. — Hélas ! je vois l'oppression s'étendre sur la sphère libre de l'intelligence. Les anciens tyrans n'enchaînaient que les corps, ceux-ci enchaînent les âmes. L'éternelle Raison, cette lumière qui éclaire tout homme en ce monde, ils l'adorent dans le ciel et ils la proscrivent sur la terre. Autrefois chaque peuple, chaque homme priait à sa manière, et de cette diversité des hymnes naissait une immense harmonie qui réjouissait le ciel ; mais à ceux-ci toute voix libre paraît une dissonance, et la prière du peuple n'est plus que l'écho monotone des paroles du prêtre. Et si la raison repousse des chaînes contraires à sa nature, les champs pacifiques de la pensée deviennent une arène sanglante, où luttent les factions religieuses inconnues aux peuples d'autrefois. Épargnez-moi, redoutables Déesses ; si j'ai préparé, sans le vouloir cette œuvre mauvaise, ce que vous m'avez fait voir doit suffire à ma punition.

Les Euménides. — Non, Socrate, ce n'est pas assez. Souviens-toi et regarde : vois le sort réservé à la sculpture,

l’art de la jeunesse. On répète, après les philosophes, qu’il est insensé d’enfermer le divin dans la pierre et le bronze, et l’on détruit, avec une fureur de bête fauve, les chefs-d’œuvre de Polyclète, de Phidias, de Praxitèle. Pour un peuple qui a renié ses Dieux, les témoignages du génie et de la piété des ancêtres sont des remords visibles dont la présence importune. On fond les statues de métal, on brise les statues de marbre. La science et la poésie sont ensevelies aussi sous les ruines des temples. On brûle les bibliothèques, on disperse et on gratte les livres. Il ne restera rien à faire aux barbares. On les entend gronder dans les plaines du nord, prêts à fondre sur le grand Empire ; mais personne ne songe à la résistance. On répète après les philosophes que l’homme n’a d’autre patrie que le ciel, et on livre la terre aux plus forts. Les anciens Dieux avaient sauvé la Grèce de l’invasion des Mèdes, mais les vertus viriles sont mortes avec l’antique religion. Le monde s’enveloppe dans son linceul, les lumières du ciel s’éteignent une à une, et tout rentre dans la grande nuit.

Socrate. — Grâce, ô Euménides ! assez de maux amoncelés, je n’en pourrais supporter davantage.

Les Euménides. — Qu’il soit fait selon ton désir, Socrate. Nous éteignons nos torches funèbres et nous t’épargnons le spectacle des longs siècles de douleur, d’esclavage et de honte qui vont s’ouvrir pour la misérable humanité.

Socrate. — O Minos ! tu me l’avais bien dit, cette révélation était au-dessus de mes forces. Il est trop dur de voir le mal qu’on ne peut réparer. Mais dis-moi pourquoi les erreurs de l’intelligence sont punies si cruellement puisqu’elles sont involontaires ?

Minos. — La peine est le premier degré de l’ascension. La douleur épure et sanctifie. Médite sur ce que tu viens de voir, et quand tu seras monté dans la sphère lumineuse où l’âme contemple les derniers mystères, tu comprendras les secrets de la haute justice des Dieux.

II

Le Banquet d’Alexandrie.

NOUMÈNIOS, PORPHYRE, CHÉRÉMON, TAT, ORIGÈNE, VALENTIN

Noumènios. — Tous les convives attendus sont arrivés. Je savais qu’Origène et Porphyre conservaient religieusement la mémoire de celui qui fut leur maître et le mien, et qu’ils ne manqueraient pas à l’appel, mais je remercie Tat, Valentin et Chérémon, qui n’ont pas connu Ammonios, d’être venus prendre part à ce repas funèbre. Sans doute Plotin célèbre en ce moment à Rome, comme nous à Alexandrie, l’anniversaire de la mort d’Ammonios, ou plutôt de sa délivrance ; car le corps est la prison de l’âme, et nous, les initiés de la philosophie, nous savons bien qu’il n’y a pas de séparations éternelles. Que l’âme bienheureuse de notre ami préside à notre banquet, qu’elle conduise au milieu de nous tous ceux de nos amis qui sont partis déjà pour le grand voyage, et parmi eux le second maître d’Origène, Clément d’Alexandrie.

Origène. — Je te remercie de ce souvenir, Noumènios : c’est là ce que nous appelons la communion des saints.

Chérémon. — Au milieu de chaque demeure s’élève la pierre sacrée du foyer, l’autel domestique. Elle est le centre de la famille, image de ce centre immobile du monde que nos pères ont appelé Histié. Homère nous enseigne qu’elle doit recevoir la première libation. Sans associer Origène et Valentin à des rites qui ne sont pas les leurs, je répands les prémices du banquet sur la flamme qui va les porter vers le divin éther. Il est la source de la vie, et n’ayant rien à lui offrir qui nous appartienne, nous lui rendons une part de ses bienfaits.

LOUIS MÉNARD. — Automne

Origène. — Nous ne pouvons prendre part à ton sacrifice, Chérémon, mais rien ne nous empêche de reconnaître avec toi le caractère sacré de la flamme ; nos prophètes appellent l'Éternel un feu dévorant, et c'est dans le buisson ardent qu'il s'est révélé à Moïse.

Valentin. — Nous savons aussi que la lumière a été la première émanation de la pensée divine, et elle est pour nos sens la plus pure image de l'invisible.

Tat. — Cette flamme, que les Grecs appellent Héphaistos, mes ancêtres l'ont adorée sous le nom de Fta et l'ont placée à la tête de la sainte trinité de Memphis.

Porphyre. — Je remplis cette coupe de vin de Grèce. Dans la peinture représentée sur les flancs du vase, je vois Dionysos ramenant Héphaistos dans l'Olympe. C'est le symbole de la libation répandue sur la flamme et montant avec elle vers les Dieux.

Noumenios. — Puisque tu as fait allusion à cette fable antique, je te prie, Porphyre, pendant que le vin sera versé dans les coupes, d'expliquer à ceux de nos hôtes qui l'ignorent, pourquoi nos pères ont rattaché le sacrifice au culte du feu et à celui du vin.

Porphyre. — Je le ferais volontiers, mais peut-être Chérémon trouverait-il mes explications trop subtiles. Qu'il propose d'abord les siennes, et si elles me paraissent insuffisantes, je chercherai à les compléter.

Chérémon. — J'ai dit, il est vrai, Porphyre, que dans ton Antre des Nymphes, tu avais attribué à Homère des intentions auxquelles je le crois étranger. Nous pouvons bien nous séparer l'un de l'autre sur quelques points de l'hellénisme, comme Valentin et Origène diffèrent quelquefois d'opinion sur les symboles chrétiens.

Tat. — De même que bien peu d'Égyptiens comprennent aujourd'hui l'écriture sacrée des anciens prêtres, le sens de la mythologie, qui est la langue religieuse des premiers âges, a dû se perdre à travers les siècles. Mais son obscurité même réveille la curiosité de l'esprit, et plus les fables répugnent à la raison, plus on désire en pénétrer le sens.

Chérémon. — Tu dis vrai, Tat ; nous ne devons pas supposer que les anciens, qui nous ont laissé tant de belles œuvres, nous aient été inférieurs en sagesse ; mais les images dont ils enveloppent leurs pensées nous semblent souvent des énigmes. Ainsi la mythologie du feu est difficile à comprendre à cause de sa haute antiquité, car l'invention du feu se rattache aux origines des sociétés humaines. Peut-être y avait-il auparavant des animaux à deux pieds, sans plumes, comme les appelle Platon, mais l'animal social n'existe que par la prévoyance et l'industrie ; c'est pourquoi Prométhée est regardé comme le créateur des hommes. Les Athéniens l'ont associé avec Athènè et Héphaitos et célèbrent en leur honneur la fête des lampes. Athènè est la clarté du ciel qui se révèle dans l'éclair, ce

que les anciens ont exprimé en disant qu'elle naît de la tête de Zeus frappée par la hache d'Héphaistos ou de Prométhée. Héphaistos, c'est la flamme qui brûle sur le foyer ; Prométhée, c'est le feu qui éclaire devant lui, le prévoyant. Les récits d'Homère sur Héphaistos, d'Hésiode sur Prométhée, se rapportent également à la nature du feu. Le Dieu aux jambes torses, précipité de l'Olympe, c'est la foudre qui tombe du ciel en lignes sinueuses. Le Titan enchaîné à une colonne où l'aigle de Zeus dévore ses entrailles sans cesse renaissantes, c'est le feu captif sur l'autel et toujours dévoré par les vents du ciel.

Quant à la partie du récit d'Hésiode qui concerne Pandore, c'est une allégorie morale. Sans l'industrie, l'homme aurait sa femelle comme les autres animaux, mais c'est la civilisation qui a créé la femme ; aussi le poète les confond-il l'une avec l'autre dans cette vierge charmante, parée de tous les dons des Dieux, et condamnant l'homme au travail, parce qu'elle aime le luxe et déteste la pauvreté. Sa curiosité ouvre le vase d'où s'échappent tous les maux de la vie policée, inconnus aux peuples barbares. C'est ainsi que Zeus envoie aux hommes un mal pour un bien, car la naissance de Pandore est une punition de la conquête du feu. La raison de cette punition et du supplice de Prométhée, c'est que l'industrie est une lutte contre les Puissances cosmiques, et il n'y a pas pour l'homme de lutte sans douleur. Il doit conquérir par le travail la nourriture que la terre fournit gratuitement aux autres êtres, car les Dieux ont caché les sources de la vie depuis que Prométhée a dérobé le feu du ciel.

Porphyre. — Il me semble, Chérémon, que non seulement la fable de Pandore, mais toute celle de Prométhée, contient une allégorie morale, et se rapporte à la descente et à l'ascension des âmes ; aussi est-elle souvent représentée sur les sarcophages. On y voit d'un côté Prométhée modelant des corps humains, et c'est Athènè, l'intelligence divine, qui les anime en leur posant un

papillon sur la tête. Au milieu, on voit le supplice de Prométhée, symbole de la vie terrestre, et de l'autre côté sa délivrance par Héraklès. L'homme est une étincelle du feu céleste dans une lampe d'argile, un Dieu exilé du ciel enchaîné par les liens de la nécessité sur le Caucase de la vie, où il est dévoré de soucis toujours renaissants. Mais l'effort des vertus héroïques brise ses chaînes et le délivre du bec et des ongles des vautours. Héraklès ramène Prométhée dans l'Olympe et réconcilie la terre et le ciel.

Origène. — La plupart de ces idées sont exprimées dans le récit de Moïse sous une forme plus simple, parce qu'elle est plus ancienne. On y trouve l'homme formé du limon de la terre, et la fatale curiosité d'une femme vouant le genre humain au travail et à la mort.

Noumènios. — Ne pourrais-tu pas Origène, nous expliquer toute cette fable du paradis, du serpent et de la pomme, car je sais qu'au lieu de t'arrêter à la lettre, comme la plupart des chrétiens, tu cherches dans la mythologie hébraïque un sens caché.

Origène. — La lettre tue, l'esprit vivifie ; que celui qui a des oreilles entende. Le jardin d'Éden, c'est l'état des âmes avant leur incarnation ; Ève et le fruit défendu, c'est la volupté ; le serpent, c'est l'attrait pernicieux du désir et des passions terrestres. L'âme, tombée par la naissance dans la prison du corps, est soumise à l'esclavage du péché et ne peut en être délivrée que par la vertu du Rédempteur mort sur la croix pour le salut du genre humain.

Chérémon. — L'affranchissement de l'âme par la douleur et le sacrifice a toujours été admis par les Grecs ; on ne dira pas, sans doute, que le Christ est plus ancien que Prométhée, Héraklès et Dionysos.

Valentin. — On peut du moins voir dans la religion des Grecs, comme dans celle des Juifs, une préparation à la vérité chrétienne. On peut regarder le Caucase comme une image du Calvaire et les travaux d'Héraklès comme une vague prophétie de la passion. Quant à la fable de

Dionysos, je la trouve fort obscure. Noumènios t'avait demandé l'explication de la mythologie du feu et de celle du vin ; tu nous as montré le sens de la première, nous voudrions comprendre également la seconde.

Chérémon. — La langue religieuse paraîtrait plus claire si l'on se souvenait davantage que toutes les parties de l'univers sont animées d'une vie divine. Là où les hommes de nos jours ne voient que des choses inertes, les anciens reconnaissaient des énergies vivantes, et ce sont ces puissances cachées qu'ils ont appelées les Dieux. La force active et vivifiante qui se révèle au printemps parmi les éclairs de l'orage, qui bouillonne dans la sève de la vigne et s'épanouit à l'automne en grappes dorées, nous la nommons Dionysos, c'est-à-dire, à mon avis, la liqueur divine. Bientôt la grappe est arrachée aux branches, ses nourrices, déchirée, foulée aux pieds, mais la sève ardente renaît sous une forme nouvelle dans la liqueur sacrée des libations : tel me paraît le sens des deux naissances du Dieu. Sa mort est pour nous une source de vie. Ce feu liquide réchauffe les membres engourdis et transporte l'esprit dans un monde enchanté. Répandu sur l'autel, il s'offre pour nous en sacrifice et porte aux Dieux les prières des hommes. Je sais qu'il y a d'autres manières d'expliquer ces fables, mais Porphyre, qui est initié aux orgies orphiques et aux mystères de Samothrace, pourrait en parler mieux que moi, sans dévoiler ce qui doit rester caché.

Porphyre. — Le sens des symboles est multiple, ô Chérémon ! Je reconnais avec toi que Dionysos est la libation divine qui se répand et se consume sur l'autel et devient le type du sacrifice. Mais cette flamme invisible, qui circule dans les veines des plantes et fermente dans le vin, a sa source dans le soleil, et comme son action est mystérieuse et cachée, on reconnaît une forme supérieure de Dionysos dans le soleil de l'hémisphère nocturne, qui éclaire les morts, et c'est pourquoi on l'appelle le chorège

des astres, le berger des blanches étoiles. Comme la chaleur et la vie qu'il répand dans la nature disparaissent en hiver pour renaître au printemps, il est le symbole de la résurrection des âmes. Elles aussi sont des lumières qui ne s'éteignent ici que pour renaître ailleurs. L'ivresse du désir les a fait descendre de la Voie lactée, à travers les sept sphères. Quand elles arrivent à celle de la lune, elles tombent dans la naissance et le devenir, car le monde sublunaire est soumis à la loi de croissance et de décroissance, comme la lune elle-même, qui tient la clef de la vie et préside, quoique vierge, aux enfantements et à l'éducation. Tant que l'âme reste enchaînée dans les liens du désir, elle ne peut s'élever au-dessus de la terre, mais si elle dompte le désir, elle peut l'enchaîner à son tour et lui emprunter ses ailes pour remonter vers le monde supérieur. La volupté l'en a fait descendre, la douleur l'y ramène. Dionysos lui tend la coupe de l'initiation où elle boit l'ivresse mystique de l'extase, et elle rentre purifiée au séjour de la lumière dans la sphère immobile des Dieux.

Tat. — La doctrine que tu viens d'exposer, Porphyre, est empruntée en grande partie à la religion égyptienne. Mes ancêtres ont appelé Osiris le soleil des régions inférieures, le juge et le roi des morts. Les Grecs ayant reconnu, dès le temps d'Hérodote, que Dionysos était le même Dieu qu'Osiris, ont attribué à l'un ce que les Egyptiens leur ont appris de l'autre. Les récits de Phéniciens sur la mort d'Adonis, sa descente aux enfers et sa résurrection, sont également des emprunts faits à l'Égypte, et les chrétiens me paraissent avoir puisé aux mêmes sources plusieurs des dogmes de leur philosophie, comme lorsqu'ils parlent de cette lumière qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont pu contenir. L'Égypte est la mère antique des religions ; les Grecs avouent que leurs plus anciens philosophes sont venus s'instruire chez nos prêtres. C'est d'eux que Pythagore a appris ce qu'il a enseigné sur la transmigration et l'épuration successive des âmes.

Il est difficile de croire que leur incarnation ait été volontaire. Comment auraient-elles été assez folles pour préférer cet esclavage au libre séjour de la lumière dans la grande république des Dieux ? Il est plus conforme à la raison de regarder la vie terrestre comme le châtiment d'une faute antérieure à la naissance. Si quelqu'un de vous lit les livres de Thoth, mon maître, que les Grecs appellent Hermès Trismégiste, il y trouvera le récit de cette punition. Après que les âmes eurent été formées de la portion la plus pure de la matière, l'Ouvrier leur en livra le résidu pour qu'elles formassent à leur tour le monde visible. Mais, fières de leur œuvre, elles s'écartèrent des limites qu'il leur avait fixées. Il les exila sur la terre et les enferma dans les corps, mettant pour seule condition à leur retour qu'elles ne s'attacheraient pas à leur prison. Les âmes, irritées de cet exil et ne pouvant rien contre les Dieux, se livrèrent à des guerres mutuelles ; la terre et les autres éléments furent souillés par le sang répandu et se plaignirent au Créateur, le priant d'envoyer une émanation de lui-même pour régénérer le monde. Il envoya Osiris, qui enseigna aux hommes la religion, la justice et la science, et, sa mission accomplie, devint le juge des morts. Tel est le récit fait par Isis à son fils Héros.

Valentin. — Pourquoi toutes les allégories par lesquelles on a cherché à expliquer l'existence du mal en attribuent-elles l'origine à la volonté perverse de l'homme, avant ou après sa naissance ? C'est confondre le mal avec le péché ?

Chérémon. — Ne crois-tu donc pas, Valentin, que ce soit en effet le plus grand des maux pour l'homme ? Quant à moi, je pense, comme tous les stoïciens, que c'est le seul mal véritable, car il n'y a, de mauvais pour un être que ce qui est contraire à sa nature.

Valentin. — Sans doute, mais le mal existe dans le monde en dehors de l'homme. La douleur et la mort sont contraires à la nature des animaux, puisqu'ils font tant

d’efforts pour y échapper. Les plantes mêmes cherchent à entretenir leur vie en buvant l’humidité par leurs racines, la lumière par leurs feuilles. Cependant tous les êtres terrestres sont corruptibles et mortels, et la vie ne s’entretient que par la destruction. Qui dira que cela est un bien ? Si l’on prétend que cela était nécessaire, on met la nécessité au-dessus de la force créatrice. Si l’on soutient que la matière, par son inertie, résiste aux intentions de l’Ouvrier, on suppose à l’Ouvrier bien peu de prudence, puisqu’il n’a pas connu d’avance la matière qu’il avait à employer. Si, au contraire, il la connaissait, il devait prévoir que son œuvre serait mauvaise, et il aurait mieux fait de rester dans son repos.

Origène. — De semblables paroles, Valentin, se répètent, je le sais, dans vos écoles de la Gnose, et elles suffisent pour faire accuser les chrétiens d’impiété.

Valentin. — Comment admettre qu’un même principe ait produit deux effets opposés, le bien et le mal, l’esprit et la matière ? Puisque le monde est mauvais, le Prince de ce monde ne peut être bon.

Tat. — La terre est le séjour du mal, Valentin, mais non pas le monde. Les corps célestes ne sont-ils pas incorruptibles et immortels ?

Valentin. — Au-dessus des sept planètes est la sphère des étoiles ; plus haut encore, dans le ciel intelligible, est le monde des idées pures, des types absolus, des lois éternelles. Voilà l’œuvre du Dieu souverain, elle est digne de sa sagesse et de sa puissance. Mais les vertus qui émanent de lui s’écartent de plus en plus de sa perfection, comme la lumière s’affaiblit à mesure qu’elle s’éloigne de sa source. Les Puissances démiurgiques, les Démons qui résident dans l’entre-ciel ont voulu imiter, en l’appliquant à la matière, l’ordre merveilleux du monde idéal. Mais le mal devait être le fruit de leur imprudence et de leur orgueil, car la matière est corruptible, et la mort seule pouvait sortir de cette pourriture. Aussi la vie terrestre n’est-elle

qu’une mort perpétuelle ; toutes les espèces vivantes sont condamnées à se dévorer les unes les autres. L’homme lui-même, quoique la Sagesse divine ait déposé en lui un rayon des lumières d’en haut, est soumis par sa chair à l’esclavage du péché, à la corruption et à la mort. Mais le Christ est venu combattre les Puissances du monde, sa victoire les précipitera dans l’abîme, la matière rentrera au néant dont elle n’aurait pas dû sortir, et les âmes purifiées monteront avec leur Sauveur vers le Père inconnu.

Origène. — Je t’avoue, Valentin, que toi et ceux de la communion de Basilide, et les autres gnostiques, qui se séparent de la grande assemblée, vous me paraissez moins des chrétiens que des disciples d’Héraclite, d’Empédocle ou de quelque autre philosophe grec.

Noumènios. — Est-ce donc un mal, Origène, de s’appuyer sur la sagesse de nos pères ?

Origène. — Cette sagesse, quand elle ne s’égare pas, est empruntée aux saints livres des Juifs. Tu l’as reconnu toi-même, Noumènios, puisque tu as dit que Platon n’était qu’un Moïse attique.

Noumènios. — Quand j’ai dit cela, je ne connaissais Moïse que par les livres de Philon. Depuis lors, j’ai lu la Genèse, et il m’a été impossible d’y trouver rien qui se rapporte au monde spirituel, à l’âme et à son immortalité. Vous avez reçu cette doctrine d’Homère et de la philosophie grecque, comme vous avez emprunté à nos Gigantomachies la fable de la chute des Anges, dont les livres juifs ne parlent pas. Tu as pu reconnaître par ce que nous ont dit Porphyre et Chérémon que la rédemption par la mort d’un Dieu n’est pas un dogme particulier aux chrétiens. Les Grecs eux-mêmes l’ont pris des Égyptiens, comme Tat nous l’a montré, et il importe peu de savoir si vous l’avez emprunté des uns ou des autres.

Origine. — Cela importerait peu en effet s’il y avait eu un emprunt. Mais quel rapport trouves-tu entre la passion du Christ et ces fables mystiques auxquelles vous-mêmes

n’attribuez qu’un sens physique ? Je ne puis être touché par les mésaventures du raisin foulé dans le pressoir, ni par la descente du soleil dans les signes inférieurs du zodiaque. Mais le Christ est un homme qui souffre et qui meurt, et sa passion est le résumé de toutes les douleurs humaines, angoisses de l’âme et tortures du corps, l’abandon de tous ses amis, le reniement de son apôtre, l’ingratitude du peuple, les lâches insultes des soldats, la dérision du manteau de pourpre et de la couronne d’épines, et les soufflets et les crachats, et le fouet au poteau des esclaves, et la croix portée dans la voie douloureuse, et le gibet dressé sous les yeux de sa mère, et les clous, et la lance, et l’éponge de fiel, et le supplice entre deux voleurs.

Chérémon. — Tu as raison, Origène, tout cela est grand et nouveau dans le monde, et si vous n’avez voulu que faire l’apothéose du juste mourant pour la vérité, qu’il soit accueilli parmi les Héros, mais à la condition qu’il n’ait été qu’un homme. Tu n’es pas touché par la mort du soleil, crois-tu que je puisse m’intéresser au supplice d’un Dieu revêtu de la forme humaine, qui sait parfaitement que sa mort n’est qu’une comédie et qu’il ressuscitera dans trois jours pour s’asseoir à la droite du Père ? L’homme peut donner sa vie en sacrifice, les Dieux ne le peuvent pas, et c’est en quoi l’homme est supérieur aux Dieux. Si notre âme est immortelle, eux seuls le savent, et ils nous ont caché ce mystère par respect pour les vertus humaines, qui perdraient tout leur mérite si elles attendaient une autre récompense que la paix divine du devoir accompli.

Noumènios. — Il me semble, Chérémon, que si les chrétiens regardaient le Christ comme un homme divinisé pour sa vertu, ils feraient ce que nous reprochons à Evhémère, qui a confondu les Dieux avec les Héros. Il est de l’essence du divin d’être éternel, mais il se manifeste dans le temps, et si un homme par sa doctrine et par sa vie a révélé un Dieu aux autres hommes, il en est vraiment l’incarnation. Quand les chrétiens nous disent que le Christ

est Dieu et homme à la fois, ils font l'apothéose de la vertu de l'homme, ils traduisent la morale stoïcienne dans la langue mythologique, qui est la langue naturelle des religions, et comme je ne connais rien de plus divin que le sacrifice de soi-même, le Christ a sa place dans mon Panthéon.

Porphyre. — N'espère pas, Noumènios, que cette concession satisfasse les chrétiens. Ils ne te regarderont comme un des leurs que si tu renies tous les autres Dieux.

Nonmènios. — Ce n'est pas une concession et je m'inquiète peu de satisfaire qui que ce soit. Je cherche la vérité et la prends partout où je la trouve. Je vois le divin dans la nature et j'adore, sous leurs révélations visibles, les lois multiples de l'univers. La loi morale est aussi une loi divine, et j'adore la conscience, le Dieu intérieur que chacun porte en soi. Comme la vertu de l'homme ne se manifeste que par la lutte contre les puissances cosmiques, il est naturel que les chrétiens renient les anciens Dieux ; la religion de l'âme doit réagir contre les religions du monde. Mais pour l'intelligence qui embrasse dans leur harmonie les révélations successives du divin, toutes les religions sont vraies, car chaque forme de l'idéal, chaque affirmation de la conscience du genre humain est un des rayons de l'éternelle vérité, une des faces du prisme universel.

Porphyre. — Nouménios, le soleil a disparu sous l'horizon. Homère nous dit que la dernière libation de chaque banquet doit être répandue sur l'autel en l'honneur d'Hermès.

Noumènios. — Reçois donc le vin de cette coupe, Dieu crépusculaire, dont la baguette d'or s'étend sur l'horizon du couchant, messager céleste qui porte aux Dieux les prières des hommes, aux hommes les bienfaits des Dieux. Parole divine, lien des intelligences, conduis toujours nos discours, afin que la diversité des croyances n'altère jamais l'amitié des cœurs. Divin conducteur des âmes, comme tu as amené à notre banquet les amis qui ont accompli avant

nous leur destinée terrestre, viens nous recevoir à l'heure de la délivrance et conduis-nous près d'eux au séjour de la lumière et de la paix.

III

Évolution religieuse.

Il y a dans chaque civilisation en particulier et dans l'humanité en général, des phases d'évolution qui représentent celles de la vie humaine individuelle. Cette homologie du tout et de la partie est la grande loi de l'histoire et répond à la loi du clivage en minéralogie. Aux pâles flambeaux de la tradition et de la légende, nous voyons des races puissantes grandir et disparaître. Ces races, étudiées isolément, ont eu leurs périodes de maturité et de vieillesse ; mais, comparées à celles qui les ont suivies, elles représentent l'enfance de l'humanité. Avec cette vitalité puissante, cette confiance infinie de l'enfance dans l'avenir, elles creusent les montagnes et taillent le granit en monuments éternels. Comme l'enfant aussi, étonné et inquiet de la faiblesse de l'homme devant la toute-puissante nature, qui l'étreint et l'écrase, l'antique Orient en adore les forces énergiques et sauvages, formes multiples d'une substance infinie, toujours immuable sous ses mille incarnations, tantôt bienfaisante, tantôt funeste ; le lion du désert et le mystérieux dragon ont des temples comme les astres impérissables qui versent d'en haut leur lumière sacrée et leurs occultes influences.

Cette vie si mobile et si régulière, inconsciente et sûre d'elle-même, le frappe de respect et d'épouvante : tantôt il veut se dégager des bras de cette nature absorbante et terrible, tantôt il se précipite tête baissée dans le tourbillon de la vie universelle. La grande prostituée de Babylone convie aux fêtes de Mylitta les peuples sensuels de la

Chaldée. Les forêts vierges de l'Inde sont jonchées de pâles anachorètes qui, fermant les yeux au rêve divin, cherchent l'immuable caché sous l'illusion mobile des apparences et s'y noient comme dans une mer, pour échapper au fardeau des métempsycoses. L'Égypte se couche le long de son fleuve, et dans ses temples de granit, où rugissent les monstres de l'Afrique, garde le silence du sphinx éternel. Les races belliqueuses de la haute Asie acceptent la vie comme un combat et entrent armées dans l'arène où luttent le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, l'attraction et la répulsion, l'Être et le néant ; solution de cette antinomie incessante d'où résulte la vie.

Cependant l'enfant grandit : déjà dans les forêts il a dompté les monstres, et dans le sentiment de sa force il puise la notion de son droit. Les théocraties pétrifiantes des races agenouillées ne prennent pas racine sur le sol béni de la Grèce : partout des législateurs au berceau des républiques. La fière jeunesse s'y fortifie par la lutte et par la conscience de sa dignité morale. Dans l'âpre Idumée, si Job se plaint de l'injustice d'Iahweh, le Dieu du désert lui répond : « . Où étais-tu quand je semai les étoiles ? » Cet argument n'eût pas suffi en-Grèce : l'homme y est si grand, qu'il traite les Dieux en égaux. Œdipe se déclare innocent devant eux de son crime involontaire, car il n'a pas violé sciemment les lois dont parle Antigone, ces lois primitives écrites dans la conscience humaine. Les Dieux mêmes y sont soumis, où plutôt ils sont eux-mêmes les lois de la nature et de l'esprit. Ils sont l'ordre et la proportion de l'univers, ces Dieux de l'harmonie incarnés dans le marbre, en vain blasphémés depuis par l'impiété des races barbares, et qui ont révélé au monde l'idée du droit dans la politique, l'idée du beau dans l'art ; Dieux indulgents, qu'on honore par le culte libre et facile de l'amour, comme il con ; vient aux Dieux de la beauté.

Hélas ! qu'il est court ce printemps bienheureux de l'humanité, cet âge toujours regrettable de l'adolescence

du monde ! Le lendemain du bonheur est d’une morne tristesse :

Surgit amari aliquid medio du fonte leporum.

Le jour vient où la jeunesse, couronnée de fleurs, préfère aux faciles plaisirs de l’inconstance les angoisses d’un exclusif et sombre amour. Nos forces se sont usées dans la lutte, il nous faut le repos, fût-ce dans l’esclavage ; et puis nos joies d’hier nous pèsent comme un remords, et le sang d’un Dieu suffirait à peine à laver nos souillures. Où est le rédempteur, le Dieu nouveau qui doit succéder à Zeus, d’après les vieux oracles ? Est-ce le Dieu des mystiques orgies, Dionysos, le libérateur, l’endormeur des soucis de l’âme ? Non : pour comprendre les souffrances humaines, il faut être homme et avoir souffert. Sera-ce le dompteur des monstres, celui qui enchaîne Cerbère et délivre Prométhée ? Hélas ! le serpent qui nous ronge est plus vivace que l’hydre de Lerne, et nos remords sont plus lancinants que les vautours du Caucase. Interrogeons l’Orient, qui depuis si longtemps incarne ses Dieux pour le salut du monde.

Alors s’ouvrent les sanctuaires de ; l’Asie, berceau des races divines, et la terre voit apparaître les sauveurs attendus, les vertus vivantes. C’est Kriçna, l’incarnation de Viçnu ; c’est Cakya Mouni, l’essénien de l’Inde, qui vit au désert et nivelle les castes ; c’est Jésus de Nazareth, le Bouddha juif, qui annonce la vie éternelle au seul peuple matérialiste de l’antiquité. Voilà vraiment des Dieux humains, puisqu’ils souffrent et meurent. Dans la Palestine ou dans la haute Asie, ils sont nés de vierges immaculées, car c’est la pureté de l’âme qui engendre l’idée divine.

Les mages invoquaient Mithras, le médiateur entre Ormuzd et Ahriman, celui qui doit concilier le dualisme éternel ; et, guidés par une de ces étoiles mystérieuses qu'adoraient leurs pères, ils arrivent devant une crèche, et présentent l'or, l'encens et la myrrhe au Dieu nouveau-né. Puis sa mère le conduit en Égypte, — Le reconnaissez-vous ? dit-elle aux prêtres. Depuis longtemps vous l'avez vu entre mes bras dans vos temples ; c'est de lui que je disais : Le fruit que je porte est le soleil. — Nous le reconnaissons aussi, disent les sages de la Grèce, c'est le Verbe de la sagesse incréée, cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, et qui était apparue sous la forme d'une vierge armée, sortie du front de Zeus, avant de s'incarner dans le sein d'une vierge juive. C'est bien lui qu'annonçait la prophétie de Virgile, écho des anciens oracles : nous reconnaissons la Vierge, et le nouveau-né qui descend des hauteurs du ciel pour ramener l'âge d'or. Voici le renouvellement du monde :

Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo.

Le serpent va mourir ; partout se montre l'agneau revêtu de la pourpre, partout germe l'amomum d'Assyrie, le pain céleste, Hom, le Dieu de l'antique Ariane, qui nourrissait tous les êtres aux agapes de la communion primitive.

Et le Dieu nouveau prend possession des temples, son royaume n'est pas de ce monde, il est roi du monde intérieur, et il révèle les mystères de l'âme, l'Éden de l'enfance, le serpent des passions humaines, et la rédemption sur le calvaire de la vie, et l'ascension dans le ciel mystique de la conscience. Mais la loi nouvelle est sévère : loi de devoir, de renoncement et de sacrifice. Le faible s'y soumet et souffre, le fort la brave et opprime. La

vie est condamnée, les saints vont s'enterrer aux solitudes, et les Dieux heureux, les Dieux de la jeunesse et de l'amour se changent en démons tentateurs. Nous demandions un Dieu humain, et déjà le médiateur est trop haut pour nos humbles prières ; qui les portera jusqu'à lui ? Ce sera sa Mère, l'idéal féminin des races chevaleresques du moyen âge, la divinité propice et lumineuse que nul n'invoque en vain. Et la mère du dernier Dieu règne dans le ciel de son fils, au fond du bleu mystique, couronnée de rayons et d'étoiles, les pieds sur le croissant de la lune, écrasant la tête du serpent.

Cependant les sacrifices humains que le monde avait oubliés se renouvellent pendant toute la période chrétienne. Est-ce le Dieu ennemi des prêtres et crucifié par eux qui courbe l'Occident sous le joug de la théocratie ? Il prêche la douceur et le pardon, et la terre, sous son règne, se couvre de cachots, de gibets et de bûchers. Il annonce la délivrance, et l'esclavage envahit le nouveau monde avec sa doctrine. Il ordonne l'humilité et le renoncement aux biens du monde, et les richesses de son Église, la vente publique des grâces célestes, sont le signal de la révolte. Non ce n'est pas le Dieu qu'il faut accuser, mais ses prêtres. Il y a dans les religions un élément divin, le symbole, et un élément diabolique, le sacerdoce. Aussitôt qu'Ormuzd eut créé la religion pour servir de sanction à la morale, Ahriman créa le prêtre pour remplacer la morale par des pratiques superstitieuses et corrompre la religion en l'exploitant à son profit.

Ainsi l'éternel dualisme de l'Asie se reproduit dans les étranges contradictions de l'histoire comme dans les luttes intérieures de l'Église. Nous le voyons reparaître aujourd'hui sous une autre forme, dans l'antagonisme de la religion et de la science, de la foi et de la raison. Les deux adversaires sont-ils vraiment irréconciliables ? Il serait bien dur d'être obligé de choisir, de sacrifier l'un à l'autre. Le culte reproché aux Manichéens, aux Albigeois, aux

Hussites, serait-il le dernier terme du triomphe de l'hérésie ? Quand nos défaillances appellent une révélation nouvelle, ce Paraclet promis à l'avenir, cet esprit de vérité et d'intelligence qui doit dévoiler les derniers mystères, serait-il donc l'archange révolté, le Titan cloué au Caucase, le serpent condamné dans l'Éden, qui fit cueillir à Eve le fruit de la Science et enseigna les arts et l'industrie à la race maudite de Caïn ?

Quelque nom qu'on lui donne, la science s'affirme aujourd' hui reine du monde. Elle abolit l'esclavage, ce que le christianisme n'avait pas osé. Elle fait du droit, base de la morale antique, le complément nécessaire du devoir, principe de la morale chrétienne. Elle promet d'affranchir l'esprit et de soumettre la nature, de nous ramener à l'intuition par le chemin de l'expérience, et de donner à la vérité conscience d'elle-même. Puisse-t-elle accomplir ses promesses ! l'avenir lui appartient. Mais n'escaladons pas le ciel dans nos espérances. Il est difficile de caractériser d'avance cette ère nouvelle qui sera l'âge viril de l'humanité, mais la foi dans l'avenir n'autorise pas à blasphémer le passé. La vieillesse et l'âge mûr sont-ils un progrès sur l'enfance et la jeunesse ? Chacun répondra selon son tempérament ; si les philosophes comprennent mieux la vérité sous une forme algébrique, les artistes aimeront mieux la recevoir sous l'enveloppe palpable du symbole.

La science moderne qui admet des molécules indivisibles, mais étendues, qui croit aux deux fluides électriques, qui personnifie le calorique, qui explique la vie minérale par l'affinité, comme si un mot expliquait un fait, sourit dédaigneusement des Grecs, qui rêvaient une Dryade dans chacun des chênes de Dodone, et une Océanide dans chaque flot de la mer ; pourtant les conceptions antiques renferment une notion plus juste de la vie universelle que toutes nos abstractions mortes, et ont de plus l'avantage de fournir des types à la peinture et à la statuaire. Là où nous

voyons des forces et des principes, les anciens voyaient des Dieux, nous appelons l'attraction ce qu'ils appelaient Aphrodite ; c'est une question de mots, et l'un n'est pas plus clair que l'autre. Selon la différence des formes données aux mêmes idées, on formule des lois physiques ou on crée des œuvres d'art. Il est permis d'être à la fois de l'avis de Newton et de l'avis de Phidias.

La vérité est aussi nécessaire à la vie de l'esprit que la lumière à la vie des êtres organisés : cessons donc de croire qu'elle date d'hier, et de proscrire les formes que le passé lui a données. Dans notre époque de réflexions et d'analyse, les idées paraissent plus clairement exprimées par des formules scientifiques que par des symboles, mais il n'en a pas toujours été ainsi, heureusement pour l'art. Si l'attraction universelle n'avait jamais été considérée comme une puissance active, une loi vivante, une personne divine, nous pourrions avoir les œuvres de Laplace, mais nous n'aurions pas la Vénus de Milo. Si l'abnégation et le sacrifice de soi-même n'avaient pas pris un corps dans le symbole de l'Homme-Dieu, si la pureté de l'âme, mère du sacrifice, ne s'était pas incarnée dans le symbole de la Vierge immaculée, nous pourrions avoir des traités de morale, les Pensées de Marc-Aurèle ou le Manuel d'Epictète, mais il n'y aurait pas eu d'art chrétien.

Nous avons passé au creuset toutes les fleurs du voile d'Isis, nous avons voulu épeler les oracles obscurs de ses sphynx, mais nous ne pouvons définir ni la matière, ni l'esprit, ni la substance, ni la cause, ni le temps, ni l'espace. La science, comme la foi, élabore des conceptions subjectives, sans jamais pénétrer l'essence des choses. Sa sphère est le présent ; elle se tait sur les origines des mondes, de la vie organisée, de l'homme et des langues humaines. Si les fables des races divines et des amours des anges sont d'obscurs hiéroglyphes, la génération spontanée et la transmutation des espèces sont de vagues hypothèses, et mystères pour mystères, les grandes traditions de

l’humanité valent bien les opinions écloses dans tel ou tel cerveau individuel. D’ailleurs les théories scientifiques sont encore plus mobiles que les dogmes religieux : les lois de la chimie varient tous les dix ans, comme les classifications de l’histoire naturelle. La Nature anarchique et multiforme se rit de nos systèmes, lits de Procuste de la vérité. En elle le centre est partout, et tout s’enchaîne sans hiérarchie.

La science débute par un acte de foi, puisqu’elle accepte les axiomes de la raison, comme la morale accepte les lois innées de la conscience, comme l’art accepte ces notions primitives de beauté qui n’ont jamais été définies par une langue humaine. Ces conceptions originelles, ces idées que chacun comprend et que nul n’explique, ces mots écrits en lumière dans le sanctuaire intérieur et que nul ne peut lire, ne sont-ils pas vos noms, ô Elohim ? Comme les faces d’un prisme, comme les rayons de la lumière blanche, la force, la loi et l’amour, se révèlent dans la science, dans l’art et dans la morale par le vrai, par le juste et par le beau, et ces révélations sont multiples comme la nature et comme l’esprit humain. L’idéal divin apparaît sous des formes appropriées au génie des peuples chez qui et par qui il se révèle.

L’étude consciencieuse du passé, qui est le meilleur côté de notre époque, la conduira, je l’espère, à la synthèse générale des dogmes et à la conciliation des contradictoires. Les races européennes en sont à leur période alexandrine. L’Orient ouvre de nouveau ses écluses. Le zend et le sanscrit évoquent devant nous de grandes civilisations éteintes, comme les débris fossiles nous aident à reconstituer des périodes géologiques. La part du passé est assez belle pour qu’il n’ait pas à envier à l’avenir cette compensation suprême d’amener sur la terre la réconciliation des races ennemies, et dans le monde idéal la grande paix des Dieux. La science admet plusieurs infinis, l’art reconnaît les caractères de la beauté dans Homère et dans Shakespeare, dans Rembrandt et dans

Phidias ; pourquoi la foi n'aurait-elle pas plusieurs types divins, régnant sans ombrage dans des cieux différents ?

Les idées pures, ces types qui vivent indistincts, latents, virtuels au sein de la Nuit primitive, mère des Dieux, ne peuvent se révéler qu'à la condition de s'incarner dans une forme qui les détermine, qui les limite. La forme unit la matière et l'esprit, elle est la parole qui donne un corps à la pensée, le médiateur entre le fini et l'infini. Aux époques mystérieuses de ces révélations premières, l'union est intime et complète ; les idées se présentent sous les expressions qui peuvent le mieux les rendre, les opérations de l'esprit se traduisent par des images palpables, les dogmes s'énoncent en symboles, les Dieux ont un corps. L'éloignement de notre époque pour tout ce qui ressemble à de la poésie nous empêche de chercher l'origine et le sens de certaines métaphores : pourquoi tous les peuples et tous les âges ont-ils représenté les Dieux sous forme d'essences lumineuses, pourquoi dans toutes les langues les mots d'esprit et d'âme sont-ils étymologiquement synonymes de souffle et de vapeur ? Avons-nous une définition assez nette de la matière et de l'esprit et l'un n'est pas plus clair que l'autre. Selon la différence instinct si universel ?

Tant que les dogmes vivent dans la croyance des peuples, les Dieux ont une vie propre, et en quelque sorte aussi personnelle que celle de l'homme, qui les conçoit à son image parce qu'il est fait à la leur :

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

Leurs attributs sont multiples comme nos facultés. Ainsi nous disions plus haut qu'Aphrodite est l'attraction, mais elle est aussi la fécondité, elle est aussi la beauté, etc. Zeus n'est pas seulement l'air vital qui nourrit tous les êtres,

ether sidera pascit, le Dieu dont les mille hymens se retrouvent dans les innombrables combinaisons de l'oxygène, le roi de la foudre, qui descend en rosée bienfaisante dans le sein de la terre féconde, conjugis in gremium lætæ descendit, il est aussi le principe de la vie comme l'indique son nom (Ζεύς, ζὰω), le vainqueur des Titans, c'est-à-dire le modérateur des forces premières, et, dans un sens plus exclusivement humain, il est le principe de la justice, base de toutes les sociétés, source de toutes les vertus morales.

Les fables sont vraies dans quelque sens qu'on les prenne ; comme les éléments chimiques subsistent, quoique latents et voilés, dans leurs combinaisons innombrables, ainsi les types vivent inaltérables dans chacune de leurs manifestations. C'est ainsi que, d'après le dogme catholique, Jésus-Christ est présent à la fois dans chaque hostie. Mais, selon le caractère des peuples, des époques, des individus, tel aspect des types divins prend plus de relief que tel autre. Le sens des fables paraît tantôt plus matériel, tantôt plus moral, car l'idéal ne varie pas seulement d'une race à l'autre, il se transforme selon la nature des intelligences individuelles. La foi naïve et spontanée des masses se contente du côté palpable et poétique des symboles. Pour les esprits plus réfléchis, il faut une doctrine plus métaphysique.

Aux fêtes d'Apis, le peuple adorait le symbole vivant du travail, l'animal bienfaisant et fort qui l'aide à féconder la terre. Pour les prêtres, Apis était le Nil, le soleil, le taureau équinoxial, et pour les initiés, dans le sanctuaire du Sarapéion, c'était le principe créateur. Quand le peuple d'Athènes allait en pèlerinage au temple des deux grandes Déesses d'Éleusis, les poètes lui racontaient l'enlèvement de Perséphoné par Hadès, la douleur de sa mère et le retour de Perséphoné à la lumière céleste. Cette légende suffisait au peuple, qui se retirait en remerciant la mère bienfaisante à laquelle il devait le blé nourricier de

l’homme. Elle suffisait aussi à Pràxitèle, qui, au lieu d’aller jusqu’au temple où se dévoilaient les mystères sacrés, s’arrêtait en route pour regarder Phryné se baignant dans la mer, et revenait sculpter une Aphrodite anadyomène. Mais il y avait alors comme aujourd’ hui des esprits plus curieux de science que d’art. L’hiérophante leur expliquait que Perséphatta, fille de Zeus et de Déméter, était la végétation, fille de la terre et de l’air, enfermée pendant l’hiver dans les royaumes souterrains d’Aïdès, et renaissant au printemps pour charmer le ciel et consoler la terre.

Il y avait aussi des esprits inquiets de la destinée de l’homme. Perséphoné leur apparaissait comme la nocturne Hécate, reine des ombres, et leur révélait les mystères de la vie et de la mort, la transmigration et l’épuration successive des âmes. C’était la grande initiation : on s’y préparait par une vie pure, par la continence et par le jeûne. Au jour de leur toute-puissance, les Césars romains n’osaient braver les anathèmes des prêtres d’Éleusis contre les profanes. Néron, dans son voyage en Grèce, n’approcha pas d’Athènes. Ce souvenir aurait dû suffire pour réfuter les calomnies débitées depuis sur l’immoralité du paganisme.

Cependant les races vieillissent ; alors l’esprit se sépare du corps, les mots se dédoublent, l’idée, pour se dégager, rejette l’image, la science brise l’urne du symbole où s’abreuvaient les peuples jeunes et forts. En quittant leur enveloppe, les vérités d’intuition arrivent à la conscience d’elles-mêmes. Est-ce une mort, est-ce une résurrection ? Quand l’herméneutique stoïcienne découvrait un système de physique dans l’hellénisme, qui était vivant à cette époque, on lui objectait que les prières dans les temples s’adressaient, non à des symboles, mais à des réalités, et la même objection m’a été faite quand j’ai expliqué la mythologie chrétienne. On hésite à appliquer à une religion vivante l’exégèse et l’analyse qu’on emploie sans scrupule pour une religion morte ; ce n’est plus de l’anatomie, c’est

de la vivisection, et on craint d’entendre des plaintes, comme une voix d’Hamadryade s’exhalant du chêne dont on soulève l’écorce. Rassurons-nous, ce n’est pas blasphémer les Dieux que de les élever dans la sphère idéale au-dessus des formes fugitives, des incarnations passagères de leur éternelle pensée.

Les Dieux sont, l’homme devient. La langue française ne peut rendre cette distinction contenue dans le mot γένεσις qui exprime l’idée d’une perpétuelle naissance, mais la nature nous offre dans les corps simples, dans les formes primordiales, le type de l’existence, dans l’animal et dans la plante celui de la vie. Les principes élémentaires sont inaltérables et incorruptibles, toujours identiques à travers leurs apparences multiples. Ils se prêtent sans se donner et entretiennent toute vie sans vivre eux-mêmes : aussi ne peuvent-ils pas mourir. Les individus vivants, au contraire, ne sont pas identiques à eux-mêmes deux instants de suite ; le temps les altère et les transforme : sans la continuité des métamorphoses, on ne reconnaîtrait pas l’enfant dans le vieillard. Qu’étions-nous hier, que serons-nous demain ? Mais les forces divines qui vivaient avant nous renaîtront après nous dans d’autres organes ; les idées qui se révèlent aujourd’ hui en nous écloront demain dans d’autres intelligences, comme ce flambeau qu’on se passait de main en main dans les mystères.

Ainsi chaque hiver la terre prend le deuil du soleil ; mais tant que les sphères amoureuses poursuivront dans l’éther leur ellipses divines, tant que la terre épanouira ses feuilles et ses fleurs aux baisers du printemps, tous les êtres chanteront en chœur la résurrection d’Adonis et le retour de l’agneau équinoxial. Si l’art doit disparaître du monde, comme au temps où les Dieux de la Grèce furent chassés de leurs temples, ils vivront cependant d’une éternelle jeunesse tant que la beauté sera désirable, et qu’on n’aura pas arraché l’amour du cœur de l’homme. Et le Dieu crucifié du moyen âge fût-il calomnié par les prêtres,

bafoué par le peuple, abandonné par ses amis et renié par son apôtre, aura toujours un autel dans les âmes épurées par la douleur et sanctifiées par le sacrifice. Car les Dieux ne peuvent mourir, et, quand on croit avoir scellé la pierre de leur sépulcre, ils ressuscitent dans leur gloire, et l'humanité se prosterne et adore, comme aux jours où, devant cette éblouissante lumière du seizième siècle, elle a salué la renaissance des anciens Dieux.

Le réel étant le miroir de l'idéal, les sociétés s'ordonnent selon la manière dont elles conçoivent d'ordre de l'univers, et les formes politiques répondent aux conceptions religieuses : au monothéisme la monarchie, au panthéisme le régime des castes, au polythéisme la république. Les Juifs et les Musulmans, qui admettent le monothéisme dans toute sa ridigité, n'ont jamais eu d'autre idéal politique que la monarchie. Et il n'y a place ni pour le droit ni pour le privilège ; l'État c'est l'unité dans la servitude ; la loi est une révélation d'en haut, la morale sociale une soumission sans réserve aux ordres du roi, du calife, du sultan, représentant de la puissance divine. Le panthéisme conçoit l'unité sous une forme hiérarchique. Il considère le monde comme un être unique, dont les manifestations, que nous nommons les êtres finis, n'ont pas d'existence propre, et partant aucun droit individuel. Dans la société comme dans l'univers, l'ordre résulte de la division hiérarchique des fonctions. C'est le système des castes, appliqué autrefois en Égypte et qui subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde.

Le polythéisme considère le monde comme une fédération de forces distinctes et de lois multiples. Sa théologie est fondée sur la pluralité des causes, sa morale sur le droit et le libre arbitre. Entre les lois divines dont l'accord produit l'harmonie universelle, l'homme a sa loi propre, révélée par sa conscience, le Dieu que chacun porte en soi. La république est l'expression sociale des droits naturels ; la loi n'émane pas d'une autorité supérieure, c'est un contrat mutuel, un accord des

volontés, une règle que chacun impose à lui-même et aux autres, et comme elle a été librement consentie, elle est obligatoire pour la conscience. Nulle part les principes d'égalité et de liberté n'ont reçu une plus complète application, nulle part la réalité n'a été si près de l'idéal que dans cette glorieuse démocratie d'Athènes, qui avait dressé au sommet de son Acropole la statue de l'invincible Raison, née toute armée du large front de Zeus, dans la splendeur de l'éclair.

La concordance entre les formes politiques et les croyances religieuses est frappante dans les sociétés chrétiennes. Chaque siècle, chaque pays applique les mêmes solutions au problème politique et au problème religieux. La diversité de ces solutions s'explique par la complexité du dogme chrétien. Le côté unitaire de ce dogme devait prévaloir d'abord par une réaction naturelle contre le polythéisme vaincu, et sur le sol où avaient fleuri les républiques, l'Empire byzantin fut le type des monarchies absolues. En Occident, au morcellement féodal et à l'autonomie imparfaite des communes, répond le culte des saints, un polythéisme saupoudré d'unité et réglementé par la théocratie. Ces religions locales disparaissent quand les communes et les provinces sont absorbées dans l'unité des grandes monarchies. Le roi dit : « l'État, c'est moi », le prêtre dit : « Dieu seul est grand, mes frères », et la philosophie cartésienne subordonne à l'arbitraire divin les axiomes de la raison. A la réforme protestante, qui revendique le libre examen des textes sacrés, répond, en politique, le système parlementaire ; l'unité du monde est représentée par un Dieu presque abstrait, gouvernant au moyen d'une charte octroyée, et assez semblable à un roi constitutionnel ou au président d'une république moderne. En France, le déisme, qui était la croyance de la plupart des philosophes au dernier siècle, a essayé de devenir une religion : le culte de l'Être suprême répond à la dictature de Robespierre, préface du despotisme impérial.

Le bouddhisme se rapproche du christianisme par sa morale ascétique et par son apothéose de l'humanité, mais s'en éloigne absolument par le dogme, puisqu'il offre le spectacle singulier d'une religion athée. L'histoire intérieure des sociétés bouddhiques n'est guère connue, mais ce qu'on en sait suffit pour démontrer que des croyances négatives peuvent s'accommoder du despotisme et de la théocratie. Le clergé bouddhique se recrute par l'initiation individuelle comme le clergé chrétien. En étendant ce système à toutes les fonctions publiques, la Chine a réalisé ce rêve des classes lettrées, une aristocratie de l'intelligence, le gouvernement académique et universitaire des mandarins, et bien au-dessous, à une distance respectueuse de cette église philosophique, un peuple soumis et docile, obéissant avec une régularité ponctuelle à une élite de fonctionnaires instruits. De là un mélange d'enfantillage et de décrépitude qui fait ressembler la Chine à une école de bambins conduits par des vieillards. Les savants espèrent que ce sera le gouvernement de l'avenir. C'est assez vraisemblable, mais ce n'est pas à souhaiter. Le joug des philosophes ne sera pas moins lourd que celui des prêtres, et la civilisation ne gagnera rien au changement. Il n'y aura ni liberté pour la pensée, ni aucun progrès possible : les idées de la veille fermeront toujours la porte aux idées du lendemain.

Quand on suit les transformations des dogmes à travers le temps, on les voit coïncider avec les révolutions dans la vie des peuples. Puis, le passé rebondit, le présent se recueille, l'avenir s'élabore ; alternatives d'énergie et d'affaissement, pulsations inégales du sang dans le cœur des races malades. C'est le temps des compromis et des trêves, la protestation après les crises : périodes fiévreuses et malsaines. Alors, que ceux pour qui la vie réelle est mauvaise se retirent au désert, et dans leur solitude intérieure, conservent un autel à leurs cultes proscrits.

Y a-t-il une renaissance pour les religions mortes ? L'enveloppe extérieure des idées divines, la forme sous laquelle elles se sont révélées au monde, elles ne la reprennent plus quand elles l'ont quittée ; mais ne peuvent-elles, après de longues éclipses, reparaître sous une forme nouvelle ? Si le principe de la pluralité des causes pouvait se réveiller dans la pensée des hommes, ce ne serait pas avec le caractère poétique et plastique que lui avait donné la Grèce, mais il trouverait une expression scientifique en harmonie avec les besoins intellectuels des peuples modernes. La physique substituerait l'indépendance des forces à l'inertie de la matière ; elle remplacerait ses systèmes mécaniques par des conceptions biologiques. Au lieu d'assimiler les œuvres divines aux œuvres humaines et d'y voir des machines à ressorts mues par une impulsion extérieure, elle y verrait des manifestations vivantes d'activités spontanées. Cette notion républicaine du monde réagirait sur la morale sociale qui chercherait la source du droit dans la nature intime et les relations normales des êtres et non dans une autorité supérieure. Pour les sociétés humaines comme pour l'univers, l'ordre sortirait de l'autonomie des forces et de l'équilibre des lois.

Mais qu'importe aux principes éternels que l'humanité les connaisse ou les ignore ? Ils vivent dans leur sphère immobile sans s'inquiéter des croyances changeantes. Laissons l'avenir sur les genoux des Dieux, et puisque le présent seul nous appartient, contentons-nous de rendre. une justice impartiale à toutes les formes de la pensée humaine. C'est bien assez peu d'être un homme, sans se condamner à n'être que de son pays et de son temps. Les époques stériles, qui ne peuvent plus donner à l'idéal une forme nouvelle, peuvent du moins comparer celles sous lesquelles il s'est révélé au passé. La-vieillesse du monde serait trop triste, s'il ne restait aux races fatiguées la consolation suprême du souvenir. Quand le présent n'a plus

d’espérance, l’avenir plus de promesses, la société des morts vaut mieux que celle des vivants.

V

SYMBOLIQUE DES RELIGIONS

I

Mythologie chrétienne.

La clef de voûte de la mythologie chrétienne est le symbole de la chute et de la rédemption. Le christianisme a greffé ce symbole sur la fable juive du paradis du serpent et de la pomme, qu'il s'est appropriée en lui donnant une portée morale. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde ; c'est donc dans le monde intérieur, dans l'évolution de la conscience humaine qu'il faut chercher l'explication des symboles chrétiens. On peut appliquer à la fable du paradis perdu, comme à toutes les autres fables religieuses, le mot du philosophe Salluste : « Cela n'est jamais arrivé, mais c'est éternellement vrai ». Le drame de l'Éden se déroule tous les jours sous nos yeux. L'enfant, dont la conscience n'est pas éveillée, est dans le paradis, dans les limbes de la vie morale. Il ne connaît pas sa faiblesse, et, comme les animaux, il ignore qu'il est nu. Il est innocent comme eux, il n'a pas à lutter, car il ne sait pas distinguer le bien du mal. Cette science il ne peut l'acquérir que par sa première faute, et cette première faute ne peut être qu'une désobéissance. « Pourquoi te caches-tu ? Aurais-tu mangé de ce fruit dont je t'avais défendu de manger ? » L'enfant comprend qu'il a mal fait, il sait distinguer le bien du mal. C'est une chute, car il était innocent et il ne l'est plus, mais, sans la chute, il n'y aurait pas de rédemption.

Qu’il est loin ce paradis de virginité pleurée, où il n’y avait pas de remords ! Maintenant, voilà l’homme condamné au travail, au dur travail sur soi-même, à la perpétuelle nécessité de choisir entre la passion et le devoir. Deux routes s’ouvrent devant lui, l’une mène au salut, l’autre à la perdition, l’une au ciel, l’autre à l’enfer : pourquoi repousserions-nous ces expressions mythologiques qui rendent si clairement la pensée ? Le ciel c’est la perfection morale : on voit Dieu face à face, puisque Dieu c’est le bien absolu. L’enfer, c’est la corruption définitive : à force de choisir le mal, on perd jusqu’ à la notion du bien ; c’est ce que la langue mystique appelle haïr Dieu. En se faisant de l’accomplissement du devoir une telle habitude qu’on devienne incapable d’une - infamie ou d’une lâcheté, on sera au-dessus de la tentation. Si nous arrivions à cette sécurité dans le bien qui nous mettrait à l’abri de la moindre faute, nous serions rachetés de l’esclavage du péché, de l’empire de la mort, car le péché est la mort de l’âme.

Comment arriver à cette rédemption ? Par la lutte incessante contre nos passions égoïstes, par le sacrifice de soi-même au bonheur d’autrui. Cette abnégation sans réserve unit l’homme au bien absolu, que la mythologie chrétienne appelle Dieu. Aimer Dieu par-dessus toute chose, c’est subordonner toutes ses actions à la loi morale qui se révèle dans la conscience. Le type idéal de cette vertu suprême est l’Homme-Dieu qui s’immole pour ses frères : c’est la plus haute expression du divin dans l’humanité. Elle s’adore elle-même, non plus, comme aux temps héroïques, dans sa force et dans sa beauté, mais dans ses douleurs, ses humiliations et sa mort. L’Homme-Dieu n’est plus un dompteur de monstres, c’est l’éternel révolté contre les iniquités sociales, l’ami des pauvres, l’ennemi des riches et des prêtres, crucifié pour le salut du monde. L’apothéose de l’homme arrive ici à son dernier terme et s’affirme avec une singulière énergie par les

détails profondément humains de l'agonie du rédempteur. Ce symbole moral, le serpent des passions, la chute par la connaissance du mal, la rédemption par le sacrifice et l'ascension dans le ciel bleu de la conscience, ce symbole si simple et si grand peut être accepté par un libre penseur. Je m'inquiète peu de savoir si mon explication satisfait telle ou telle Église ; aujourd' hui comme dans l'antiquité, le sacerdoce est chargé de conserver les traditions, et non de les expliquer ; il n'est pas obligé de les comprendre ; son rôle se borne à nous les transmettre fidèlement ; pour en pénétrer le sens, nous avons la lumière qui éclaire tout homme en ce monde.

A la fable édénique, telle que l'ont comprise les chrétiens, se rattache l'idée d'une solidarité à travers le temps entre tous les membres de la race humaine. La désobéissance des Protoplastes est considérée comme ayant imprimé à leurs descendants une tache qui ne peut être lavée que dans le sang expiatoire. Pour les Démons d'Empédocle, pour les âmes d'Hermès Trismégiste, l'incarnation est le châtiment d'une faute commise dans une existence antérieure ; dans la fable édénique, la tache originelle, c'est-à-dire l'hérédité du vice, n'est pas la punition d'une faute antérieure à la naissance, mais une conséquence de la naissance elle-même. La conception est une souillure dont une seule créature est exempte, la mère du Sauveur ; elle est seule immaculée.

L'atavisme et l'hérédité sont des faits physiologiques, mais il y a aussi dans le monde moral une loi d'équilibre et de solidarité. Il faut que tout crime soit puni, que toute dette soit payée. Les iniquités sociales sont collectives, chacun de ceux qui en profitent doit avoir sa part d'expiation ; mais s'il y a une solidarité dans le mal, pourquoi n'y en aurait-il pas une aussi dans le bien ? Dans ce monde mauvais il y a des âmes sans souillures, des justes qui n'ont rien à épier, pas une Erinnys qui les accuse. Ils sont bien rares, mais il y en a, j'en ai-connu. Eh bien il

faut qu'ils souffrent pour les autres, puisqu'il s sont plus forts. Ils porteront le poids des péchés de leurs frères ; ainsi l'équilibre sera rétabli, l'éternelle-Justice sera satisfaite. C'est le symbole chrétien de la Rédemption, qui se rattache à nos plus anciennes traditions mythologiques : Sôma chez les Aryas de l'Inde, Dionysos chez les Grecs, représentaient l'idée d'un Dieu qui s'offre en holocauste pour le salut des hommes. Le dernier né des races divines, l'Homme-Dieu, précise le caractère moral de ce sacrifice expiatoire. Il est l'agneau sans tache qui lave dans son sang les souillures du monde ; par ses souffrances et par sa mort, il rachète le genre humain de la damnation éternelle.

Entre les deux pôles de la vie morale, le salut et la damnation, ou, comme dit la mythologie chrétienne, le ciel et l'enfer, il y a place pour le repentir et l'expiation de l'âme par le châtiment. C'est le châtiment qui réveille les consciences endormies, le coupable y a droit, car ayant la raison pour l'éclairer, il est susceptible d'amélioration. La peine éclaire et purifie, et c'est pour cela que les Grecs nommaient les Déesses du remords et du châtiment les Bienveillantes. Dans le dualisme iranien, il y a pour les plus grands crimes une amnistie finale : le mauvais principe lui-même, Ahriman, se repentira et sera pardonné à la fin des temps. Sans généraliser ainsi la clémence et sans admettre le pardon des Diables, qui ne sont que la personnification des vices, le christianisme laisse à l'âme coupable un espoir d'amnistie dans la doctrine du purgatoire sans toutefois abandonner l'éternité de l'enfer. La conscience publique a souvent protesté contre le dogme implacable des peines éternelles, peut-être saisirait-on mieux cette théorie de l'irréparable si on la dépouillait de sa forme mythologique pour lui en donner une autre mieux appropriée aux habitudes de l'esprit moderne. Essayons !

Un homme a commis un crime cette nuit, sous le regard des étoiles. Elles sont si loin qu'elles ne l'ont pas vu encore ; mais dans un siècle, dans deux siècles, dans trois

siècles, leurs rayons, échelonnés dans l'infini du ciel, éclaireront le meurtre. Ce qui est passé sera toujours-présent quelque part ; s'il y a là-haut, n'importe où, dans une planète inconnue, un œil ouvert, un télescope braqué (et pourquoi pas ?), il y aura là une voix, qui sera la voix de la conscience éternelle, et qui dira : « Oh ! l'assassin ! » A toute heure, à jamais, l'écho de cette voix sera répercuté dans l'espace. Il y a des astres dont la lumière met trois mille ans à nous parvenir : pour eux, l'heure du crime sera dans trois mille ans l'heure présente. Le meurtrier s'est corrigé, il est devenu un saint ; mais quand ces juges lointains donneront leurs suffrages, il ne sera pour eux qu'un meurtrier.

Le sang répandu ne rentre pas dans les veines et aucun Dieu ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Toute action coupable, injustice, violence, lâcheté ou trahison, une femme séduite, un enfant abandonné, un mauvais conseil, un mauvais exemple, entraîne, dans la voie du mal des âmes qui, sans cela, auraient pu tourner au bien. Elles en corrompront d'autres à leur tour, et indéfiniment se prolongera la chaîne maudite : malheur donc au premier anneau ! Si le criminel se repent, sa conversion s'étendra-t-elle à tous ceux qu'il a perdus ? Que leur répondra-t-il, quand ils l'accuseront devant l'inflexible Justice ? Contre les arrêts de la loi morale, il n'y a pas de prescription : æterna auctoritas esto, comme dit la loi des Douze Tables, la revendication est éternelle.

II

Le Verbe.

Symbolique chrétienne.

Toute révolution, qu'elle soit violente ou mystique, qu'elle attaque par l'épée ou par la parole l'ordre de choses établi, inspirera toujours la même terreur aux privilégiés. Le sacerdoce formait chez les Juifs la plus haute classe de la société. Les prédications messianiques' troublaient sa quiétude, car, en réveillant le patriotisme du peuple, elles pouvaient exciter la colère des Romains. Les prêtres implorèrent contre Jésus de Nazareth l'appui du bras séculier qu'ils avaient imploré jadis contre Judas Macchabée. Le procès de Jésus, comme celui de Socrate, fut un procès de tendance : la religion servit de prétexte à une accusation politique. S'il est juste de reprocher à la démocratie la mort de Socrate, il faut reconnaître que la mort de Jésus fut le crime des classes dirigeantes.

Il courait de mauvais bruits sur cet agitateur, dont on ne connaissait pas les moyens d'existence, et qui traînait toujours après lui des troupes de mendiants et de gens sans aveu. « Que leur prêche-t-il pour avoir tant de succès, disaient les honnêtes gens ? ce n'est certainement pas. le respect de l'ordre et de la propriété. On lui attribue des paroles inquiétantes : « Un câble entrera plus facilement dans le trou d'une aiguille qu'un riche dans le royaume de Dieu ». Il prétend qu'on ne peut être sauvé qu'en donnant tout son bien aux pauvres, que les riches iront dans le feu éternel et les pauvres dans le sein d'Abraham. C'est avec ces discours incendiaires que les fauteurs de désordre excitent les foules ignorantes au meurtre et au pillage. Ils en veulent à la société parce qu'ils n'ont pas su s'y faire une position, et ils tâchent de tout bouleverser pour pêcher en eau trouble. Certes, les honnêtes gens ne sont pas hostiles à la liberté de la parole, mais cette liberté ne doit pas aller jusqu'à la licence. Si on ne la contient pas dans de justes limites, il n'y a plus de société possible. Personne ne pourra dormir tranquille, si les déclassés, qui trouvent

qu’on méconnaît leur mérite, ont le droit de lever l’étendard de la révolte, de se poser en redresseurs de torts, en déblatérant contre les gens respectables et en soulevant les plus mauvaises passions. Une bonne administration doit encourager le travail, qui fait la richesse de l’Etat ; et comment le peuple continuera-t-il à travailler si un charlatan lui parle des lis des champs, qui ne tissent ni ne filent, et qui sont mieux vêtus que Salomon ? Il ne nous permet pas même de faire arrêter les voleurs : si on me prend ma tunique, il veut que j’abandonne encore mon manteau.

Ponce-Pilate était continuellement obsédé par des personnages prépondérants qui lui parlaient du péril social et essayaient de lui faire partager leur effroi. « Quand l’ordre public est menacé, disaient-ils, on doit s’assurer de la personne des meneurs : il vaut mieux prévenir une émeute que d’avoir à la réprimer. Un théoricien de l’anarchie est plus dangereux et plus coupable que les brutes qui se laissent entraîner par ses déclamations. Au moyen de quelques phrases à effet sur l’inégalité des conditions, un intrigant devient bien vite l’idole de la foule : « Si cet homme-là était au pouvoir, disent les misérables, tout le monde serait heureux ! » Les gens qui ont tout à gagner à un bouleversement et rien à y perdre, se pressent sur les pas de ce Jésus et n’attendent qu’un signal de lui pour se ruer sur les propriétés. Il s’est fait le chef du parti du désordre, et l’incroyable tolérance des pouvoirs publics ne sert qu’à encourager son audace. Dernièrement, il a chassé les marchands du temple, sans que l’autorité ait rien fait pour protéger la liberté du commerce. Aussi, son ambition n’a plus de bornes. A l’occasion des fêtes de Pâques, il est entré dans la ville comme un triomphateur, acclamé par la populace, qui criait : « Vive le fils de David ! » Il se croit déjà le roi des Juifs, ses affiliés le font passer pour le Messie, on finira par en faire un Dieu. Il faut pourtant bien que les honnêtes gens se défendent, et le

premier devoir du gouvernement est de garantir leur sécurité contre les coupables menées des brouillons et des factieux. »

Il répugnait à Pilate de faire mourir un innocent pour satisfaire les haines de prêtres. En somme, les ennemis de Jésus ne trouvaient à lui reprocher que des intempérances de langage : il n'y avait pas là de quoi tuer un homme. Mais on fit comprendre à Pilate que son indulgence compromettrait sa position officielle : « Si tu ne vois pas le danger de ces prédications subversives, c'est que tu n'es pas l'ami de César ». Pilate se lava les mains et céda pour conserver sa place. Sa lâcheté ne lui laissa pas beaucoup de remords. « Le maintien de l'ordre est à ce prix, se disait-il. Un gouvernement habile doit tenir compte de l'opinion publique et se rendre à l'avis des hommes éclairés. Caïphe, qui a le sens pratique, a très bien posé la question : il y a tout avantage à sacrifier un individu pour sauver la société. Après tout, cet homme-là excitait à la haine et au mépris des gens les plus honorables. Si je lui faisais grâce, j'aurais l'air de céder à ma femme ; elle m'ennuie avec ses rêves, sa superstition et sa sensiblerie. Et puis cela m'est égal, je m'en suis lavé les mains ; avec un ennemi de la société, on n'est pas obligé d'être juste. »

Jésus fut livré aux prêtres qui le mirent en croix. Le gouvernement avait fourni des troupes pour contenir le peuple pendant le supplice, mais l'élargissement de Barabbas un homme d'action, avait suffi pour calmer le peuple. Il ne bougea pas et laissa tuer son ami. Cet événement, qui partage en deux l'histoire du monde, passa inaperçu des contemporains. Les prêtres, ayant reçu Jésus des mains de Pilate, ne le lâchèrent plus ; ils peuvent dormir tranquilles, leur victime leur appartient à jamais : ils en ont fait leur propriété. Ils battent monnaie avec sa doctrine, ils vivent de sa mort. Chaque jour, le prêtre tient l'hostie dans ses mains, et renouvelle sur l'autel le sacrifice du Calvaire. L'histoire de l'Eglise est le commentaire

sinistre de cette divine tragédie. Du ciel mystique où il réside, le Dieu de la libre parole et des revendications égalitaires a vu chaque jour, pendant dix-huit cents ans, sa croix servir de drapeau à la plus violente oppression qui ait jamais pesé sur sa pensée.

D'après le dogme catholique, Jésus-Christ est présent à la fois dans chacune des hosties. Ce grand symbole de l'Eucharistie est profondément vrai, d'une vérité mystique et inconsciente, comme tous les symboles religieux. Le christianisme est l'apothéose des vertus humaines : l'Homme-Dieu, type du sacrifice de soi-même pour le salut du monde, se révèle éternellement dans toutes ses incarnations, dans tous les martyrs de la libre parole, qui réclament, au nom de la fraternité universelle, les droits imprescriptibles des faibles et des humbles, des déshérités et des pauvres, de toutes les victimes du désordre social. Depuis que le christianisme est devenu la religion de l'Europe, le drame de Golgotha, la Rédemption par la douleur, a eu d'innombrables répétitions sur le sanglant théâtre de l'histoire : les persécutions des hérétiques et des infidèles, les bûchers de Jean Huss et de, Jérôme de Prague, de Vanini et d'Etienne Dollet, de Savonarole et de Giordano Bruno, le massacre des Albigeois et des Vaudois, les autodafés, les prisons du Saint-Office, la nuit de la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes. Toutes ces victimes de l'Église rayonnent dans la gloire du ciel chrétien. Ainsi le Christ est présent dans toutes les hosties.

L'hérésie a emboîté le pas à l'Église, et le bûcher de Michel Servet a répondu aux bûchers de l'Inquisition. Le pouvoir politique a mis ses soldats, ses juges et ses bourreaux au service des haines sacerdotales ; les rois d'Espagne ont présidé aux sacrifices humains ; les dragonnades de Louis XIV ont renouvelé les lâches insultes des soldats bafouant le Sauveur dans le prétoire de Pilate, et toujours, entre les bourreaux et les victimes, le peuple assistait, indifférent et inerte, au spectacle des tortures et à

l’agonie de ceux qui mouraient pour lui. La Révolution n’a pas voulu rester en arrière de l’ancien régime. Elle qui proclamait les Droits de l’homme et l’affranchissement de la pensée, elle a eu ses procès de tendance avec la parodie de la justice pour frapper la libre parole ; elle a eu la loi des suspects et les échafauds de la Terreur. Avant d’y monter pour avoir prêché la clémence, Camille Desmoulins avait le droit d’évoquer, devant le tribunal révolutionnaire, le souvenir du sans-culotte Jésus.

Il faut que le Calvaire soit éternel, puisque les Dieux sont en dehors du temps. Le Calvaire s’appelle aujourd’ hui Cayenne et Nouméa, et comme le Christ fut crucifié entre deux voleurs, il faut que les prédicateurs populaires et les journalistes intransigeants, qui répandent, par la parole, l’évangile des revendications sociales, soient confondus, sur les pontons et dans les bagnes, avec les brigands et les assassins. Et il en sera ainsi jusqu’à la fin des temps, car le Christ est immortel, comme tous les Dieux, et il a annoncé que son règne ne devait pas finir. Il faut que cette parole s’accomplisse, et que le juste soit immolé pour ses frères dans les siècles des siècles. Éternellement la pensée libre sera proscrite, éternellement les apôtres de la jutice fraternelle, des utopies égalitaires et des palingénésies rêvées seront insultés, fouettés et couronnés d’épines, comme leur divin modèle, crucifié dans chacun d’eux, le Verbe rédempteur, la Parole créatrice, la Raison éternelle, qui éclaire tout homme en ce monde, et qui est la vérité, la lumière et la vie.

III

Apothéose du Féminin.

Parmi les causes qui ont aidé à la transformation des croyances et des mœurs du monde occidental, une des plus

importantes, quoiqu'on l'ait peu remarquée, a été l'action continue des femmes. Ne pouvant tourner leur activité vers la politique, les femmes se rejetaient sur la religion. Leur nature nerveuse les entraînait surtout vers les cultes mystiques, où la mort et la résurrection d'un Dieu étaient célébrées par des alternatives de douleur bruyante et de joie passionnée. Pendant plusieurs siècles, les femmes avaient préparé l'avènement du christianisme, elles prirent une part active à sa propagation. Elles suivaient le Christ au désert, suspendues à sa grave parole, car il n'avait pas voulu condamner la femme adultère, et il pardonnait beaucoup à celle qui avait beaucoup aimé. Au jour de sa passion et de sa mort, vendu par un de ses apôtres, renié par un autre, abandonné de tous ses disciples et de tous ses amis, il vit des femmes en pleurs sur le chemin de son supplice. Elles embrassaient la croix et buvaient le sang de la régénération. Quand elles revinrent aux premières lueurs du matin et trouvèrent le sépulcre vide, c'est à elles qu'il apparut d'abord et, avant toutes les autres, à celle de laquelle il avait chassé sept Démons. Elle fut la première à saluer le nouveau Dieu du monde, et le monde crut à sa parole et répéta avec elle : « Le Christ est ressuscité ».

Que leur a-t-il donné, pour prix de leur dévotion à son culte ? On dit aujourd'hui que le christianisme a émancipé la femme : il y avait longtemps que cela n'était plus à faire. En substituant le mariage à la polygamie patriarcale, l'hellénisme avait élevé la femme à ia dignité de mère de famille, de maîtresse de maison, selon l'expression d'Homère. Des Déesses siégeaient dans l'Olympe, à côté des Dieux, et les oracles divins étaient rendus par des femmes, les Péléiades de Dodone, les Pythies de Delphes. Mais le Dieu du christianisme s'incarne sous la forme d'un homme, et le Féminin n'a pas place dans la Trinité. La femme est l'instrument du démon et la source de la damnation du monde. Ses mains ne sont pas assez pures pour offrir le sacrifice ; sa bouche, pleine de mensonges, ne

peut annoncer au peuple les paroles divines. Elle est exclue du sacerdoce, la plus haute fonction dans l'ordre moral ; repoussée au pied de l'autel, elle s'agenouille devant le prêtre, confesse ses fautes, et implore son pardon. L'homme, investi d'un caractère sacré, l'interroge comme un juge, lui impose la pénitence expiatoire, éclaire sa conscience obscure et dirige tous les actes de sa vie.

Et cependant sur les débris de la dernière Église, la femme viendra prier. C'est que le christianisme a fait bien mieux que de l'affranchir, il l'a conquise. Ce n'est pas la liberté qu'elle demande, c'est l'amour, qui la choisit et la dompte. Sa religion, n'est pas la justice, c'est la grâce ; sa morale n'est ni le droit ni le devoir, c'est la charité. Elle n'a que faire de ces divinités viriles qui, du haut des Acropoles, excitent les hommes au combat. Elle n'a nul souci de la patrie et des religions républicaines, il lui faut un Dieu enfant à bercer dans ses bras, un Dieu mort à inonder de ses larmes. Qu'a-telle besoin d'être Déesse, pourvu qu'elle soit la mère de Dieu, son lis immaculé, son épouse élue, enveloppée dans sa lumière ? Elle lave les plaies, elle détache la couronne d'épines, savourant ses douleurs bénies, le cœur percé du glaive, mais le front couronné d'étoiles, ravie, transportée, défaillante, dans la nimbe radieuse des assomptions.

Aux jours de sa. jeunesse, la Grèce avait enfanté la religion d'Homère et de Phidias ; quand son idéal fut transformé par la philosophie, elle légua aux races nouvelles le fruit de sa vieillesse, le Verbe, le dernier né de ses Dieux. Une philosophie ne peut devenir une religion qu'en revêtant la forme concrète du symbole ; il faut que les idées divines prennent un corps, comme les âmes qui veulent entrer dans la vie. Cette incarnation du divin n'est pas, comme on l'a cru, l'œuvre artificielle des lettrés et des prêtres : c'est une œuvre populaire, une révélation inconsciente et spontanée. Les philosophes n'ont jamais pu créer un symbole religieux, pas plus qu'ils ne peuvent créer

une langue. Mais leur pensée avait pénétré à leur insu dans la profondeur des couches sociales, parmi les vaincus et les esclaves. Dans les derniers rangs d'un peuple méprisé, il était tombé un rayon de cette lumière sacrée, l'éternelle Raison, qui est le seul Dieu de la philosophie, et le Verbe s'était incarné dans le sein d'une vierge juive. Le souffle créateur de la Grèce, l'esprit aux ailes de colombe, avait visité l'âme religieuse de l'Orient et l'avait fécondée sans la flétrir.

D'après le fragment des Grandes Eœées placé au commencement du Bouclier d'Hésiode, Zeus, voulant opposer un protecteur puissant au fléau de la guerre, résolut de donner Héraclès au monde ; c'est dans ce but qu'il entra chez Alcmène, en prenant les traits d'Amphitryon, « car aucune femme n'aima autant son mari ». Dans le dogme chrétien, une vierge sans tache, épouse d'un juste, est choisie pour enfanter le Sauveur ; la forme du symbole est plus chaste, mais c'est la même pensée : la naissance des héros est un bienfait des Dieux. Héraclès est appelé tantôt le fils de Zeus, tantôt le fils d'Amphitryon ; Jésus passe pour le fils de Joseph, et l'Évangile expose la généalogie qui le rattache à David, quoiqu'il soit en réalité fils de Dieu. Le Rédempteur ne pouvait naître que d'une vierge, car c'est la pureté de l'âme qui enfante le sacrifice de soi-même. Rien de plus transparent que ce gracieux symbole de la Vierge mère, qui devait fournir à l'art de la Renaissance un type nouveau du Féminin éternel.

La Grèce avait conçu et réalisé tous les types de la beauté humaine et en avait peuplé son Olympe ; mais l'art grec n'avait pas songé à confondre dans un type unique les deux formes idéales du Féminin, la Vierge et la Mère. L'art chrétien a comblé cette lacune : la Vierge mère a toujours été son type de prédilection. A l'idéal féminin qui flottait confusément dans les rêves du moyen âge, il fallait une forme définitive : la Renaissance l'a réalisée, et le véritable

apôtre de la mère de Dieu, c'est Raphaël. Sa gloire est d'avoir su donner au type divin de la Vierge mère sa plus haute et sa plus complète expression. La Madone de Raphaël n'est pas cette pâle Vierge byzantine qui règne dans un nimbe d'or, ni celle qui, dans le Paradis d'Angelicos de Fiesole, reçoit la couronne des mains de son fils, dont elle semble plutôt l'épouse. Ce n'est pas non plus l'humble et douce ménagère des maîtres de la Flandre et de l'Allemagne, moins encore la Vierge sans enfant des assomptions espagnoles, qui ne regarde pas la terre, et qui s'envole dans le bleu sous l'aile des chérubins. La Madone est plus que tout cela, c'est l'apothéose de la famille, une mère qui sourit à son enfant. Le père si effacé dans la légende, le menuisier à la barbe grisonnante, qui figure toujours au second plan dans les Saintes Familles, se repose de son travail en contemplant ce tableau de la paix et du bonheur. La Madone est la plus sublime création de l'art chrétien : c'est encore plus beau que les cathédrales gothiques ou les fresques du Vatican :

Quoique la mère de Dieu ait été exclue de la Trinité par l'inflexible orthodoxie monothéiste, elle a bien plus d'importance dans le culte que le Saint-Esprit et même que Dieu le père. Seule, elle se manifeste encore aujourd' hui par des théophonies et des guérisons miraculeuses. Son culte est le plus populaire des religions vivantes. S'il n'a pas pris dans les pays protestants le même développement que dans les pays catholiques, c'est qu'il n'est pas sorti de quelques versets des textes sacrés ; il est éclos spontanément dans la conscience du peuple qui place la Sainte Vierge, la Bonne Vierge, au plus haut du ciel, dans le rayonnement de la gloire de son fils. De nos jours, l'Église romaine a consacré la dignité du Féminin éternel par le dogme de l'Immaculée Conception. Ce dogme récent, qui précise le caractère mythologique et divin de la Vierge mère, est le couronnement du christianisme : l'apothéose

de l’humanité ne serait pas complète si le Féminin n’en avait sa part.

IV

Commentaire d’un Républicain sur l’Oraison dominicale.

A Ch. Renouvier.

« — Si vous m’interrompez à chaque vers, dit l’abbé, nous n’aurons pas fait notre lecture aujourd’hui. Je continue :

ATIIALIE

J’ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre,
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n’est rien.

— Qu’en sais-tu, petit enfant juif ? Ce Iahweh dont tu n’oses pas même prononcer le nom, tu l’appelles Adonaï, c’est-à-dire mon maître ; vous, madame la reine, vous préférez l’appeler Baal, c’est-à-dire seigneur. C’est bien la peine de se quereller pour deux synonymes ! Voilà pourtant l’histoire de toutes les guerres religieuses. Quand la Commune de 1793 voulut remplacer le christianisme par le

culte de la Raison, il ne s'est trouvé personne pour lui dire : Mais relisez donc le début de l'Évangile de saint Jean. Cette lumière qui éclaire tout homme en ce monde, il y a plus de quinze siècles qu'elle est adorée dans toutes les églises. En remplaçant un Dieu par une Déesse, vous croyez avoir fait du nouveau et les chrétiens le croient aussi, puisqu'ils crient au scandale : comme si les idées avaient un sexe !

Malheureusement, les mots empêchent de voir les idées. Le christianisme et la démocratie, qui faisaient bon ménage à Florence au moyen âge, se considèrent aujourd' hui en France comme irréconciliables. Est-ce seulement une lutte d'intérêts ? Mais on doit supposer qu'il y a des gens désintéressés de part et d'autre. Est-ce une opposition de principes ? Cela ferait croire que la conscience n'est pas la même chez tous les hommes, et alors il n'y aurait plus de morale. Je soutiens que c'est seulement une question de mots, et je veux le montrer en traduisant la prière des chrétiens dans la langue des rationalistes.

— Il est d'inutile de l'essayer, dit l'abbé ; les rationalistes n'admettent pas même le principe de la prière. Tandis que les religions supposent, au-dessus du monde, des volontés libres, dont l'homme peut chercher à modifier les décisions, la science ne voit dans l'ordre des choses qu'une combinaison de lois nécessaires, et par conséquent immuables Si l'homme se borne à demander la résignation aux maux de la vie et la force de faire le bien, la morale lui répond qu'il a sa conscience pour se diriger et sa volonté pour agir. Quiconque ne croit pas aux Dieux personnels des religions ne peut voir dans la prière qu'un monologue.

— C'est aussi à ce point de vue que je veux me placer. Prenons la prière comme une méditation, ou, ce qui revient au même, comme le dialogue de l'homme avec la loi intérieure, qu'il appelle son Dieu.

— Pourquoi, dit l'abbé, employer cette expression mythologique que l'esprit moderne refuse d'accepter.

— Je disais bien qu'il n'y avait là qu'une question de mots. La mythologie est la langue des religions ; si nous ne voulons plus la parler, cherchons ce que les mots veulent dire.

Notre intelligence découvre les lois de la nature, notre conscience nous révèle la loi morale. Ces lois d'ordre et d'harmonie, qui produisent, dans le monde physique la beauté, dans le monde social la justice, sont précisément ce que les Grecs ont appelé les Dieux, et la véritable étymologie de ce mot est donnée par Hérodote. La morale est la loi spéciale des hommes, ou, comme dit le christianisme, le seul Dieu qu'ils doivent adorer. Elle est leur religion, c'est-à-dire le lien qui les unit dans la mutualité des droits et des devoirs. Elle fait de l'humanité une seule famille, et il est bien indifférent de dire avec les républicains que tous les hommes sont frères ou avec les chrétiens qu'ils sont fils d'un père commun, qui est l'idée du bien et du juste ; passez-moi cette métaphore, puisqu'il est convenu que les idées n'ont pas de sexe. Ce n'est pas nous qui créons la conscience, c'est elle au contraire qui fait de nous ce que nous sommes, des êtres moraux et pensants. Si nous pouvions oublier la loi morale ou la méconnaître, elle n'en serait pas moins absolue et éternelle, car elle réside au-dessus des réalités changeantes, en dehors du temps et de l'espace, dans les profondeurs idéales que les religions appellent le ciel. Qui donc nous empêche de lui dire : Notre père qui es dans les cieux ?

C'est à elle que nous en appelons de toutes les tyrannies qui nous écrasent ; nous voudrions la voir partout honorée et toujours obéie, et nous lui disons : Que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, ô sainte Justice ! Nous t'aimons par-dessus toutes choses, nous donnerions notre vie pour ton triomphe, et dût la mort nous venir de ceux-mêmes que nous voulons affranchir, nous te confesserions

jusque sous les bombes lancées contre nous par nos frères. Pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font.

Cette société idéale que les chrétiens appellent le règne de Dieu sur la terre, cette république fraternelle que nous voulons former sur la liberté qui est le droit, sur l'égalité qui est la justice, n'est-ce qu'un rêve de notre conscience ? Quand les lois de l'univers ne sont jamais violées, pourquoi la loi morale, qui est la nôtre, est-elle la seule qui ne soit jamais accomplie ? Associons enfin une note humaine à la musique des sphères, au rythme sacré des saisons et des heures. Que ton règne arrive, loi d'universelle harmonie, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Eh bien, cela est notre pouvoir, comme disaient les stoïciens. Pour faire régner la Justice, débarrassons la ruche sociale des frelons inutiles qui dévorent le miel des abeilles, et que chacun ait sa part de vie au soleil, car la vie est un droit et non un privilège. Vivre en travaillant, c'est le cri du peuple dans toutes ses légitimes révoltes, c'est la protestation du droit contre la violence, c'est l'appel du pauvre à l'éternelle Justice : Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Pour que cet appel soit entendu, il faut que chacun respecte et fasse respecter son droit dans le droit des autres hommes, ses semblables et ses égaux. Mais dans une société mauvaise, toutes les lâchetés se liguent avec toutes les violences pour étouffer le droit. Les uns font le mal, d'autres en profitent, les plus nombreux le laissent faire. La Justice vient à son heure, apportant à chacun sa part d'expiation, car personne n'est innocent. Sois clémente, ô Justice ! puisque tu es éternelle. Si tu observes les iniquités, qui soutiendra ton regard ? Remets-nous nos dettes comme nous remettons celles de nos débiteurs, par donne-nous comme nous pardonnons.

Ne nous soumets pas aux épreuves ; le fort s'y retrempe, mais le faible y succombe, et qui de nous est sûr d'en sortir victorieux ? Les uns ont déserté ta cause en la voyant

vaincue ; les autres, après avoir conquis leur droit, ont refusé de reconnaître le droit de leurs frères. L'adversité abaisse et rétrécit les cœurs, le bonheur les dessèche et les ferme à la pitié. Épargne-nous les épreuves au-dessus de nos forces, ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal, de celui qui nous vient des autres et de celui qui est en nous-même. Que ta pensée toujours présente nous élève et nous purifie, que nous soyons saints comme tu es sainte, ô Justice ! pour être dignes de marcher sous ton drapeau, et si nous devons mourir sans avoir vu ta victoire, que nous ayons du moins la joie suprême d'avoir travaillé à ton œuvre et combattu pour toi.

— C'est fort bien, mais qu'est-ce que vous concluez de tout cela ?

— J'en conclus, monsieur l'abbé, qu'au lieu de détester les républicains vous devriez reconnaître que vous étiez d'accord avec eux, sans vous en douter.

— Eh bien, en attendant que vous ayez réussi à réconcilier l'Église et la République, convenez que celui qui, de votre aveu, a enseigné la vraie formule de la prière, méritait bien le culte que lui rend l'humanité depuis dix-huit cents ans.

— Il faut que vous conveniez d'abord que ceux qui suivent aujourd'hui la voie qu'il a tracée non pas en lui disant : Seigneur, Seigneur, et en répétant ses paroles, mais en donnant leur sang pour le salut du monde, ont leur place marquée à sa droite dans la Communion des saints. »

L'abbé tira sa montre et dit : « Je crois qu'il est temps d'aller se coucher. Nous finirons demain la lecture d'Athalie. »

VI

PROBLÈMES SOCIAUX

I

Les Classes dirigeantes et les ennemis de la Société.

Je sais que nous nous croyons beaucoup plus démocrates que les Athéniens, mais cela les ferait rire de pitié. Ils ne se seraient pas crus libres pour avoir mis tous les cinq ou six ans dans une boîte le nom d'un des députés chargés d'approuver les impôts. Ils auraient exigé que chacun des dépositaires du pouvoir exécutif fût soumis à l'élection, toujours révocable et pécuniairement responsable.

Au gouvernement gratuit des cités républicaines, Auguste et ses successeurs superposèrent des fonctionnaires impériaux payés sur ce qu'on appellerait aujourd'hui la liste civile. Sous les empereurs chrétiens, tandis que les magistratures républicaines étaient devenues des charges intolérables, auxquelles on essayait en vain de se soustraire, la valetaille impériale absorbait tous les revenus publics. La plaie du fonctionnarisme contribua presque autant que les querelles religieuses à la décomposition et à la chute du vieil Empire romain. Après les invasions des Barbares, le traitement des préfets et fonctionnaires impériaux fut remplacé par le revenu des terres partagées entre les conquérants et des bénéfices qui, devenant peu à peu héréditaires, ont constitué le régime féodal. La lutte du pouvoir central contre les vassaux a rempli le moyen âge, et, à la faveur de cette lutte, les libertés municipales, avec leurs magistratures

électives et gratuites, ont pu renaître sous le nom de Communes. Mais les franchises communales ont été absorbées comme les fiefs héréditaires dans l'unité des grandes monarchies, et les fonctions publiques sont redevenues ce qu'elles étaient sous l'Empire romain, des délégations du pouvoir central. Si un Mérovingien revenait parmi nous et s'il ne considérait que notre état social, il pourrait croire que l'Europe a marché à reculons, et il serait fort étonné d'apprendre qu'il nous a fallu quinze siècles de progrès pour revenir à la centralisation de Dioclétien.

La tradition démocratique et la décentralisation.

Cela est surtout remarquable en France, où le despotisme impérial a si bien détourné à son profit les conquêtes de la Révolution qu'au lieu de cette égalité dans la liberté qu'on rêvait en 93, nous n'avons eu et n'avons encore que le nivellement de la servitude. Je ne voudrais pas être accusé de blasphémer ce qu'on appelle la grande tradition révolutionnaire, notre fétichisme pour la Révolution part d'un sentiment de reconnaissance fort respectable ; mais il faut que cette reconnaissance tienne compte des intentions plutôt que des actes. Les intentions étaient excellentes ; dans les actes, il y a à prendre et à laisser. Nous pouvons bien répudier dans l'héritage de nos pères ce qui leur était imposé par les conditions de la lutte qu'ils avaient à soutenir, par exemple le morcellement en départements, qui étouffe la vie provinciale et livre la France aux coups d'État. Devant la Vendée insurgée et l'Europe coalisée, la République s'est déclarée une et indivisible, on a sacrifié les Girondins pour leurs tendances fédéralistes, mais la dictature des Jacobins a préparé l'usurpation impériale, car une république unitaire n'est

pas viable : la Suisse et les Etats-Unis sont des fédérations, et la monarchie est la seule forme logique de l'unité.

Sans doute, il est bon que la démocratie ait une tradition à opposer aux traditions monarchiques et féodales, mais elle peut la trouver en remontant à Étienne Marcel et aux communes du moyen âge. Quant à la Révolution, en sacrifiant toutes les autonomies à l'unité nationale, elle n'a fait que compléter l'œuvre de la royauté : aussi n'a-t-elle été qu'une préface de l'empire. La vieille monarchie reposait sur une base vermoulue, le droit divin, la Convention y a substitué une base toute neuve, la délégation populaire. Le peuple est souverain, cela est convenu ; mais il délègue sa souveraineté à une Assemblée, comme un catholique soumet sa conscience et sa raison à l'autorité du prêtre. Rien n'empêche cette assemblée souveraine de déléguer à son tour ses pouvoirs à un dictateur, et celui-ci, par surcroît de légitimité, peut recevoir d'un plébiscite une investiture directe. Ce qu'a fait Napoléon, ce Robespierre à cheval, qui disait avec raison : Mon prédécesseur le Comité du Salut public. Eh bien non, la souveraineté ne se délègue pas plus que la raison et la conscience. Un peuple qui prend des mandataires et des commis pour faire ses affaires a toujours le droit de les révoquer s'il en est mécontent. Malheureusement en fait, le véritable maître, le seul souverain est celui qui tient les clefs de la caisse. Il en distribue le contenu à des privilégiés qu'il investit d'une partie de son pouvoir et qui ont intérêt à le soutenir. Quant à ceux dont l'unique fonction est de remplir la caisse à mesure qu'elle se vide, l'antiquité les aurait appelés des esclaves, disons seulement que ce sont des sujets.

L'aristocratie des fonctionnaires.

On peut transformer des institutions vicieuses, mais il n’y a que le temps qui transforme les mœurs, et le passé qui veut renaître a pour complice la routine qui résulte des habitudes. Deux fois la République a essayé inutilement de s’établir en France. Si la troisième tentative paraît offrir quelques chances de succès, il en faut remercier, non pas la prétendue sagesse du parti républicain, qui n’est que de l’inertie, mais l’impuissance avouée de ses adversaires.

L’odieuse Assemblée nationale, élue dans un jour de malheur, n’a pu réussir à créer un monarque en trois personnes, et malgré sa mauvaise volonté, elle a dû se contenter d’une présidence temporaire : mais l’ensemble de nos institutions est resté profondément monarchique. L’exécutif, le pouvoir central, quelle que soit son étiquette, dispose arbitrairement de toutes les places, il enlace la société tout entière dans l’inextricable chaîne des intérêts individuels. C’est la compétition des intérêts et non la diversité des principes qui explique la lutte des partis. Tout Français désire un emploi pour lui, son fils ou son gendre, mais les uns auraient plus de chances de protections sous la monarchie légitime, les autres sous la royauté constitutionnelle ou sous l’empire. Quand il sera avéré qu’il faut être républicain pour avoir sa part du gâteau, tout le monde se fera républicain.

Quand on vante en France la liberté des Anglais, on est à peu près sûr de s’entendre répondre que du moins la France n’a pas d’aristocratie et que c’est le pays de l’égalité. C’est comme si on niait l’existence d’une caste sacerdotale dans les pays catholiques sous prétexte que le clergé n’y est pas héréditaire comme les brahmanes.

Nous avons la seule aristocratie qui convienne à une société monarchique, une aristocratie de fonctionnaires payés par le gouvernement qui peut les choisir ou les destituer à son gré, comme le Grand Turc en use avec ses pachas et ses vizirs. En remplaçant la noblesse héréditaire par cette hiérarchie de fonctions et de traitements, la

Révolution a surtout travaillé pour l'exécutif, et n'a guère changé la situation des nobles, qui, depuis deux siècles, vivaient de faveurs mendiées dans les antichambres du roi. Encore aujourd'hui, les résidus plus ou moins authentiques de la caste conquérante occupent presque exclusivement les ambassades, et c'est ce qui explique la nullité proverbiale de notre diplomatie. Quant à la riche bourgeoisie, elle n'avait pas attendu la Révolution pour solliciter et obtenir d'excellents emplois dans l'administration et la magistrature. Les gens de lettres ne dédaignaient pas non plus les pensions et les sinécures, et ils se montrent fort ingrats en faisant dater de notre époque ce qu'ils nomment avec modestie le règne des capacités.

La curée des places.

De ces trois classes il serait difficile de dire laquelle est la plus âpre à la curée des places. On les appelle les classes dirigeantes, et les colères que ce mot a soulevées quand il a été prononcé pour la première fois montrent assez qu'il était juste. Sans qu'un privilège spécial leur soit officiellement attribué par la constitution, ces classes méritent l'épithète de dirigeantes, parce que ceux qui les composent sont fonctionnaires ou susceptibles de le devenir. Par cela seul qu'on émarge au budget, on cesse de faire partie du peuple qui regarde d'en bas, dans une crainte respectueuse, les dépositaires enviés de l'autorité, on se sent une puissance, on promet sa protection à ses amis, on aide ses enfants à prendre place, eux aussi, au râtelier budgétaire, car toutes les aristocraties ont une tendance naturelle à l'hérédité. C'est ainsi que la société féodale s'est constituée au moyen âge quand les vassaux ont pu transmettre leurs fiefs à leurs héritiers. Mais l'intérêt du pouvoir est d'empêcher cette hérédité de

fonctions de s’établir. Il faut qu’il garde toujours le droit d’accorder ses faveurs et de les retirer ; c’est à cette condition qu’il peut rester maître absolu des classes dirigeantes. Ceux qui ont des places soutiennent le gouvernement, parce qu’ils ont peur de les perdre ou qu’ils espèrent en obtenir de plus lucratives : ceux qui n’en ont pas encore se font recommander par quelque député, ou bien ils écrivent dans un journal politique, pour attirer l’attention du ministère, soit par leur zèle à le défendre, soit par des attaques discrètes et habilement conduites, les deux moyens peuvent réussir, tout dépend de l’adresse avec laquelle on sait les employer.

Magistrats et prêtres.

Il y a deux catégories de fonctionnaires qui, tout en prenant place comme les autres au festin du budget, semblent dépendre moins complètement de l’exécutif, ce sont les magistrats et les prêtres. Pour garantir l’indépendance des juges, on a déclaré leurs fonctions inamovibles ; aussi tout le monde sait qu’ils rendent des arrêts et non pas des services. Seulement, quand ces arrêts sont conformes aux désirs des ministres, ils reçoivent de l’avancement, c’est-à-dire que leur traitement est augmenté. Il paraît que l’Europe nous envie notre magistrature ; il serait imprudent de ne pas partager l’admiration de l’Europe, car la magistrature est juge dans sa propre cause, et quand elle parle d’elle-même, elle dit : la justice. On a prétendu cependant que ces arrêts n’étaient pas toujours ratifiés par l’opinion publique. Ce qui est certain c’est que les condamnations politiques sont regardées comme un titre d’honneur pour ceux qui les ont subies. Quand j’étais jeune, j’ai écrit un livre sur les événements de 1848, où j’ai parlé des fusillades de juin. J’avais fait une enquête sur ces exécutions sommaires, que

j’appelais des assassinats, car je ne connaissais pas encore les euphémismes de notre langue. J’ai été condamné pour avoir raconté ce que tout le monde savait, et que personne n’osait dire, mais les faits dont le tribunal m’a défendu de fournir la preuve sont maintenant acquis à l’histoire. Quelqu’un qui connaissait bien la justice disait un jour : « Si on m’accusait d’avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par me sauver ».

L’indépendance du clergé est plus réelle que celle de la magistrature. Il ne reconnaît d’autre autorité que celle du pape, et quoiqu’il reçoive une subvention de l’État il ne se croit tenu à aucune reconnaissance, car il regarde cette subvention comme l’intérêt d’une dette. La forte discipline et l’influence morale qu’il exerce sur les femmes, les paysans, les généraux et les magistrats, en font une puissance avec laquelle il faut compter. Quoiqu’il ne cache pas ses préférences pour la légitimité, il consent en général, sinon à soutenir, du moins à ne pas attaquer les gouvernements qui tolèrent ses empiétements successifs et mettent la force publique au service de ses doctrines. Dès qu’on les discute il les déclare outragées et fait appel au bras séculier. On est obligé de les accepter, au moins en apparence, sous peine de se voir fermer toutes les carrières, surtout celle des emplois. La classe lettrée, qui ne peut guère exercer ses aptitudes que dans l’enseignement public, est réduite par les exigences de l’orthodoxie à un mutisme humiliant pour la raison et mortel pour la science. On ne peut professer la philosophie qu’à la condition de paraphraser les dogmes de l’Église. Il est bien difficile de parler d’histoire ancienne sans se heurter à la chronologie biblique, d’histoire moderne, sans effleurer l’épiderme de la papauté ; si on s’occupe de sciences naturelles, il faut ménager la croyance à la création et au déluge universel. Il y a quelques années, à l’occasion d’un professeur de la faculté de médecine dénoncé comme athée par un évêque, la spiritualité de

l’âme fut prêchée devant le Sénat avec une componction écœurante ; cela me faisait regretter de n’être pas matérialiste.

La police et l’armée.

Comme la magistrature et le clergé, la police et l’armée sont, selon l’expression consacrée, les colonnes de l’édifice social. La police et l’armée seraient fort utiles si elles se renfermaient dans leurs attributions, puisque l’une a été instituée pour garantir les particuliers contre les assassins et les voleurs, l’autre pour protéger la nation contre les attaques de l’étranger. Seulement comme c’est l’exécutif qui dispose des fonds nécessaires à leur entretien, il leur a été facile de les façonner à son usage et de les faire servir à ses intérêts. L’armée a été dressée moins à défendre le pays contre les ennemis du dehors, qu’à soutenir le gouvernement à l’intérieur contre ceux qu’il nomme les éternels ennemis de l’ordre.

La police s’est bien moins préoccupée de découvrir les malfaiteurs que de surveiller les adversaires du pouvoir et de les faire tomber dans des pièges, en introduisant des espions dans les journaux et dans les groupes suspects d’hostilité contre le gouvernement, quelquefois même en organisant des complots qu’elle déjoue ensuite sans peine, quand on éprouve le besoin de sauver la société. En 1848, un de ces espions fut découvert par ceux qu’il trahissait depuis plusieurs années. En Italie, on l’aurait tué comme un chien enragé et on aurait bien fait, mais en France on aime mieux faire de la générosité avec les traîtres ; le misérable est retourné à la police, où il est peut-être encore.

L’administration. de la guerre n’est pas moins pourrie que celle de la police, cela a été prouvé jusqu’à l’évidence par nos derniers désastres, et cependant, malgré tant de

capitulations honteuses, malgré la perte de deux provinces, les officiers qui avaient résisté au milieu de la trahison générale n'ont reçu ni avancement ni éloges, les autres ont conservé leurs grades et leurs traitements, aussi fiers après leur défaite que s'ils avaient sauvé le pays. Un seul a été jugé sur sa demande ; ses juges, ne pouvant l'absoudre, ont demandé sa grâce, et au bout de quelques jours, on l'a fait évader. Hoche et Marceau seraient bien étonnés d'apprendre comment nous entendons l'honneur militaire. Les anciens ne comprendraient rien à notre morale et à notre justice. Supposez qu'un Spartiate revienne parmi nous et qu'on lui dise qu'après une invasion étrangère pas un crime contre la patrie n'a été puni, que les soldats ont livré leurs armes à l'ennemi sur l'ordre de leurs chefs, que les généraux ont gardé leurs commandements après avoir capitulé, que tous les gens prudents qui avaient quitté le pays au jour du danger ont retrouvé après la paix leurs biens et leurs positions et sont entourés de la considération publique. Ce Spartiate en conclurait que le lien social n'existe plus chez nous. Eh bien, il se tromperait ; car ce lien existe, il y a une ligue entre tous les privilégiés contre ceux qui menacent leurs privilèges. Ces mêmes généraux, si prompts à capituler devant l'ennemi du dehors, sont impitoyables dans les discordes civiles. Les lois de la guerre ne s'appliquent pas aux insurgés vaincus, tout est permis contre eux, car ils sont des ennemis de l'ordre, et c'est contre eux seuls que la société entretient une armée à grands frais.

Le Spartiate demanderait alors ce que nous entendons par l'ordre et la société. Si on lui parlait de la propriété menacée par un spectre rouge, il aurait trop d'esprit pour y croire. Si on lui disait qu'on craint les barbares de l'intérieur, il répondrait qu'il a vu leurs œuvres à l'Exposition universelle et que nos barbares travaillent presque aussi bien que les Athéniens. Il nous prierait d'être sincères et de parler sérieusement : « Vous avez des ilotes,

nous dirait-il, ce sont ceux qui paient l'impôt. Ce que vous appelez la société, c'est l'ensemble de ceux qui mangent le budget, depuis les ministres, les généraux, les préfets et les archevêques jusqu'aux gardes champêtres, aux douaniers, aux mouchards et aux gendarmes. Ceux qui sont payés se défendent contre ceux qui paient, voilà l'ordre. N'ayant plus le sentiment de la patrie, vous l'avez remplacé par la coalition des intérêts personnels. Cela ne suffit pas pour sauver une nation menacée par l'invasion étrangère. Il est vrai que cette invasion ne fait pas grand mal aux privilégiés : elle se résume en une contribution de cinq milliards à prélever sur le travail, mais les traitements ne sont pas diminués d'un centime, tandis qu'une insurrection d'ilotes menace à la fois tous les fonctionnaires, c'est-à-dire la société. Il est donc naturel qu'elle craigne beaucoup plus l'ennemi du dedans que l'ennemi du dehors. »

Inégalité sociale et obéissance passive.

Il resterait à expliquer comment les soldats, qui sont du peuple, ont pu être amenés à se battre au profit des classes dirigeantes. Les gouvernements fondés sur l'inégalité sociale ne peuvent se maintenir qu'à la condition d'opposer une partie du peuple à l'autre en leur créant des intérêts opposés. En un certain sens, les soldats sont des privilégiés, puisqu'ils sont vêtus, logés et nourris aux frais de l'État. En échange de la vie matérielle qu'il leur assure, l'État leur demande une soumission absolue de leur volonté aux ordres de leurs chefs ; c'est ce qu'on nomme l'obéissance passive. Dans l'antiquité, cette obéissance était considérée comme le signe essentiel de l'esclavage, le service ou la servitude militaire est ce qui ressemble le plus à l'esclavage antique. A Rome, quand il y avait une lutte sur la place publique entre les plébéiens et les patriciens, ceux-ci armaient leurs esclaves, et jamais les esclaves n'ont fait

cause commune avec la plèbe ; quelque dure que fût leur condition, ils obéissaient à ceux qui les nourrissaient. La soumission était pour eux un devoir, l'abandon de toute volonté devenait une vertu : de même l'obéissance passive est exigée du soldat au nom de l'honneur militaire. Si dans une guerre civile quelques soldats refusent de tirer sur les femmes et les enfants, leurs chefs les font dégrader comme des lâches et fusiller comme des traîtres, à moins pourtant que l'insurrection n'ait le dessus, car alors on les porte en triomphe, et s'ils ont été tués en combattant avec le peuple, on grave leur nom sur la colonne de Juillet. Ainsi la même action devient crime ou vertu selon le succès.

L'ennemi de la société.

Quand les classes dirigeantes en sont arrivées à mettre l'intérêt de leur caste à la place de la notion du juste et de l'injuste, il n'y a plus que l'avènement de nouvelles couches sociales qui puisse préserver le pays d'une prompte et inévitable décadence. Il y a aujourd'hui dans la société française des symptômes aussi alarmants que ceux qu'offrait l'Italie à l'époque où Machiavel écrivait le livre du Prince. On ne punit aucune trahison, on ne s'étonne d'aucune apostasie. On trouve tout naturel d'afficher des principes libéraux quand on est dans l'opposition et de les mettre dans sa poche dès qu'on arrive au pouvoir. Un député qui a trompé ses mandataires leur répond fièrement qu'il ne relève que de sa conscience : seulement les consciences ne sont pas toujours faites de la même manière, et il en est bien peu qui résistent à l'offre d'une ambassade. On n'est pas scandalisé de voir un député qui a écrit contre la peine de mort loucher ses appointements pendant qu'on fusille trente mille de ses électeurs. Comme les généraux ne sont pas déshonorés pour avoir livré les drapeaux à l'ennemi, les chefs du gouvernement trouvent

tout simple de se sauver devant l'émeute : c'était bon pour les vieux Romains de mourir sur leurs chaises curules. C'est bon pour Delescluze ou Vermorel d'aller sur les barricades à la tête de leur parti : il est bien plus commode de rester assis tranquillement sur les bancs de l'assemblée souveraine en laissant les soldats faire leur besogne et de regarder de loin avec une longue-vue s'ils en ont bientôt fini. Tant pis pour les otages, qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Si l'archevêque demande à être échangé contre Blanqui, il faut faire la sourde oreille ; on ne peut pas donner un chef à l'insurrection, quand on ne l'a préparée que pour s'assurer le pouvoir en sauvant la société.

Une société malade peut se tromper sur les causes de son mal, mais elle sait toujours d'avance quels sont ceux qui doivent recueillir son héritage. Une voix secrète, un infaillible instinct les lui désigne et on les nomme les ennemis de la société. Le monde antique se sentit menacé dès le jour où le christianisme eut un nom dans l'histoire. Sous Néron, l'incendie de Rome est attribué aux chrétiens ; sous Dioclétien, on les accuse de l'incendie du palais de Nicomédie. Nous aussi nous avons vu des incendies de palais suivis de répressions impitoyables ; après les fusillades de femmes, d'enfants et de blessés, les conseils de guerre et le poteau de Satory, la vengeance parodiant la justice. Mais, comme l'a dit Marc Aurèle, aucun roi n'a tué son successeur. A l'édit de Dioclétien contre les chrétiens a répondu l'édit de Constantin, proclamant le christianisme religion de l'Empire.

Le suprême effort tenté pour sauver la société en avait achevé la ruine. Aujourd'hui, il se prépare une transformation aussi importante que la révolution chrétienne, et ceux qui la craignent en doutent encore moins que ceux qui la désirent. L'ennemi de la société, c'est-à-dire son successeur et son héritier, tout le monde en sait le nom, c'est le Travail. Dans le conflit d'intérêt qui

prend à notre époque les proportions d’une lutte religieuse, il représente l’intérêt légitime : c’est à lui qu’appartient l’avenir.

Parasites et Travailleurs.

Les questions sociales ne se posent pas toujours et partout de la même manière : ainsi la question de la propriété du sol, très grave pour les Anglais, n’existe plus chez nous depuis la Révolution. Il est vrai que nos gouvernements parlent de temps en temps des dangers de la propriété ; et la peur des partageux a tourné les paysans contre la Révolution qui les avait affranchis. Mais nous ne sommes plus en 1848, et on commence à comprendre que la seule propriété menacée est celle des journaux que l’exécutif supprime quand ils le gênent. Le problème des rapports du capital et du travail n’est pas résolu, mais tout le monde convient aujourd’hui qu’il ne peut l’être que par la liberté ; il y a des peuples plus libres que nous : qu’ils trouvent la solution, qu’ils en fassent l’expérience, nous les suivrons. Mais ici, dans ce malheureux pays étouffé par la centralisation monarchique, nous avons d’abord à nous affranchir de l’autocratie du gouvernement, appuyée sur l’innombrable armée des fonctionnaires. Pour nous, aujourd’ hui, la question sociale est là. L’impôt est toujours directement prélevé sur le travail. Le capital qui est le travail de la veille n’est pas un ennemi pour le travail du lendemain, c’est un auxiliaire, et ils finiront bien par s’accorder. La bourgeoisie laborieuse et le prolétariat, que le siège de Paris a rapprochés dans une communauté de dangers,, de fatigues et d’espérances trompées, savent bien maintenant que leur ennemi commun, c’est le privilège sous toutes ses formes : c’est-à-dire les sinécures qui nourrissent les oisifs aux dépens des producteurs et les

fonctions inutiles ou oppressives qui entravent l'activité sociale.

Entre les différents partis qui se disputent le pouvoir il y a des joutes sur l'échiquier parlementaire, des concours d'éloquence et d'intrigue pour arriver aux places, mais il n'y a pas de luttes sérieuses. Les vaincus n'ont rien à craindre : ce sont des joueurs qui attendent une revanche, voilà tout. Un haut fonctionnaire n'est jamais puni, même en cas de flagrant délit, et quand on est obligé de donner un os à ronger à l'opinion publique, on fait une enquête qui n'aboutit à rien. Quiconque possède une part du pouvoir peut violer impunément toutes les lois qui sont toujours, comme du temps d'Anacharsis, des toiles d'araignée où se prennent les petites mouches, et que les gros moucherons traversent en les déchirant.

Ni les ministres auteurs de nos désastres, ni ceux qui ont préparé un coup d'État n'ont été poursuivis, tandis qu'on n'a pas épargné un seul des employés les plus subalternes de la Commune. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que la Commune avait réduit à 6.000 francs le maximum des traitements publics. Or il n'y a guère de famille respectable qui ne destine ses enfants à la carrière des emplois. Un décret qui brisait dans l'œuf tant de jeunes espérances devait donc déchaîner la meute des aspirants sous-préfets. Quant cet affreux décret parut à l'Officiel, un accord touchant s'établit pour la première fois entre les conservateurs et l'opposition, c'est-à-dire entre ceux qui ont les places et ceux qui espèrent en avoir. A la vérité, tandis que les autres gouvernements sont tombés sans qu'un seul de leurs partisans se soit levé pour les défendre, les Parisiens s'obstinèrent pendant deux mois à se faire tuer pour soutenir ces gens-là. Cela tient peut-être à ce que ces scélérats avaient gardé et essasayaiemt d'appliquer après leur élection les principes qu'ils avaient exposé devant leurs mandataires ; ils prenaient leurs décrets au sérieux et s'y soumettaient eux-mêmes. On a vu la femme

de leur ministre des finances porter son linge au lavoir public. C'était d'un effet déplorable : heureusement des exemples comme ceux-là ne seront jamais contagieux.

La cause unique de nos discordes sociales, c'est que la France est partagée en deux camps, ceux qui paient l'impôt et ceux qui vivent du budget. Quoique le budget grossisse à chaque changement de règne, le gouvernement ne peut nourrir tous les membres des classes dirigeantes, et ceux qui n'ont pu obtenir une place ont toujours intérêt à un changement. Ce ne sont pas les radicaux qui préparent les révolutions : la société en aurait peur et se tiendrait sur ses gardes : ce sont les modérés mécontents.

Ils parlent au peuple de ses droits méconnus, et quand le peuple les a portés sur ses épaules et qu'ils sont montés à l'assaut des places, il leur semble que la révolution est finie. On connaît le joli mot d'un des membres du gouvernement provisoire de 1848, à l'occasion de je ne sais quelle manifestation populaire : « Mais que demandent-ils donc encore, puisque nous sommes au pouvoir ? » Si le peuple s'avise de trouver que cela n'est pas suffisant, les tribuns de la veille deviennent les plus enragés défenseurs de l'ordre contre les ennemis de la société. Les fusillades du 2 décembre n'étaient qu'une pâle imitation des boucheries de Cavaignac et ont été dépassées dans d'effroyables proportions par les massacres de la Semaine sanglante. On ne saurait s'étonner que le peuple se montre quelquefois indifférent aux formes politiques ; il importe peu aux travailleurs que ceux qui vivent à ses dépens s'appellent Pierre, Paul ou Jacques ; empire, royauté ou république aimable, il sait qu'il paiera toujours, et il répète le mot de la fable : « Notre ennemi c'est notre maître ».

C'est déjà beaucoup qu'il n'en soit pas encore venu à se dire qu'il est indifférent de payer l'impôt au gouvernement français ou au gouvernement prussien, et que la patrie n'est qu'une abstraction vide de sens si elle ne représente pas un ensemble de droits.

Le gouvernement gratuit.

Il faut pourtant sortir de cette impasse. J'ai indiqué ailleurs la seule solution possible du problème. La Critique philosophique et la Marseillaise, après avoir inséré mon article sur le Gouvernement gratuit, ont essayé de me réfuter, mais je persiste dans mon opinion. D'abord, la gratuité des fonctions publiques n'est pas une utopie, car le mot utopie veut dire ce qui n'existe et n'a existé dans aucun lieu. Or, ainsi que je l'ai dit en commençant dans l'antiquité grecque et romaine, dans les cités démocratiques, comme dans les cités aristocratiques, les fonctions exécutives étaient entièrement gratuites. Cette gratuité est inhérente à la forme républicaine, tandis que dans les monarchies, sans exception, les fonctions publiques sont rétribuées.

C'est Auguste qui a le premier établi cette rétribution, en même temps qu'il a inauguré le système monarchique en Europe. Mais comme il y a encore des gens, même dans le parti avancé, qui soutiennent que nous n'avons rien à emprunter aux républiques anciennes, je les laisse de côté, d'autant plus qu'il n'est pas besoin de remonter si haut pour trouver le gouvernement gratuit puisqu'il existe chez nous. — Comment ici, en France ? — Parfaitement. Nous sommes les héritiers des communes du moyen âge en même temps que de l'Empire romain, et nous avons à la fois des conseils municipaux qui administrent assez bien nos affaires, sans nous coûter rien, et un gouvernement central qui nous coûte fort cher, et ne s'occupe que des siennes. De ces deux gouvernements, l'un est un organe nécessaire à la vie sociale l'autre une superfétation onéreuse, dont je voudrais nous voir débarrassés.

Je sais que les transitions doivent être ménagées. La première chose à faire serait d'étendre considérablement les attributions des conseils municipaux, et, si on ne veut pas supprimer les préfectures, de les rendre gratuites et

électives. Je ne demande pas que cette gratuité s'étende aux fonctions purement administratives ; il y a dans les mairies des employés pour tenir les écritures. Il est naturel qu'on paie de même ceux qui grattent du papier du matin au soir dans les ministères. Mais qu'ils soient beaucoup moins nombreux pour ne pas charger le budget de dépenses improductives, qu'ils se recrutent par les concours, que les avancements soient donnés à l'ancienneté ou qu'on en fasse l'objet d'une élection dans les conditions à examiner, tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il n'y ait plus de places données par la faveur et que cette œuvre ne soit pas laissée aux mains de l'exécutif.

Quant à l'échelle des traitements, il faut bien qu'elle ait une limite. Serait-il si subversif de déclarer qu'ils n'augmenteraient plus au-dessus d'un certain grade, celui de chef de bureau par exemple ? En fixant le maximum à 6,000 francs, la Commune me paraît avoir tenu compte des conditions normales de la vie dans une société comme la nôtre. De très honnêtes familles vivent avec cela : les gens qui ne peuvent pas s'en contenter ont-ils deux estomacs ? S'ils ne trouvent pas la carrière de l'administration assez lucrative, ils se rejetteront sur le commerce et l'industrie, et il n'y aura pas grand mal, les bureaux seront moins encombrés.

Quoique les fonctions des maires et des conseillers municipaux soient purement honorifiques, il y a dans chaque commune des citoyens qui sont heureux de les obtenir, pourquoi n'en serait il pas de même des fonctions de sénateurs, de ministres, d'ambassadeurs et de députés ? sans doute, l'ambition ne serait pas supprimée, mais elle ne serait plus doublée d'intérêt. On dit que cela nous priverait du concours des capacités : je n'aime pas les capacités qui ont le ventre insatiable, et il me semble que Carnot valait bien les ministres d'aujourd'hui. J'aurais plus de confiance dans un homme vivant comme Blanqui de salade et d'eau claire, que dans ces nobles seigneurs qui n'ont pas assez de

leur argent pour donner des grands dîners et qui ont besoin d'y ajouter le nôtre sous prétexte de frais de représentation. On prétend que s'ils ne sont pas payés ils trouveront le moyen de voler le public encore plus qu'il ne l'ont fait jusqu'ici.

Mais il y a des lois contre les voleurs, et j'espère bien que les gros fonctionnaires ne seront pas toujours au-dessus des lois. Si on m'objecte que la gratuité des fonctions en interdirait l'accès aux gens sans fortune, je répondrai que le plaisir de faire triompher deux ou trois candidatures ouvrières ne vaut pas ce que nous coûte la Chambre des députés. Cette Chambre est-elle plus démocratique que la moyenne des conseils municipaux ? Non sans doute. Alors fermons-en la porte aux déclassés faméliques qui se jettent dans la politique pour se faire une position. Quand on n'a pas su se rendre indépendant par son travail, on ne doit pas se charger des affaires des autres.

— Mais n'est-ce pas réserver les fonctions publiques aux classes dirigeantes ?

Eh bien, cela ne sera pas pis que cela n'est. Je ne connais pas de fils de chiffonniers qui soient devenus ministres ou ambassadeurs. Les gros traitements vont toujours aux riches comme l'eau va à la rivière, et je ne vois pas la nécessité d'augmenter leur superflu aux dépens du nécessaire des travailleurs.

J'ai indiqué le mal et le remède. Que les démocrates sincères, qui ne courent pas après les préfectures, examinent sans parti pris la résolution que je propose. J'en ai l'intime conviction, c'est le seul moyen d'oter au gouvernement cette force corruptrice de l'argent, dont il a toujours usé contre la liberté ; c'est le seul moyen aussi de délivrer notre pays de cette tyrannie tracassière et paperassière qui nous enveloppe et nous étouffe, de cette soif de traitements, de cette avidité malsaine qui est la lèpre de notre société, la cause principale de sa décadence et le signe certain d'une prochaine décomposition.

II

Le gouvernement gratuit.

Je connais dans un très beau pays un cultivateur nommé Jacques Bonhomme. Il devrait être très riche, car il est honnête et laborieux : mais il s’est toujours laissé gruger par ses intendants. Il y a quelques années, il eut une querelle avec un de ses voisins et ne fut pas le plus fort. Il lui fallut céder une partie de son champ et payer une très forte somme. Il fut obligé de redoubler de travail, car ses intendants, qui fixent eux-mêmes le chiffre de leurs gages, ne voulurent pas en retrancher un centime.

Jacques a pour marraine une bonne fée nommée la Révolution. Comme elle était détestée d’un tas de gens, à qui elle reprochait leurs vices, elle s’est retirée dans le pays des Fées. Jacques va quelquefois la consulter, et elle lui donne de bons conseils qu’il ne suit jamais. Elle est très bonne pour lui, quoiqu’un peu sévère. Plus d’une fois, ne sachant où donner de la tête, il l’a appelée à son secours, mais à peine l’avait-elle tiré d’embarras qu’il la priait de s’en retourner, car il en a toujours eu peur.

Ces jours derniers, elle le vit entrer chez elle.

« Qu’y a-t-il encore ? Toujours des plaintes contre les domestiques, j’en suis sûre ; conte-moi ton affaire.

— Ma chère marraine, dit Jacques, j’ai dans ce moment deux espèces de serviteurs. Les uns, que j’appelle mes conseillers, n’ont pas de gages et font d’assez bonne besogne, je n’en suis pas mécontent. Les autres, auxquels j’ai donné beaucoup plus d’autorité et que je paie très cher, ne s’occupent que de leurs intérêts, au lieu de songer aux miens. Si parfois ils mettent la main à mes affaires, le

résultat est tel que j’aurais encore économie à leur offrir une somme double pour ne pas s’en mêler.

La Fée. — J’entends ; et quelle est l’opinion de tes amis les journalistes et les philosophes.

Jacques. — Ils disent que toute peine mérite salaire, et que je dois payer mes conseillers.

La Fée. — Afin qu’ils fassent d’aussi bonne besogne que les autres que tu paies si cher, n’est-ce pas ? A quoi te servent donc les leçons de l’expérience ? Il ne te serait pas venu l’idée de faire exactement le contraire, je veux dire, d’améliorer tes mauvais serviteurs en supprimant leurs gages, puisque tu reconnais toi-même que ceux que tu ne paies pas sont ceux qui travaillent le mieux ? Faut-il que tu aies la tête dure ! Et combien te coûte le traitement de tes conseillers ?

Jacques. — Cinq cent trente-trois millions quatre cent mille francs, au bas prix ; un journal que je n’aime guère a fait le compte, et il n’y a rien à opposer à son calcul. Cependant un philosophe de mes amis [5] assure que cette somme étant payée en détail au lieu de l’être en bloc, se réduira presque à zéro. Il ajoute que si l’on ne paie pas ses domestiques, ils font danser l’anse du panier.

La Fée. — Ils ne feront toujours pas pis que ceux que tu paies.

Jacques. — Mais mon philosophe m’assure que mes conseillers gratuits trouveront moyen de faire avoir des places lucratives à leurs fils, à leurs neveux et à leurs gendres.

La Fée. — Tes députés, tes ministres et tes préfets, n’ont donc pas de famille à caser ?

Jacques. — Ah ! l’honneur les empêchera toujours de favoriser leurs parents.

La Fée. — Il paraît que ton philosophe ne compte guère sur ces beaux sentiments-là, puisqu’il ne veut plus de serviteurs gratuits.

Jacques. — C’est qu’il dit que ce serait réserver les fonctions aux riches, et un journal de mes amis, le Rappel, est tout à fait de cet avis ; il soutient qu’en ne payant pas mes fonctionnaires, j’exclus les pauvres des emplois qu’ils seraient capables de remplir.

La Fée. — Ton Rappel a-t-il vu beaucoup de fils de chiffonniers nommés ambassadeurs ? Il ne sait donc pas que les gros appointements vont naturellement aux riches, comme l’eau va à la rivière ?

Jacques. — Mais tout le monde me dit que la gratuité des fonctions est tout à fait contraire aux principes de la démocratie, et il paraît que c’était l’opinion de M. de Tocqueville.

La Fée. — Mon cher garçon, je t’avais conseillé d’étudier l’histoire, dont les leçons valent mieux que la rhétorique des journaux et les raisonnements a priori des philosophes. On te parle à tout propos de démocratie, il serait bon de savoir ce qu’entendaient par là ceux qui ont inventé le mot et la chose. Les grandes monarchies de l’Europe doivent la civilisation dont elles sont si fières à la petite république d’Athènes, imperceptible sur la carte du monde. Or les citoyens de cette commune souriraient de pitié en vous entendant parler de votre démocratie. Ils ne se seraient pas crus libres pour avoir mis tous les cinq ou six ans dans une boîte le nom d’un des députés chargés d’approuver l’impôt. Ils n’auraient pas vu là une entrave suffisante à l’autorité du pouvoir exécutif ; Ils auraient exigé de plus que tous les dépositaires de ce pouvoir, depuis le premier ministre jusqu’au dernier sous-préfet, fussent soumis à l’élection, toujours révocables et pécuniairement responsables. Dans ce pays-là, les pauvres votaient l’impôt, les riches le payaient…

Jacques. — Alors, c’était la tyrannie de la multitude, le despotisme par en bas.

La Fée. — Un peu de patience, tout à l’heure tu vas les trouver trop aristocrates pour toi. Chez ces gens-là, les

fonctions publiques, loin d'être lucratives, étaient des charges, souvent fort onéreuses, celles des chorèges, par exemple, qui étaient obligés de donner des fêtes au peuple à leurs frais...

Jacques. — Mais alors, il n'y avait que les riches qui pouvaient occuper les emplois ?

La Fée. — Je te disais bien que tu allais traiter les Athéniens d'aristocrates. Le peuple avait ses nobles pour le servir comme Louis XIV a eu les siens, mais la dignité des Eupatrides n'avait pas à souffrir de cette soumission à la patrie, et le peuple pouvait dire sans métaphore : l'État, c'est moi.

Jacques. — Vous aurez beau dire, c'était faire du gouvernement le privilège des classes riches.

La Fée. — Du gouvernement, non ; de l'exécutif, ce qui est loin d'être la même chose dans une vraie démocratie. A Athènes, le souverain était le peuple, puisqu'il votait l'impôt et faisait les lois ; les magistrats chargés de les exécuter n'étaient pas ses maîtres, mais ses commis.

Jacques. — Il n'en est pas moins vrai que, pour servir l'État gratuitement, il faut avoir son temps à soi, et que dès lors les fonctions publiques sont réservées aux oisifs.

La Fée. — Ils ne seront plus oisifs s'ils remplissent ces fonctions. Il faut que tout le monde travaille. « Chez nous, disait Périclès, il n'est pas honteux d'être pauvre, mais il est honteux de ne pas chasser la pauvreté par le travail. » Les Athéniens avaient fait une loi contre l'oisiveté. Pendant que les pauvres travaillent pour leur famille, il est bon que les riches travaillent pour la patrie.

Jacques. — Et s'ils sont incapables ?

La Fée. — On en prend d'autres.

Jacques. — Et s'ils me volent ?

La Fée. — Tu les condamnes : si tu crois que les pauvres te voleront moins, pourquoi disais-tu tout à l'heure que les domestiques sans gages faisaient danser l'anse du panier ?

Jacques. — Mais avec ce système-là, je me priverais des services d'un pauvre qui pourrait être très capable de me servir.

La Fée. — Si ses capacités ne lui ont pas suffi pour assurer une vieillesse indépendante, il ne conduira pas mieux tes affaires qu'il n'a su diriger les siennes.

Jacques. — Mais il faut des années pour conquérir cette indépendance ; vous voulez donc exclure les jeunes gens du pouvoir ?

La Fée. — Je t'ai déjà dit que le pouvoir c'était l'assemblée du peuple ; les jeunes gens ont droit d'y prendre place dès qu'ils ont servi la patrie. Quant aux fonctions exécutives, elles demandent de l'expérience, et il n'y a pas de mal à les confier aux vieillards ; de cette manière tout le monde est occupé, riches et pauvres, jeunes et vieux.

Jacques. — Mais comment, à Athènes, les citoyens pauvres pouvaient-ils passer leur temps à l'assemblée, puisqu'ils étaient obligés de travailler pour gagner leur vie ?

La Fée. — On les indemnisait de leur journée avec trois oboles. Tu n'as jamais vu d'obole ? Cela n'est pas bien gros : je t'en montrerai, j'en ai dans ma collection de médailles.

Jacques. — Ah ! marraine, je vous prends en flagrant délit de contradiction : vous m'avez dit qu'à Athènes les fonctions étaient gratuites ; je me rappelais bien avoir lu le contraire dans l'Histoire d'Alcibiade, d'Henry Houssaye, pourtant je n'ai rien dit : mais maintenant que vous me parlez d'une indemnité de trois oboles.

La Fée. — Henry Houssaye a confondu les fonctions exécutives avec des fonctions législatives et judiciaires. Ce qui l'excuse, c'est que les auteurs anciens n'ont pas expliqué nettement la distinction, et, en effet, ils n'avaient pas besoin de le faire, puisque pour eux le vrai, le seul gouvernement, c'était le peuple assemblé, soit pour faire

les lois, soit pour rendre des jugements. C'est dans ces deux circonstances que chaque citoyen avait droit à une indemnité de trois oboles, mais les fonctions exécutives étaient gratuites. Je n'ai jamais vu dans aucun auteur ancien une allusion au traitement d'un ministre ou d'un général. S'il y a quelque passage qui m'ait échappé, indique-le moi, j'accueillerai la rectification.

Jacques. — Bah ! les anciens étaient les anciens et nous sommes les gens d'à-présent. Tout cela est bien-loin de nous.

La Fée. — Hélas ! je ne le sais que trop ; parlons donc d'une histoire moins vieille. Celle-ci n'est que d'hier. Ton père et le père de ton père étaient écrasés sous la triple tyrannie du roi, de la noblesse et du clergé. J'ai voulu t'en affranchir : à qui a profité ma victoire ? Uniquement à l'exécutif ; au lieu d'une noblesse héréditaire, tu as une aristocratie de fonctionnaires nommés par le pouvoir. Tu n'es pas plus libre et tu payes encore plus cher.

Jacques. — Mais j'ai une chambre élective qui contrôle les actes du gouvernement.

La Fée. — Ici tu as raison de donner à l'exécutif le nom de gouvernement, car le véritable maître, c'est celui qui tient la clef de la caisse. Grâce à cette précieuse clef, celui qui distribue les faveurs étend l'inextricable réseau de sa hiérarchie sur toutes les classes, depuis les ministres, les préfets et les sous-préfets jusqu'aux gardes champêtres, aux balayeurs et aux cantonniers.

Jacques. — Vous oubliez toujours que mes députés sont là qui veillent.

La Fée. — Quel bien ont-ils fait, quel mal ont-ils empêché ? J'en connais, et toi aussi, qui n'ont pas résisté à l'offre d'une ambassade ; leurs vingt-cinq francs par jour ne leur suffisaient pas : qu'auraient fait de pis des conseillers gratuits ?

Jacques. — On ne peut cependant pas changer les mœurs d'une époque et adopter d'emblée la constitution des

Athéniens.

La Fée. — Non, je ne t'en demande pas tant. Je me bornerais à réduire à six mille francs le maximum du traitement des fonctionnaires. J'ai lu un jour clans l'Officiel un décret dans ce sens-là ; quand le mettras-tu à exécution ?

Jacques. — Oh ! je sais ce que vous voulez dire ; ne me parlez pas de ces gens-là ; ils m'ont fait trop peur.

La Fée. — Soit, n'en parlons plus, on ne discute pas avec la peur. Cependant il est sage de profiter d'un bon avis, même quand il vient de quelqu'un qu'on n'aime pas. Quand j'ai lu ce décret, je me suis dit : bon, voilà le vrai moyen de mettre tous les partis d'accord, et en effet, cela n'a pas manqué ; il s'est élevé une tempête de malédictions. Comme tous les gens respectables demandent des places pour eux, leurs fils ou leurs gendres, il n'est pas étonnant qu'un décret qui brisait dans l'œuf tant d'espérances ait déchaîné la meute des aspirants sous-préfets. Aussi a-t-on vu pour la première fois un accord touchant entre les conservateurs et l'opposition, c'est-à-dire entre ceux qui ont les places et ceux qui voudraient les avoir.

Jacques. — Ainsi, marraine, vous n'avez pas d'autre solution à me proposer que votre décret sur le maximum des traitements ?

La Fée. — Non, mais cela suffit ; c'est le seul moyen de ne plus être le très humble serviteur de l'exécutif et de son innombrable armée de fonctionnaires émargeant au budget.

Jacques. — Comment, pour vous toute la question sociale est là ?

La Fée. — A peu près : et tant que tu n'auras pas suivi mon conseil, il est inutile que tu m'appelles à ton aide, mes secours ne te serviraient pas plus qu'ils ne t'ont servi jusqu'à présent.

VII

ÉTAT ACTUEL DES CROYANCES

I

Alliance de la Religion et de la Philosophie.

I. — L’objection..

Mon cher enfant,

Vous me demandez la permission de faire célébrer votre mariage avec ma fille dans un temple protestant. Si cela dépendait de moi, je n’ai pas besoin de vous dire que cette permission vous serait accordée. Je suis libre penseur, et j’aurais préféré un mariage purement civil ; mais, si ma fille veut se faire protestante, cette conversion ne sera qu’un retour à la religion de ses ancêtres. Mon trisaïeul est mort dans la persécution qui suivit la révocation de l’édit de Nantes, et ses enfants ont été convertis au catholicisme par autorité du roi.

Mais vous savez que ma femme était une fervente catholique. J’ai toujours respecté ses croyances, et c’est pour me conformer à ses dernières volontés que j’ai fait élever mes deux filles dans un couvent. Depuis que l’aînée est mariée, elle va rarement à confesse, par égard pour son

mari : je suis sûr qu’il en sera de même de sa sœur. Mais vous me paraissez attribuer à cette question plus d’importance qu’elle n’en a. Il faut aux femmes des superstitions, comme il faut des joujoux aux enfants. Elles craignent par-dessus tout de n’être pas comme les autres, et elles savent que leurs amies ne les croiraient pas bien mariées si le prêtre ne s’en mêlait pas. Je me suis conformé à l’usage, parce qu’on ne m’acceptait qu’à cette condition, et je n’en ai pas moins été fort heureux en ménage. Je crois bien que vous serez obligé d’en passer par là.

Au reste, je vous répète que cela ne dépend pas de moi. C’est à ma fille qu’il faut vous adresser ; je doute fort du succès. Pour convertir quelqu’un à une religion, il faut commencer par y croire soi-même, et vous êtes libre penseur comme moi. Vos convictions sont mêmes plus raisonnées que les miennes. Comment pourriez-vous prendre au sérieux le rôle d’apôtre ? Vous vous exposez à voir repousser votre première demande, ce qui est un fâcheux précédent. Croyez-moi, il est bien plus simple de faire comme tout le monde : on achète un billet de confession, on entend une messe, et quand on a payé les frais de la cérémonie, on n’y pense plus.

II. — La réponse.

Vous vous étonnez, mon vieil ami, de l’importance que j’attache au mariage religieux. Pour vous, comme pour la plupart des libres penseurs, c’est une simple formalité, une concession qu’on est obligé de faire à l’esprit routinier des femmes, et qui n’engage pas l’avenir. Je pense tout autrement et je vais essayer de vous donner mes raisons.

Une des causes de la faiblesse du lien moral en France est que, dans presque toutes les familles, la femme est catholique et le mari libre penseur, ou plutôt indifférent. Je sais bien qu’il y a malgré cela des mariages heureux, et

vous me citez le vôtre. Convenez cependant que l'intimité de la famille ne peut être complète quand on ne parle pas la même langue, quand on n'a pas la même manière de comprendre le devoir, de distinguer le bien du mal. On en vient bientôt, pour éviter des discussions irritantes, à s'abstenir de parler des pratiques religieuses, que la femme juge obligatoires, et que le mari trouve inutiles ou mauvaises. La religion est un lien entre les consciences ; ce lien n'existe plus chez nous, et voilà pourquoi notre société est si malade.

L'opposition entre les hommes et les femmes dévient de plus en plus profonde, parce que le catholicisme prend de plus en plus le caractère d'un parti politique. Connaissez-vous beaucoup de femmes républicaines ? Quand on appartient, comme moi, à la nuance la plus avancée du parti radical, on est exposé à se trouver en face de la prison ou de l'exil. Quel appui et quel encouragement un homme peut-il trouver chez une femme qui ne partage pas ses croyances ? Au nom de la liberté, un libre penseur respecte la religion de sa femme ; mais les femmes ne se croient pas tenues de nous rendre la pareille, car elles n'admettent pas qu'une conviction politique soit l'équivalent d'une religion. Elles ne renoncent jamais à l'espoir de nous convertir, fût-ce au dernier moment. Vous recevez la lettre qui vous annonce la mort d'un ami, et vous êtes surpris d'y trouver la formule : « Muni des sacrements de l'Église ». Vous dites : « Sans doute, il n'avait plus sa tête à lui, autrement il n'aurait pas renié les opinions de toute sa vie. » Eh bien, non ce n'est pas cela, le malheureux avait toute sa raison ; mais il a vu près de son lit de mort une femme en pleurs qui lui disait : « Je ne te reverrai donc plus, ni dans ce monde ni dans l'autre ! » Il n'a pu lui refuser une dernière concession ; il a laissé rentrer le prêtre, et on a fait de lui ce qu'on a voulu.

Vous me citerez telle femme qui va rarement à confesse par égard pour son mari. Ce rarement-là est encore trop

pour moi. Il ne me plairait pas que ma femme se mît à genoux devant un homme pour lui avouer ses fautes et lui demander pardon : je trouve cela immoral. L'homme qui dirige la conscience d'une femme est son véritable époux : le mari n'a que le corps, c'est le prêtre qui a l'âme.

Les difficultés sont encore plus graves s'il y a un enfant. Le père et la mère, responsables au même titre de son éducation morale, ne s'entendent pas sur le principe de cette éducation. Ils ont beau éviter de parler des questions qui les divisent, l'enfant voit bien que sa mère va à la messe et à confesse, et que son père n'y va pas. L'un des deux a tort, évidemment, mais lequel ? L'enfant hésite, sa conscience est troublée, il perd le sentiment du respect. S'il interroge son père, celui-ci n'ose pas répondre, de peur de contredire l'enseignement du catéchisme ; car presque toujours l'enfant est abandonné à la femme qui le livre au prêtre. Ce qui lui est dit dans le silence du confessionnal, le père n'en sait rien. Eh bien, je trouve cela monstrueux ; c'est la dissolution de la famille, qui est la base de toute société. Je ne conteste pas le droit de la femme sur l'éducation de l'enfant, mais à la condition qu'elle exerce ce droit elle-même, et ne le délègue pas à un étranger. Celui qui dirige la conscience de l'enfant est son véritable père. Le mari ne sert qu'à subvenir aux dépenses ; c'est le seul droit qui ne lui soit pas contesté.

Vous voyez le mal aussi bien que moi, mais vous le croyez incurable. Vous dites : Il faut des superstitions aux femmes, comme il faut des joujoux aux enfants. On dit aussi : Il faut une religion pour le peuple. Pourquoi ne pas avouer que la religion répond à une aspiration de l'âme ou, si vous aimez mieux, à une bosse du cerveau ? Quand même la religiosité serait particulière aux femmes, il faudrait bien en tenir compte, car elles sont la moitié du genre humain, et c'est cette moitié-là qui mène l'autre. On dit que les Chinois sont arrivés à se passer de religion ; si cet exemple avait de quoi nous tenter, ce n'est pas les pieds des femmes qu'il faudrait

enfermer dans des boîtes, c'est leur cerveau qu'il faudrait pétrir pour les besoins du positivisme. Autrement elles convertiront leurs maris plutôt que d'accepter une philosophie qui ne leur offre que des négations. Une mère veille au chevet de son enfant malade ; le médecin n'a plus d'espoir, mais la mère espère toujours. Lui prouverez-vous que les lois de la physiologie sont inflexibles, et qu'il n'y a personne là-haut pour faire un miracle en sa faveur ? Si son enfant meurt, et si elle espère le revoir au ciel, lui direz-vous d'écarter cette hypothèse, que la science ne peut pas vérifier ? Non, vous lui laisserez cette espérance qui la console, peut-être même tâcherez-vous de la partager.

Au lieu de se retrancher obstinément dans des camps ennemis, les hommes et les femmes auraient un intérêt égal à vivre en paix sur un terrain commun. En réalité, ce n'est pas la religion qui nous gêne, c'est le clergé. La plupart des croyances et même des superstitions, sans nous paraître plus raisonnables, deviendraient inoffensives, s'il n'y avait pas de prêtres pour les exploiter. Que nos femmes admettent autant de personnes qu'elles voudront dans la Trinité, qu'elles se couvrent de scapulaires et de médailles miraculeuses, qu'elles boivent de l'eau de Lourdes quand elles sont malades, pourvu qu'elles n'aillent pas à confesse. Il me semble qu'elles peuvent bien nous accorder cela. Des gens plus religieux que nous, les Anglais, les Américains, les Hollandais, les Suédois, vivent et meurent sans confession, et ils nous valent bien. Vous avez tort de mettre toutes les religions dans le même sac. Le protestantisme n'est pas une théocratie ; un pasteur protestant ne confesse pas les femmes des autres. Il prêche les vertus de famille et tâche de les pratiquer.

Vous me dites que pour convertir quelqu'un à une religion, il faut commencer par y croire. Vous ne voyez dans la religion qu'un ensemble de dogmes plus ou moins inacceptables pour la raison d'un philosophe. J'y vois quelque chose de bien plus important que cela : une règle

idéale pour la conduite de la vie. Ceux qui ont accepté cette règle forment un groupe social, une assemblée — c'est le sens du mot Église — et se sentent reliés les uns aux autres dans une aspiration commune : c'est le sens du mot religion. Vous me direz peut-être que la conduite de la vie regarde la morale, et que la morale est la même pour tous les hommes à quelque religion qu'ils appartiennent, et même en dehors de toute religion : c'est une erreur. Examinez par exemple les principes moraux des deux grands systèmes de philosophie sociale qui se sont produits dans notre siècle, celui de Saint-Simon et celui de Fourier. Le saint-simonisme prêche la réhabilitation de la chair, et fonde une hiérarchie de castes sur la différence des capacités : tout pour l'intelligence, rien pour la vertu. Le fouriérisme proclame les attractions proportionnelles aux destinées ; toutes les passions lui semblent légitimes : il suffit de les distribuer en groupes pour produire l'harmonie. Ni d'un côté ni de l'autre il n'y a place pour l'énergie virile de la lutte contre soi-même, pour l'héroïque effort de la volonté. Le christianisme, au contraire, héritier de la morale grecque, établit la suprématie de l'âme sur les attractions du dehors. Pour lui, la vie est un combat sans trêve, et le prix de la victoire, c'est la paix divine de la vertu. Quiconque admet cette grande morale de la lutte intérieure, poussée jusqu'au sacrifice de soi-même, a le droit de se dire chrétien.

Les sectes chrétiennes sont nombreuses, et pourraient l'être plus encore sans inconvénient. Leur différence ne porte pas sur l'idéal moral, qui est seul du domaine de la foi, mais sur des questions de dogme ou d'histoire que chacun peut résoudre comme il l'entend. Dans l'exégèse comme dans toute autre science, les opinions les plus diverses peuvent se produire. Je ne me fais, pour ma part, aucun scrupule de chercher les sources de la tradition chrétienne dans le polythéisme hellénique, dont le christianisme est le complément naturel et la légitime

conclusion. Entre les lois éternelles dont l'accord produit l'ordre de l'univers et que l'antiquité appelle les Dieux, l'homme a sa loi propre qui est la morale. Le devoir est sa religion ; car en faisant ce qu'il doit, l'homme se relie à l'ensemble des choses. Ce qui doit être étant la règle de ce qui est les chrétiens ont eu raison de dire, après les philosophes, que la loi de justice qui règne au delà du monde visible, le Dieu intérieur que chacun porte en soi, est le seul Dieu que l'homme doive adorer. Subordonner toutes ses actions à cette loi, qui se révèle dans la conscience, c'est ce qu'on appelle aimer Dieu par-dessus toute chose.

Le culte de la justice implique la lutte incessante contre soi-même, le sacrifice de toutes nos passions égoïstes au bonheur d'autrui. Par cette abnégation sans réserve, l'homme s'unit à Dieu, c'est-à-dire au bien absolu. Le type de cette vertu suprême s'appelle l'Homme-Dieu. C'est le modèle que se. proposent ceux qui prennent le nom de chrétiens. C'est en s'élevant par un effort continu vers cette perfection idéale qu'ils entrent dans la communion des saints, et se reposent après la lutte dans la béatitude intérieure qu'on nomme le ciel.

En passant en revue les dogmes fondamentaux du christianisme et en les traduisant sous une forme abstraite, il me serait facile de montrer.qu'ils sont parfaitement acceptables pour un libre penseur. Qu'importe que la pensée soit enveloppée de symboles mythologiques ? La mythologie est la langue des religions, et les symboles sont toujours transparents pour qui veut les comprendre. Ils sont l'incarnation vivante de la conscience humaine, et il n'est pas de poète ou d'artiste qui puisse en créer de plus beaux. Qu'on cherche par exemple une expression visible et plastique du dogme républicain de la fraternité : où pourrait-on trouver une légende plus saisissante que celle du juste mourant volontairement pour le salut des hommes ? Ce drame sublime de la Passion restera le type

de toutes les condamnations injustes et de toutes les douleurs volontairement acceptées. Devant le tribunal révolutionnaire, un autre martyr de la libre parole, Camille Desmoulins, l'apôtre de la clémence, se mettra sous le patronage du sans-culotte Jésus. Devant toutes les proscriptions politiques ou religieuses, devant les autodafés, les échafauds et les fusillades, on se rappellera toujours les détails profondément humains de l'agonie divine. Quand toutes les haines et toutes les lâchetés s'acharnent sur une insurrection vaincue, on pense à la trahison de Judas et au reniement de saint Pierre, aux insultes des soldats et des juges, aux soufflets, aux crachats, à l'éponge de fiel ; et quand on voit les victimes de nos réactions sanglantes porter les chaînes des forçats, on se souvient que le Dieu du sacrifice fut crucifié entre deux voleurs.

Je vous assure, mon ami, que je serais moins embarrassé que vous paraissez le croire pour prendre au sérieux le rôle d'apôtre ; seulement je ne puis être chrétien qu'à la condition d'être protestant, car je tiens absolument à garder mon droit illimité de libre examen et d'interprétation. Vous supposez peut-être qu'à un mariage protestant je préférerais, au fond, un mariage purement civil ; détrompez-vous. Je ne crois pas comme vous qu'il soit inutile de donner une consécration religieuse à chacun des grands actes de la vie. Le mariage est un engagement réciproque contracté devant la société politique à la mairie, en présence du maire, représentant de la commune, et devant la société religieuse au temple, en présence du pasteur, représentant de l'Église. Si j'ai des enfants, ils entreront dans la société politique par la déclaration à la mairie dans la société religieuse par le baptême au temple protestant. L'acte de naissance, inscrit sur les registres de la commune, constatera leurs droits de citoyen ; l'acte de baptême, signé par le pasteur empêchera qu'ils ne soient

comptés officiellement au nombre de mes ennemis politiques.

Le baptême est le premier acte de l'initiation chrétienne. Si l'enfant a reçu avec le sang quelque instinct mauvais, héritage de ses parents ou de ses ancêtres, que cette tache originelle soit lavée. Une éducation religieuse et morale triomphera de l'atavisme ; c'est ce qu'exprime symboliquement l'eau lustrale versée sur la tête de l'enfant. Quand il aura l'âge de raison, il formera lui-même ses convictions religieuses selon le caractère et le degré de son intelligence, car la religion ne relève que de la conscience individuelle. Il appartient au père et à la mère d'éclairer ce choix ; mais ils doivent respecter dans leurs enfants le droit de libre examen qu'ils réclament pour eux-mêmes, et proposer leurs croyances sans jamais les imposer.

Vous doutez, mon vieil ami, du succès de ma tentative ; eh bien, montrez ma lettre à votre fille. J'ai plus confiance que vous dans la rectitude de son jugement, et je crois pouvoir compter sur son adhésion.

II

Sacra privata.

La pauvre femme était couchée sur son lit, maigre et pâle, les yeux entourés d'un creux noir. Le médecin n'avait donné aucune espérance et ne devait pas revenir. Elle voulut revoir son enfant une dernière fois, mais elle ne pouvait plus lui parler. Puis la vieille grand'mère emmena l'enfant pour lui épargner le spectacle de l'agonie, et le père resta seul près du lit pour fermer les yeux de là morte.

La maladie avait été si longue que l’enfant s’était habitué à voir souffrir sa mère ; mais, devant les sanglots, qu’on étouffait avec peine, il eut peur, sans savoir de quoi.

« Tu pleures, grand’mère, dit-il, est-ce que mère est plus malade aujourd’hui ?

— Non, mon pauvre petit, cela va mieux, et bientôt elle ne souffrira plus du tout. Elle va partir pour un pays où personne n’est malade, et où elle se guérira tout à fait.

— Est-ce que nous partirons avec elle, grand’mère ?

— Non, pas encore ; mais plus tard nous irons tous la rejoindre, et pour moi j’espère que ce sera bientôt.

— Je veux partir tout de suite, dit l’enfant.

— Et ton pauvre père, mon petit, tu veux donc le laisser seul ? Tiens, le voilà qui descend, va l’embrasser. »

L’enfant s’aperçut bien que son père aussi avait des larmes dans les yeux.

« Pourquoi pleures-tu, père, puisque nous irons tous la revoir dans un beau pays où l’on n’est jamais malade, jamais, jamais ? »

Les sourcils de l’homme se contractèrent malgré lui.

« Ne te fâche pas, Pierre, dit la vieille femme. Je n’ai pas eu la force de voir pleurer cet enfant, mais c’est à toi seul de diriger sa conscience. Réfléchis à ce que tu dois répondre à ton fils quand il t’interrogera, et quelle que soit ta réponse, sois tranquille, je n’y opposerai pas ce que tu appelles mes superstitions.

— L’éducation de l’enfant appartient à la mère, répondit-il ; maintenant que vous remplacez la sienne, dites-lui ce que vous voudrez. Quant à moi, je ne saurais lui enseigner ce que je ne crois pas moi-même ; on ne doit tromper personne, pas même un enfant.

— Pierre, il ne faut pas qu’il puisse opposer ma croyance à la tienne ; cela troublerait sa conscience à peine éveillée. »

Elle se tourna vers l’enfant : « Va jouer dans le jardin, mon petit, lui dit-elle ; tu reviendras tout à l’heure, nous

avons à parler sérieusement, ton père et moi. »

Elle conduisit l'enfant jusqu'à la porte, qu'elle referma.

« Maintenant, Pierre, dit-elle, parle, et pas de ménagement avec moi ; je suis forte, et je tâcherai de te répondre. Nous finirons peut-être par tomber d'accord sur ce qu'il convient de lui dire quand il nous parlera de sa mère, qu'il ne verra plus.

— A quoi bon, mère ? Gardez vos espérances, si elles adoucissent vos regrets. Quant à moi, vous le savez, je ne crois qu'aux lois inflexibles de la nature, et malheureusement la mort est une de ces lois. Ne me forcez pas à souffler sur vos rêves ; il a pu m'arriver quelquefois d'opposer les graves arguments de la raison à cette consolante mythologie, mais ce n'est pas en présence de la mort qu'on discute la douce chimère de l'immortalité.

— Et de quoi parlerions-nous, Pierre, si ce n'est de notre douleur commune ? Ni toi ni moi ne pouvons penser à autre chose qu'à celle qui vient de nous quitter. Si, comme je le crois sincèrement, elle est là qui nous écoute, elle voit combien nous l'aimions l'un et l'autre, et peut-être, par des voies inconnues, m'inspirera-t-elle la force de te persuader.

— Ah ! pauvre bonne mère, si nos morts pouvaient nous répondre, il y a longtemps qu'ils auraient dissipé nos angoisses, car ce n'est pas pour nous que nous essayons de croire à une autre vie. Sans notre ardent désir de les revoir, qui voudrait recommencer au delà du tombeau ? C'est bien assez d'une fois. Pour moi, je suis las, j'ai soif du sommeil éternel, et sans me croire plus mauvais qu'un autre, je sais bien que je ne vaux pas la peine d'être conservé.

— Et ton enfant, Pierre ?

— Vous resterez près de lui, et s'il pleure son père et sa mère, vous le persuaderez qu'il les retrouvera.

— Je suis bien vieille, et quand je serai partie à mon tour, qui sera là pour lui dire : « Chaque fois que tu fais quelque chose de mal, il y a quelqu'un qui te voit et qui pleure : quelqu'un que tu aimais bien, et qui t'aimait bien ». Dis-

moi, Pierre, n’est-ce pas la pensée des morts qui nous conduit, qui nous préserve, qui nous éclaire ? Sans leurs souvenirs et leurs exemples, qui donc nous soutiendrait dans les luttes de la vie ? Il y a bien des précipices et des fondrières, le long de ce rude sentier de l’ascension. Mais nous évoquons nos morts et ils nous tendent la main. Tu sais, Pierre, que personne n’est sûr d’être toujours au-dessus de toutes les épreuves ; s’il te vient un jour la tentation de faire une chose que tu regretteras plus tard d’avoir faite, tu te diras : « Que me conseillerait-elle, si elle était ici près de moi ? » Et en effet, alors, elle y sera.

— Hélas ! c’est de la poésie, cela, bonne mère. Les morts n’existent plus que dans notre mémoire, et nous avons raison de les pleurer.

— Est-ce que tu sais ce qu’est l’existence ? On ne le dirait pas, car tu parais la confondre avec la vie, cette chose mobile, fugitive et changeante que, dans la langue de tes philosophes, on appelle, je crois, le devenir. Qu’y a-t-il de commun entre l’enfant que tu étais autrefois, l’homme que tu es aujourd’hui et le vieillard que tu seras demain ? Les éléments de ton corps se renouvellent, les traits de ton visage changent avec les années ; tes sentiments et tes idées, tes craintes et tes espérances ne sont plus les mêmes, et sans la mémoire, si tu-revoyais ton passé, tu ne te reconnaîtrais pas. Mais quand la vie s’est envolée, la mort nous fait entrer dans l’existence immobile ; elle la compose de toutes nos actions, bonnes ou mauvaises. Ce que nous avons été dans la vie, nous le serons à jamais dans le souvenir des vivants.

— Mon fils est si jeune qu’il oubliera vite. Je ne me souviens plus de mon aïeul, qui est mort quand j’avais cet âge-là. Le pauvre petit n’a pas eu le temps de connaître sa mère ; il n’aura pas cette protection bienfaisante du souvenir.

— Celle qui aurait veillé sur lui si elle avait vécu, se servira de nous pour le guider dans la vie. N’est-ce pas à

elle que tu penseras chaque fois que tu donneras un conseil à cet enfant ? Quant à moi.... Voyons, Pierre, laisse-moi le bercer avec ce que tu appelles mes contes de vieille femme. Ce que je lui dirai, elle le lui aurait dit, j'en suis sûre, si tu étais parti le premier. Les femmes savent parler aux enfants la seule langue qu'ils puissent comprendre. Plus tard, tu lui expliqueras la loi austère du devoir, et il recevra tes leçons sans rejeter les miennes. Les premières fleurs qui ont germé sur le sol vierge de la conscience laissent un parfum qui ne s'évapore jamais. Tu sais que tous les hommes, même les meilleurs, peuvent être arrêtés par le doute dans les carrefours de la vie. La nuit est si noire qu'on cherche au ciel une étoile. Ton fils traversera comme les autres ces heures mauvaises où tout nous abandonne. Ne veux-tu pas qu'il puisse dire : « O ma bonne mère ! viens à mon secours ? »

— A quoi bon ces prières à qui ne peut plus nous entendre ?

— En es-tu bien sûr ? Au delà des horizons de la science, il n'est pas plus sage de nier que d'affirmer. On doute, quelquefois on espère, puis la foi entre dans l'âme, sans qu'on sache pourquoi ni comment ; l'esprit souffle où il veut. Je ne te parlerai que pour l'enfant, et je n'espère pas changer tes idées. Si ce miracle arrive, ce sera l'œuvre de celle qui va devenir notre ange gardien. Es-tu bien sûr qu'elle ne peut pas faire éclore dans ton cerveau des idées qui n'y auraient pas germé sans elle ? La mort ne brise pas les liens formés pendant la vie, et ce n'est pas toujours en vain que l'amour prodigue les serments d'éternité.

— Avez-vous toujours eu ces croyances, bonne mère ?

— Non, Pierre ; c'est la douleur qui me les a révélées, hier encore, je t'aurais dit : la plus grande douleur que j'ai connue dans ma vie ; aujourd'hui, je ne peux plus dire cela. Ma mère allait mourir : je la suppliai de ne pas me quitter. Elle qui avait toujours cédé à mes prières, comment aurait-elle résisté à la plus ardente de toutes ? Ma fille naquit, et

je compris que j'étais exaucée. A mesure qu'elle grandissait, elle ressemblait de plus en plus à ma mère ; je voyais bien que c'était elle qui était revenue. Dans quelque temps, quand ton fils n'aura plus besoin des soins d'une femme, elle m'appellera près d'elle comme je l'ai appelée près de moi.

— Je ne partage pas vos illusions, mais je vous les envie ; les rêves de la poésie valent mieux que la réalité.

— La science a aussi ses rêves ; elle rejette au réveil ceux qu'elle reconnaît pour des erreurs ; les autres la guident dans sa marche progressive, et elle les nomme des intuitions. Rappelle-toi ce que nous disait dernièrement le docteur sur ces étranges ressemblances constatées dans les familles où l'on conserve des portraits d'ancêtres. C'est ce qu'il appelait l'atavisme, et cela lui semblait très mystérieux. Cela devient bien simple si on regarde les familles comme des unités vivantes, analogues à ces madrépores que tu as vus dans les mers du Sud. Les corps sont une création des âmes ; celles qui veulent rentrer dans la naissance reprennent la forme de leur première incarnation.

— Je ne puis vous suivre jusque-là. Vous prenez vos regrets et vos espérances pour des révélations, comme tous ceux qui ont imaginé une vie future, mais les fantômes chéris s'évanouissent quand on veut les embrasser. Un infaillible instinct a toujours comparé la mort à un sommeil sans rêves. Ni crainte ni désirs : cela vaut mieux que les tristes agitations de la vie ; laissons les morts dormir en paix.

— C'est vrai, la mort est le sommeil du désir, et l'art antique a eu raison de la représenter ainsi sur les sarcophages : Éros endormi ou éteignant son flambeau. C'est que le désir est égoïste et rapporte tout à lui-même, mais eux, nos protecteurs et nos amis, ils ne vivent plus qu'en nous et pour nous. Oui, tu as raison, qu'ils dorment en paix, mais près de ceux qu'ils ont aimés, répandant sur

nous leurs influences bénies, et toujours pleins de pardon, car ils ont souffert comme nous.

— Et que deviennent, selon vous, les familles qui s'éteignent et les morts qu'on oublie ?

— Ceux que nous oublions nous oublient à leur tour : c'est le fleuve Léthé, il y a sur l'autre rive des routes ouvertes vers des destinées inconnues. Mais tant que nous pensons à eux, comment pourraient-ils briser la chaîne de nos prières et de leurs bienfaits ?

— Et ceux qui ont fait le mal ?

— Ils nous demandent de le réparer. S'il y a dans les familles une vie collective, il faut bien que les plus forts soutiennent les plus faibles, relèvent ceux qui tombent et les aident à porter un fardeau trop lourd. J'ai connu une jeune fille riche et belle qui, pour expier un crime qu'elle savait avoir été commis par son père, s'est condamnée à une vie d'austérités ascétiques et d'active charité. Tu peux blâmer, comme une erreur, cette expiation volontaire d'une faute qui n'est pas la sienne ; moi, j'admire cette âme pure abritant une âme souillée dans un pan de sa robe blanche. Ceux qui prient pour leurs morts sont plus malheureux que nous qui pouvons prier les nôtres. La sainte qui veille sur nous maintenant n'a pas une action de sa vie à se reprocher. Qu'elle soit notre phare et notre étoile, qu'elle nous épure et nous attire vers les hauteurs, qu'elle plane avec ses ailes d'ange sur le berceau de son enfant.

— Oui, c'est vous qui avez raison, bonne mère ; le culte des morts est la religion de la famille, et cette religion-là n'a pas besoin de prêtres. Que l'enfant vous écoute, je ne contredirai pas vos paroles ; elles peuvent être pour lui une source de consolation maintenant et plus tard. Je voudrais pouvoir m'y associer, mais pour enseigner une religion, il faut y croire ; je ne sais si cela viendra : cela n'est pas encore venu. Tâchez de donner à mon fils votre foi et votre espérance, et il sera plus heureux que moi.

— Merci, Pierre, je vois que j’ai gagné ma cause : tu peux rappeler l’enfant. »

Il ouvrit la porte, et l’enfant accourut en demandant sa mère. Il lui dit : « Elle dort toujours : ne fais pas de bruit. Elle avait bien besoin de repos. Je veillerai près d’elle. Demain, nous la porterons, sans la réveiller, dans un jardin plein d’ombre, où elle sera bien tranquille, sous des arbres toujours verts. »

III

Le Culte des morts.

Il y a dix-huit cents ans, les chrétiens passaient pour des impies, parce qu’ils refusaient de sacrifier aux Dieux de l’Empire. Il en sera toujours ainsi pour ceux qui ne reconnaîtront pas la religion officielle. Aujourd’hui, le peuple de Paris passe pour irréligieux. Les prêtres lui déplaisent parce qu’il les a toujours vus du côté de ses ennemis politiques. Il n’aime pas la monarchie, et il ne voit pas pourquoi on en laisserait une dans le ciel. Il dit volontiers avec Blanqui : « Ni Dieu, ni maître ». Eh bien, malgré cela, le peuple de Paris est le plus religieux de tous les peuples. Sa religion, c’est le culte des morts. C’est à Paris que s’est établi l’usage de se découvrir devant un cercueil. Tous les ans, au commencement de ce triste et brumeux novembre, bien choisi pour une fête funèbre, la foule envahit les cimetières, spontanément, sans convocation, sans prêtres, sans solennités. On se disperse dans le dédale des pierres funéraires, et chacun cherche ses tombes pour y déposer l’offrande de pensées et de chrysanthèmes, les dernières fleurs de l’automne.

C’est la religion des familles. Bien souvent, l’intérêt a divisé les frères ; on ne se parlait plus : chacun est venu de son côté apporter sa couronne, et devant la tombe des vieux parents on se rencontre et on se tend la main. C’est la religion des orphelins : « Viens porter un petit bouquet à ton pauvre père qui t’aimait tant, pour lui montrer que tu ne l’as pas oublié. — Mais où est-il, mère, je ne le vois pas. — Tu ne peux pas le voir, il est dispersé dans l’air que tu respires, mais il est près de toi quand tu penses à lui. Si tu fais quelque chose de mal et si personne ne le sait, lui, il t’a vu. Il ne te grondera pas, mais tu lui as fait de la peine. Si tu es sage, il est content, il te sourit comme autrefois, te rappelles-tu ? »

— Mais ceux qui n’ont pas de tombeaux de famille, les pauvres qui ont vu enterrer leurs morts dans la fosse commune, où iront-ils porter leur offrande ? — C’est pour ceux-là qu’on a mis au milieu du cimetière une stèle où on a écrit : Monument du Souvenir. Sur le piédestal s’acmulent les humbles couronnes et les petits bouquets d’immortelles et de pensées. — Mais les parias, les enfants trouvés, qu’ont-ils à faire de cette religion des familles ? Et tous ceux que leurs parents ont torturés dans leur enfance, quel souvenir d’amour et de respect peuvent-ils porter à ceux qui les faisaient mourir à petit feu et que vos lois ne punissent que d’une façon dérisoire ?

— Eh bien ! non, il n’y a pas de parias, la religion des morts n’exclut personne. A ceux que leur famille a repoussés, il reste la grande famille humaine. Cet enfant abandonné par sa mère, d’autres ont eu pitié de lui. Quelqu’un l’a trouvé au coin d’une rue et l’a porté à l’hôpital où on lui a donné une nourrice pour l’allaiter, un médecin pour le soigner. Il se souvient surtout de la sœur de charité qui faisait la classe, et soyez sûr qu’il portera une fleur pour elle au Monument du Souvenir. Elle nous apprenait à lire dans le catéchisme. Il y avait là un tas de choses que je ne comprenais guère, ni elle non plus,

probablement, mais sa conclusion était toujours qu'il faut être charitable pour les autres comme on l'a été pour nous. J'ai été quelquefois bien près de prendre la route gauche ; mais quand je crains de céder à de mauvais conseils, je pense à cette bonne créature : que me dirait-elle si elle était là ? Et je n'ai pas de peine à deviner sa réponse. Il me semble que je l'entends. Où est-elle maintenant, cette pauvre sœur Marthe ? Je ne sais pas s'il existe, ce paradis dont elle parlait toujours, mais si quelqu'un a mérité d'y entrer, c'est bien elle. On dit qu'elle aurait dû se marier, avoir une famille ; elle a mieux aimé soigner les enfants trouvés. S'il n'y en avait pas quelques. unes comme cela de temps en temps, que serions-nous devenus, moi et les autres ? Adieu, bonne sœur Marthe, voici une petite fleur pour toi. »

Les philosophes et les lettrés se perdent en conjectures pour deviner comment les religions commencent, et quand ils pourraient assister à cette genèse, ils ne veulent pas ouvrir les yeux. Voyez dans Tacite l'opinion des Romains de ce temps-là sur le christianisme naissant : c'est un mélange d'horreur et de dédain. N'est-ce pas exactement ce qu'éprouvent aujourd'hui les classes dirigeantes quand, à de funèbres anniversaires, il y a des couronnes d'immortelles rouges déposées au Père-Lachaise, le long du mur des Fédérés ?

J'avais prédit ces pèlerinages il y a vingt ans. Voici ce que j'écrivais : « Il y aura un jour des pèlerinages sur la fosse commune où sont entassées les victimes et vers la plaine sinistre où s'élevait le poteau sanglant. Quoiqu'on ait gratté sur les murs la trace des balles, il y a partout, dans les carrefours et sur les places, des autels invisibles, là où leur sang a rougi la terre qu'ils défendaient :
« Là, là, dit Eschyle, là, ici encore ! vous ne les voyez
« pas, mais moi je les vois ! » Quand j'écrivais ces lignes dans la Critique philosophique en 1873, étais-je prophète ? C'est que je savais que Paris n'oublie pas ses morts : Gloria

Victis. La religion de la Cité, c'est le souvenir de ceux qui sont morts pour elle. Plebeiœ Deciorum animæ ! Culte proscrit, confiné dans les cimetières, comme celui des chrétiens dans les Catacombes. Quand le corps de Caïus Gracchus eut été jeté dans le Tibre, on défendit à sa veuve de porter le deuil. Ce n'est que d'hier qu'Etienne Marcel, Coligny et Danton ont leur statue. L'apôtre de la clémence, Camille Desmoulins, attend la sienne.

La justice peut choisir son heure, puisqu'elle est éternelle. Mais je vous le dis, si vous voulez savoir comment une religion commence, ce n'est pas les philosophes qu'il faut interroger. Regardez dans la profondeur des couches sociales, vous y lirez les deux mots qui sont gravés sur la grosse cloche de Notre-Dame : Defunctos pleuro.

Une famille est réunie pour l'anniversaire d'un grand deuil ; la place du père est vide à la table commune. « Il est toujours au milieu de nous, dit la mère ; il veille sur ceux qu'il protégeait et qui sont réunis en son nom. Qu'il maintienne entre nous tous la paix et la concorde. Prions-le de nous aider à supporter les épreuves de la vie et d'écarter celles qui seraient au-dessus de nos forces. Qu'il nous éclaire et nous conduise toujours dans le droit chemin, qui mène vers lui. » Si parmi les fils il y en a qui ne soient pas portés à croire à l'existence personnelle des morts, vont-ils combattre cette croyance qui est pour leur mère veuve un espoir de réunion ? Non, car il n'y a pas plus de raison scientifique pour nier que pour affirmer. Ils traduiront la prière dans une autre langue : « Ce que nous pleurons, ce n'est pas un corps rendu à la terre, c'est une affection qui nous enveloppait, une conscience qui nous dirigeait. Ce qui était lui, c'était ses conseils, ses bienfaits, ses exemples : tout cela est vivant dans notre souvenir. Que sa pensée nous soit toujours présente dans les luttes de la vie. Il y a des heures où l'ombre est bien épaisse. Que ferait-il à notre place ? Que nous dirait-il de faire ? C'est là

qu’est le devoir ? Par cela seul que nous pensons à lui, sa force bienfaisante s’étend sur nous comme pendant sa vie : c’est ainsi que les morts tendent la main aux vivants. »

Une religion, même quand elle semble nouvelle, a toujours ses racines dans le plus lointain passé. Les aînés de notre race, les Aryas, offraient des libations aux ancêtres sur les plateaux de la Haute-Asie, et le Rig Véda nous a conservé l’écho des hymnes qui se chantaient aux funérailles. Mais le silence des livres juifs est aussi triste qu’une négation ; c’est une boule noire dans l’urne : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière ». N’avez-vous rien de plus à nous dire ? Pas un mot, pas une promesse, pas une vague espérance. Alors, nous pèserons les suffrages au lieu de les compter, et la voix des peuples initiateurs couvrira celle des races infécondes. Dans la longue nuit de l’histoire, la Grèce rayonne comme un phare : c’est elle qu’il faut interroger. Eh bien, on peut le dire à l’éternel honneur de l’Hellénisme, il n’y a pas de religion qui ait proclamé si haut ni si clairement la perpétuité humaine. Les plus anciennes prières des Grecs contiennent un témoignage formel de l’immortalité individuelle et de la punition des crimes dans une autre vie. Le culte des Héros est la religion des cités, le culte des aïeux est la religion des familles. Peut-être les Dieux supérieurs sont-ils trop loin pour nous entendre : occupés de l’ensemble des choses, ils ne peuvent écouter chaque prière ; mais les médiateurs sont là, qui comprennent nos misères parce qu’ils ont souffert comme nous. Dans ce grand concert de plaintes, ils distingueront des voix connues et sauront adoucir, sans les violer, les grandes lois éternelles. Nous invoquons avec confiance ceux qui nous ont protégés pendant leur vie. Qu’ils nous détournent du mal et nous inspirent de hautes pensées. Les prières montent, les secours descendent, et sur tous les degrés du rude chemin de l’ascension, il y a des vertus vivantes qui nous tendent la main.

Nos pères et nos amis, Lares protecteurs de familles, Héros protecteurs des cités, Dieux Mânes, esprits des ancêtres, âmes des saints, ô morts ! où êtes-vous ? En nous laissant l'héritage de vos bienfaits et de vos exemples, qu'avez-vous conservé ? Cette immortalité à laquelle les plus sceptiques d'entre nous voudraient croire, dont les plus croyants voudraient avoir la preuve, est-elle autre part que dans le souvenir de ceux qui vous aimaient ? Je n'en sais rien, jamais je ne le saurai. Mais je sais ce qui devrait être, ce qu'il serait bon de croire, ce que je voudrais être cru par les autres. Quand on sort du cimetière le jour des Morts, on en rapporte une sérénité grave : tous ces gens-là ont des regrets ; pour quelques-uns peut-être, ces regrets sont déjà une espérance, et peut-être que pour une génération nouvelle, plus curieuse que nous, l'espérance deviendra la foi. Ce n'est pas que la vie soit regrettable, on aimerait mieux le repos ; mais on pense à ces nobles âmes qui éclairaient notre nuit comme des étoiles, et quand on les voit s'éteindre, on voudrait espérer qu'elles se rallumeront dans un autre ciel où on les retrouvera.

FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR

122, Rue Réaumur, 122 — PARIS

Collection in-18 à 3 fr. 50

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Emile André.	**Les Cabotins du Sport.**	1 vol.
Maurice Barrès. . .	**Leurs Figures**	1 vol.
—	**Scènes et Doctrines du Nationalisme.**	1 vol.
Ernest Daudet . . .	**De la Haine à l'Amour.**	1 vol.
Charles Foley . . .	**Au Téléphone**	1 vol.
Ernest d'Hauterive.	**Le Merveilleux au XVIII^e^ Siècle.**	1 vol.
Louise France. . . .	**Les Éphémères M'as-tu-vu**	1 vol.
Ernest la Jeunesse.	**Cinq ans chez les Sauvages**	1 vol.
Gyp	**L'Age du Mufle**	1 vol.
André Lebey	**L'Age où l'on s'ennuie.**	1 vol.
Charles Maurras. .	**Anthinea.**	1 vol.
Niet.	**La Russie d'aujourd'hui.**	1 vol.
Henri Pagat.	**Le Jeu de l'Amour et du Suffrage universel** . .	1 vol.
J.-H. Rosny	**L'Héritage**	1 vol.
Olivier Seylor . . .	**Les Maritimes**	1 vol.
P.-J. Toulet.	**Le Mariage de Don Quichotte**	1 vol.

1 M. Frédéric Passy a gardé très présents ses souvenirs de collège : a Ménard était un très bon élève, d'une figure douce et charmante, qu'il avait encore quelques années plus tard, après 1848, lorsque, devenu, en paroles du moins, révolutionnaire farouche, il se promenait drapé à la grecque dans son manteau, en mangeant démocratiquement des pommes de terre frites dans la rue. »

2 Dans une lettre écrite à M. Édouard Champion, qui l'a publiée dans son intéressant Tombeau de Louis Ménard, M. Wallon se rappelle en ces termes son élève de 1837 : « J'ai encore dans mamémoire sa figure d'enfant, petit, de bonne santé, de bonne humeur, l'œil vif, les joues roses, — fort en contraste avec ce que je l'ai vu plus tard, si maigre, si fatigué !... Je m'intéressai toujours à lui et je fus heureux quand j'appris qu'il avait trouvé à l'Hôtel de Ville une position qui assurait son avenir. » Louis Ménard avait alors 67 ans.

3 « L'influence de l'auteur du Polythéisme hellénique sur celui des Poëmes antiques fut, je puis le dire, prépondérante... Si Leconte de Lisle traduisit et interpréta des textes grecs, c'est qu'il en avait reçu l'amour de la bouche même de Ménard... Celui-ci prenait un livre, vieil in-folio à la reliure fatiguée, Homère, Anacréon, Théocrite ou Porphyre, et traduisait. Non seulement aucune difficulté dans le texte ne pouvait l'arrêter, mais il mettait alors dans sa voix l'expression d'une passion telle que je n'en ai connue chez aucun autre homme de notre génération. La vue seule des caractères grecs le transportait de joie ; à la lecture, il était visible qu'il s'animait intérieurement ; au commentaire c'était un enthousiame. Sa face noble s'illuminait. Dans sa joie de causer des Grecs il s'animait à tel point qu'il en oubliait alors les soins matériels de l'existence et du = bien-être. Et il m'arriva, un soir d'hiver que nous expliquions l'Antre de Porphyre, de lui faire tout à

coup remarquer qu’il faisait plus froid dans sa chambre sans feu qu’en l’antre des Nymphes. » Entretiens de Ed. Champion avec M. de Heredia. .(Tombeau de Louis Ménard.)

4 Louis Ménard fut pendant de longues années en relations avec le célèbre philosophe kantien Renouvier, Directeur de la Critique Philosophique, qui publia à maintes reprises ses articles philosophiques. M. F. Pillon qui succéda, avec une grande distinction, comme directeur de cette revue, à Renouvier, est resté jusqu’à la fin de sa vie intimement lié avec Ménard. Tous deux admiraient son intelligence du génie grec et du polythéisme « ce sentiment qui était comme effacé de l’âme humaine, et qu’il a, pour ainsi dire, retrouvé et restitué ». Renouvier en avait été pour sa part si frappé qu’il fut, pendant un temps, polythéiste.

5 Voir la Critique philosophique, 3° année, nu 42.

Philippe Berthelot. Louis Ménard et son oeuvre, étude... suivie de Pages choisies [de L. Ménard]

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6573739j

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

e fut d'abord l'impôt progressif de Solon, puis l'immense extension donnée au travail libre sous la démagogie de Périclès, qui résolvait la question du droit au travail. Sparte de son côté nous offre une autre solution : le nivellement des propriétés par les rois socialistes Agis et Cléomène.

Après avoir étudié les solutions données aux problèmes sociaux dans les cités républicaines de l'antiquité, Ménard fait un tableau très sombre de notre prétendue démocratie. La fin du siècle dernier a été marquée dans la politique aussi bien que dans l'art et la littérature par un élan passionné vers les souvenirs de la Grèce et de Rome : la tradition révolutionnaire est respectable, mais par les intentions plus que par les actes. Elle a remplacé le droit divin des rois par la délégation populaire : la souveraineté ne doit pas se déléguer à une assemblée, un peuple qui prend des mandataires doit toujours pouvoir les révoquer, s'il en est mécontent. Le véritable souverain est celui qui tient les clefs de la caisse : quant à ceux dont la seule fonction est de la remplir, de payer l'impôt, l'antiquité les eût appelés des esclaves. L'ensemble de nos institutions est resté monarchique : l'exécutif, le pouvoir central, dispose arbitrairement de toutes les places : c'est la compétition des intérêts qui explique la lutte des partis sur l'échiquier politique, non la diversité des principes. L'égalité est fictive : nous avons une aristocratie de fonctionnaires, payés par le gouvernement, qui les choisit et les destitue à son gré; l'indépendance des magistrats et des prê-

Retour

pauvre Jacques Bonhomme, Ménard expose la sienne : c'est la gratuité des fonctions. Ce n'est pas une utopie, puisque dans l'antiquité grecque et romaine, dans les cités démocratiques comme dans les cités aristocratiques, les fonctions exécutives étaient gratuites ; cette gratuité est inhérente à la forme républicaine. D'ailleurs est-il besoin de remonter si haut dans l'histoire ? Le gouvernement gratuit existe chez nous ; nous avons à la fois des conseils municipaux qui administrent assez bien nos affaires sans rien nous coûter et un gouvernement central qui coûte fort cher et ne s'occupe que des siennes. De ces deux gouvernements, l'un est nécessaire à la vie sociale ; l'autre, inutile et onéreux, devrait disparaître. On étendrait beaucoup les attributions des conseils municipaux et quant aux traitements, sans aller jusqu'à la suppression, on pourrait fixer un maximum de six mille francs, comme l'a fait la Commune, en tenant compte des nécessités de la vie. Les gens qui ne s'en contenteraient pas se rejetteraient sur le commerce. Les fonctions de maires sont purement honorifiques : il en serait de même de celles de sénateurs, de ministres, d'ambassadeurs, et l'on trouverait toujours des citoyens heureux de les obtenir. L'ambition ne serait plus doublée d'intérêt ; le gouvernement perdrait cette force corruptrice de l'argent dont il use contre la liberté. Et si l'on objecte que la gratuité des fonctions en interdit l'accès aux gens sans fortune, Ménard répond qu'il faut en fermer la porte à ceux qui n'ont pas su se rendre indépendants par leur travail.

Retour

pour lui-même qu'une branche de l'olivier sacr

Retour